Tome XIII. N° 1 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Avril 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Caprices du Poète[1]

I

Mon Dieu, que je suis jeune encore à cette époque où j'avais presque trente ans. Si jeune, qu'aujourd'hui seulement je peux me rendre compte de ce que fut ce promeneur qu'une photographie me révèle, conservée entre les feuillets d'un livre que ma mère retient à son chevet.

Je me penche sur cette mince silhouette dégagée, qui fut moi. Je l'interroge et elle me répond :

C'était par une tremblante matinée bleue. Ce pont que tu passes est sur la route qui va d'Orthez à Sauveterre, que tu as rejointe à travers les champs et les bois de Sainte-Suzanne. N'entends-tu pas le bruit de l'eau au moulin de Baure? N'as-tu point, en passant devant le château, guetté l'ancienne jeune fille qui peignait des fleurs à la mode de Louis-Philippe? Ne sens-tu pas sur ton cœur qui en distilla de patientes roses pleuvoir et glisser de lourdes larmes de rosée? Tu prends par les bocages que tu sais, baignés par la rivière *le Làa;* tu

(1) Troisième cahier de Mémoires ; le premier cahier : *De l'Age divin à l'Age ingrat;* le deuxième cahier : *L'Amour, les Muses et la Chasse,* 2 vol., éd., Plon-Nourrit, Paris.

aperçois à tes pieds un aconit très particulier, d'un jaune jamais revu, qui s'est montré à toi ce jour-là parce que tu étais jeune. Quelqu'un t'accompagne (celui qui a fait cette photographie) et il te parle avec enthousiasme de ta gloire naissante. Mais tu demeures insensible à ces éloges, tu n'as cure que de la poésie même que tu vis et de cette mélancolie que t'a laissée un amour qui fume encore. Te voici tel que tu fus, la canne sur l'épaule, coiffé d'un léger chapeau retroussé comme une feuille morte ; le profil inquiet d'un faune qui épie le silence ; la barbe telle qu'un lichen capricieux. Ah ! tu ne renies point, par ce vivant portrait, le buissonnier que toujours tu fus. Quel dédain tu y gardes à ces régents qui voulurent te brimer !

La chaumière où nous venions de nous installer, ma mère et moi, avait été louée à prix modeste, à ce commandant Armstrong dont j'ai parlé en décrivant le cercle d'Orthez. Bien que nous n'eussions aucun trait de caractère commun l'un à l'autre, une sympathie s'établit entre nous qui s'est changée en amitié de famille.

La villa qu'il habitait, au milieu d'une pelouse, était située à quelque soixante mètres de notre demeure. Celle-ci bordait exactement la route qui va de Bayonne à Pau, et dont les platanes donnaient, en été, une impression de paix et de halte.

Évidemment c'était à l'entrée de la ville une petite maison de paysans transformée. La voie départementale formait l'un des côtés de la cour extérieure, exiguë, carrée, où s'élargissait le pavillon bleu d'un cèdre si beau qu'il l'emplissait toute. Sur les autres côtés, on avait construit une grange à gauche, encadrée de glycine, et, en face et à droite, deux corps de logis où courait une galerie de bois. L'un des murs était entièrement recouvert par un pan de lierre cramponné au mur du salon. Celui-ci, comme la salle à manger, ouvrait sur le jardin. Nos chambres étaient au premier. La pièce où je couchais, dont une partie me servait de cabinet de travail, s'éclairait de deux croisées dont l'une, toute proche de mon lit, était envahie par un figuier servant de parasol au puits. Ce figuier était aimé des oiseaux. Il arrivait qu'ils entrassent dans la chambre et n'en voulussent point sortir. Si étrange que le fait puisse paraître, je me souviens qu'un soir — j'étais en train de changer de culotte — l'un d'eux vint se

percher sur mon Bernardin de Saint-Pierre. Il mit la tête sous son aile pour s'endormir. Pensant que, dans la suite, il se trouverait mal dans une pièce, j'essayai de le renvoyer d'une caresse au jardin. Il s'en alla à regret, puis revint presque aussitôt. Je le chassai encore. Il rappliquait toujours, tellement que pour le forcer au bonheur je faillis lui donner des coups de poing : ce qui est le système appelé de nos jours « pacifiste ». Le jardin, semi-circulaire, contenait une vigne grimpant sur la face à l'est, une pelouse, quelques rosiers-buisson, un arbousier, trois lilas, deux seringats dont l'un inodore, trois yuccas, un pommier, un magnolia et un banc. Au printemps, il fallait ajouter un rossignol et des guêpes fouisseuses.

Mais à quoi bon refaire le tableau de cette retraite chérie, alors que Charles Guérin en a livré tout le charme dans ces fragments qui chantent dans ma mémoire ainsi que des oiseaux plaintifs sur une tombe :

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage.
Une barbe de lierre y grimpe, un pin l'ombrage,
Éternellement jeune et dru comme ton cœur
Malgré le vent et les hivers et la douleur.
Le mur bas de ta cour est doré par la mousse,
La maison n'a qu'un humble étage, l'herbe pousse
Dans le jardin autour du puits et du laurier.
Quand j'entendis, comme un oiseau mourant, crier
Ta grille, un tiède émoi me fit défaillir l'âme.
Je m'en venais vers toi depuis longtemps, ô Jammes,
Et je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé.
J'ai vu tes chiens joueurs languir sur le pavé,
Et, sous ton chapeau blanc et noir comme une pie,
Tes yeux francs me sourire avec mélancolie.
Ta fenêtre pensive ouvre sur l'horizon;
Voici tes pipes, ta vitrine qui reflète
La campagne parmi les livres des poètes.

. . . . . .

Jammes, quand on se penche à ta fenêtre on voit
Des villas et des champs, l'horizon et les neiges;
En mai, tu lis des vers dehors, à demi-voix,
L'azur du ciel remplit les chéneaux de ton toit...
Demeure harmonieuse, amie, vous reverrai-je?

Charles Guérin vint, en effet, l'un des premiers, nous visiter

dans notre nouveau logis. Il occupa l'une des cellules de la galerie, et nous passâmes ensemble le dimanche des Rameaux de cette année 1898. Il me trouvait plein de tristesse. Imaginez un arbre déchiqueté par une grêle gracieuse au moment que toutes ses fleurs sont tendues vers le soleil printanier.

Je crois que le baume le plus efficace que j'ai alors utilisé pour endormir mon mal fut la simple recherche et la simple vue des plantes que j'ai toujours tant aimées. Je les allais regarder dans la plaine, sur les collines, et jusque dans les jardins de l'Espagne voisine. Il m'arrivait de sauter dans un train matinal, à la saison propice, afin de m'en aller contempler, à Irun par exemple, un arbre rose qui me consolait. C'était un lagoerstremia. Que sa beauté, pleine d'aurore et de crépuscule, me ravissait, faisait renaître en moi d'espérance ! Et ce végétal n'est-il, en effet, originaire du camp tumultueux qui porte le nom de cette vertu? Afin de lui rendre visite, je descendais à Hendaye. Un petit batelier, le même presque toujours, glissait avec moi sur cette nacre chinoise qu'est la Bidassoa quand il fait beau. Derrière nous, semblait reculer et virer la jolie maison de Loti, mais à l'avant s'avançait et grandissait la rousse Fontarabie, son clocher inquisitorial à la voix rauque. Et je cueillais sur le quai, ou contre les remparts de Jeanne la Folle, cette ombellifère charnue qui concentre le parfum de toute l'Espagne, la criste marine ou fenouil de mer. Je m'arrêtais un instant sur la place où travaillaient les cordiers. Puis je passais sous la monumentale porte, rongée d'inscriptions solennelles, aux fentes de laquelle un catalpa s'était enraciné. Franchie à peine, je tournais brusquement à droite dans une ruelle. Là une émotion me saisissait toujours, car un jardin mystérieux, à l'entrée clandestine et mauresque, toute emplumée de bananiers et de balisiers, s'offrait à ma rêverie. Ce coin retiré où se dissimulait une demeure vétuste, dont on n'apercevait guère que le perron délabré, orné de quelques boulets de canon, m'apparaissait comme le cadre exact, le lieu secret et en deuil où Mamore eût dû vivre. N'y a-t-il pas, de par ce monde, et à chacun de nous affecté, un jardin qui pleure notre absence? Je regardais longuement ce site enchanté dont je ne m'arrachais qu'avec peine. Je reprenais par la rue, montais jusqu'à la cathédrale, amusé au passage par le médecin en bras de chemise qui, avec des pompiers bénévoles (bomberos) et des

marchands de grains, sablait du cidre dans un chai plus obscur que Dante. Je redescendais par le quartier des pêcheurs, tapissé de rames, de hardes et de lauriers bénits. Je déjeunais de fruits de mer, et, tout aussitôt après, je gagnais Irun dans une voiture traînée par des mules. Je m'asseyais un moment auprès de la mairie, je regardais une maison où, quelques années auparavant, j'avais été reçu en des jours de fêtes, toute chantante de jeunes filles volubiles dont l'une était admirable. Son nom gracieux se traduit par : « Beaucoup d'anges. » Elle avait exactement, et non pas à cause d'un cliché poétique, le teint d'une églantine sous la rosée. Sa mère, brune et violente, allait et venait, les pas étouffés par sa semelle de corde, la taille prise dans un cilice qui lui servait, m'assurat-on, à faire pénitence pour les impénitents. Les réjouissances ne la déridaient point, ni le fandango, ni la musique militaire, ni les interjections des adolescentes dans la confiserie enrubannée, ni les compliments amoureux des gros paresseux fumant des cigares des Philippines. Et ni l'odeur du chocolat, ni celle du jasmin, ni l'atmosphère dorée ne réagissaient sur son ascétisme militant. Encore qu'il n'y eût pas dix ans qui me séparassent de ce séjour à Irun, je n'aurais voulu pour rien au monde y renouveler l'expérience de ces légères distractions que j'avais goûtées, à vingt-trois ans, dans des compagnies aussi animées. Aujourd'hui tout demeurait calme. Les miradores attendaient l'ouverture du nocturne pour que des yeux ombreux s'épanouissent sous les mystères. Avec celui de l'aile des moustiques allait commencer le frémissement des mandolines. Parfois, et sans qu'il songeât à me reconnaître, le père de « Beaucoup d'anges » sortait de chez lui majestueusement, coiffé d'un chapeau qui ressemblait à la caravelle de Christophe Colomb, tenant devant lui, verticale, une canne d'ébène que lui autorisait son titre de juge de paix. Il n'avait d'autre rémunération que cet honneur.

Je prenais un chemin du côté de l'église Saint-Juan.

C'est là, au-dessus du mur blanc d'un enclos, que s'étalait, comme une rose immense, le lagoerstremia dont la splendeur apaisait mon âme.

Ce fut presque au moment de la première visite que me rendit Charles Guérin que parut *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir*. André Theuriet me reprocha publique-

ment dans *le Journal* ou *l'Écho de Paris*, je ne sais plus au juste, ces deux vers qu'il empruntait à mon livre :

Écoute, dans le jardin qui sent le cerfeuil,
Chanter, sur le pêcher, le bouvreuil.

Il n'y a guère de chance, observait-il, qu'un tel oiseau se perche sur un arbre de cette espèce. Il me semble qu'il doit lui préférer la ravenelle.

L'opinion de José-Maria de Hérédia, touchant la même œuvre, me fut rapportée par Charles Guérin, qui l'avait entendue de la bouche même de ce lyrique tropical, si différent de moi, mais que j'admire sans réserve.

« Il est certain que cet animal-là est poète. Mais moi, le sentiment, je m'en fous. » Tels furent les jugements officiels portés sur *l'Angélus*. Mais, au son de ma petite cloche, beaucoup s'émurent tout simplement qui jugent par eux-mêmes... L'une des premières invasions m'est présente.

Je fumais ma pipe à la fenêtre du salon. Je crus que tous les jardins de Babylone s'étaient mis en marche, vers la demeure médiocre du poète naissant. Un groupe d'ombrelles multicolores était conduit et précédé par un vieux gamin de Paris, établi à Orthez depuis longtemps, et qui était devenu manchot, les uns disaient dans une salle de patronage, les autres sur une barricade. Il s'appelait Benzy. Il était fort adroit, ayant fixé à son moignon une armature où s'adaptaient, selon le besoin du moment, un crochet, un marteau, un poinçon, un couteau, une cuillère, une fourchette. Il fabriquait des clous et des agrafes, et le soufflet de sa petite forge était mû par une bande de roquets. Il n'habitait pas loin de chez nous. Il dut à ce voisinage que la charmante caravane fit halte chez lui pour se faire indiquer ma maison. Ayant reconnu, après tant d'années, cet accent parisien qu'il avait conservé, il délira de joie, fit mille révérences à mes visiteuses, leur déclara que nul autre que lui n'aurait l'honneur de les accompagner jusqu'à mon seuil. Il y vint donc avec elles, brandissant sa casquette, poussant des hurrahs et me déclarant : « Ah ! monsieur, quand j'ai eu vu et entendu toutes ces belles dames, ça m'a changé de notre Orthez, et j'ai senti mon cœur se pâmer. » Il sanglotait en me disant cela.

Durant l'automne de cette même année 1898, j'entrepris

un voyage en Normandie qui améliora sensiblement la crise de tristesse dans laquelle m'avait trouvé plongé Charles Guérin. André Gide avait fait appel à quelques amis, pour qu'ils vinssent goûter le charme des prairies et des bois qui s'étendaient autour de son château de la Roque-Baignard. Je retrouvai là Raymond Bonheur, et j'y rencontrai Henri Ghéon, André Ruyters et Georges Rondeau, l'un des beaux-frères d'André Gide. Un nid de guêpes était suspendu dans le vaste salon que meublaient, avec quelques fauteuils, le piano et la table qui servait à cette correspondance méthodique, silencieuse, exempte de pâtés d'encre, que j'ai toujours admirée et désiré d'imiter. Vers dix heures du matin, une animation extraordinaire succédait à l'habituel silence qui régnait dans la studieuse pièce. L'affaire Dreyfus venait d'entrer. De vives discussions s'engageaient qui se terminaient par un concert. L'après-midi, on pêchait la truite, ce que Georges Rondeau ne faisait qu'avec des gants de peau de daim, ou bien l'on cueillait des champignons, blancs en dessus, roses en dessous, dont j'engage tout le monde à se méfier. On jure qu'ils sont comestibles, que l'on ne saurait s'y tromper, mais je sais plusieurs personnes qu'ils envoyèrent à trépas. Nous n'en mourûmes point cependant. Mais qu'il en eût été autrement, qu'ils m'eussent donné la colique pendant la nuit, mon agonie aurait été fort solitaire. On m'avait logé dans la chambre la plus fantomale, située dans une tourelle en ruines, isolée, où je découvris un matin un petit hibou dans ma pantoufle. Un escalier en colimaçon servait d'intestin à ce phare qui n'avait d'autre fanal qu'une lampe de sorcière qui vacillait tout au sommet, à l'heure de mon coucher. Encore, pour avoir accès dans ce baroque *buen-retiro*, fallait-il passer sur un pont-levis jeté sur des douves où mille crapauds sonnaient sous le flambeau d'Hécate. On m'apprit que, peu de jours avant mon arrivée, un ami du maître de maison, ayant opté pour ce repaire dont le macbethisme l'avait séduit, fut pris d'une terreur panique au milieu des ténèbres, et poussa des clameurs telles que l'on crut à un incendie. Je me trouvai là fort bien pour rêver tout éveillé. Mais ce n'est point des spectres qui m'y apparurent. Bien au contraire, je ne fus hanté que par l'ombre, pure, grave et charmante, de ma petite Bordelaise. Et je ne comprends pas très bien pourquoi elle avait choisi, pour enchanter de nouveau ma mémoire, et plus amoureusement que

jamais, un lieu aussi lugubre. Pour venir jusqu'à moi, tellement loin, en Normandie, pour suspendre sa grâce ainsi qu'une guirlande de chèvrefeuille aux poutres vermoulues de mon antre, elle s'était détachée de la vieille église girondine où ses mains effilées tenaient son paroissien ; elle avait quitté le reflet bleu et violet des verrières sur les dalles ; elle avait glissé sur les belles tombes des anciens chanoines qui reposent dans le sein d'Abraham ; elle s'était levée de la brume solennelle du fleuve ; elle était sortie du cercle exact de sa lampe, de la porte étroite et austère de sa maison à carreaux verts. Que sa compagnie me fut douce ! Elle venait à moi par la lucarne, posant la pointe de son pied sur l'échelle d'argent que lui tendait la lune.

En quittant la Roque, je fis un détour. Évitant Paris, je me rendis à Magny-les-Hameaux, chez Raymond Bonheur. Ce parfait artiste et ami me reçut dans la solitude où, auprès de ses mère et sœurs, il cultivait la pure musique, la poésie, les fleurs, les légumes, cueillait des morilles dans son bosquet. Il m'emmena à Port-Royal, et je dois dire que, bien mieux que si les savants m'en eussent instruit, je démêlai, du premier coup, l'esprit janséniste. Que vaut la science, comparée à la simple vue et à l'odorat du poète? Nous fûmes pilotés, à l'abri d'une pluie diluvienne, par de mornes salles et couloirs qui s'ornaient de portraits aussi blêmes les uns que les autres, si j'excepte celui de Blaise Pascal qui les dépassait infiniment dans ce qu'on peut appeler la pompe funèbre. Ce qui augmentait l'horreur de ce dépositoire, était l'odeur de drogue antiseptique dégagée par le gardien, qui aux oboles que lui valaient ses commentaires sur la mère Angélique, ajoutait le revenu d'un commerce d'empailleur. D'où le fumet. Que la bulle d'Innocent X soit bénie ! Que Pascal et ses acolytes reposent en paix, et que l'on me permette de suivre les processions de campagne, au plein air, sous des ombrages éclatants de fanfares, parmi des vivants et des vivantes qui ont la couleur de la peau et du sang !

Raymond Bonheur, qui avait assez d'esprit pour conduire le parent de province que je lui composais en des lieux intéressants par leurs oppositions mêmes, eut la bonne idée de me faire visiter Versailles, après avoir écrit à notre cher Albert Samain de venir nous y rejoindre. Après la description d'un Henri de Régnier, d'un Marcel Batilliat et de quelques autres poètes, il est bien inutile que je consacre

même une page à la Cité-des-Eaux. Elle n'offrirait point d'intérêt. Une seule chose d'ailleurs m'y toucha lorsque j'eus parcouru ces galeries et ces pavillons où les boulets de Bellone le disputaient, sur les tapisseries, aux grenades éclatantes et aux melons entr'ouverts de Cérès, ce fut, dans un recoin, cet étau, cette lime, ce matériel d'un roi, fils de saint Louis, saint lui-même, devenu horloger et offert en holocauste.

Comme Samain venait de nous rejoindre, je me retournai vers le parc dont l'automne était si pompeuse que je voulus oublier tout le reste et la contempler seule. Elle était une grande houle plaintive, une chute continue de feuilles, une agonie dorée qui convenait bien au cygne du *Jardin de l'infante*. Albert Samain fut tel que je le connaissais, modeste et fier, plus effacé encore dans ce crépuscule. Il ressemblait à du soleil qui se cache.

Un heureux événement se produisit, peu après mon retour à Orthez. Charles de Bordeu, infiniment seul depuis la mort de sa mère, se mariait, âgé de quarante et un ans. Le ciel lui choisissait, au milieu des froments d'Abos, la femme la plus parfaite qu'il pût souhaiter. Cela se passa comme dans la Bible. Elle ne pensait pas jamais l'atteindre à cause qu'il avait un nom si illustre dans le passé, une si belle renommée dans le présent. Un antique géomètre vint un jour dans les champs de Bordeu afin d'en délimiter les bornes. Au delà de ces champs s'étendaient ceux de la jeune fille et de sa mère.

« Ce n'est un secret pour personne au village, dit le vieillard à mon ami, que la demoiselle dont la terre est proche de la vôtre vous a donné son cœur en silence, trop fière et trop consciente des distances sociales pour l'avouer. Mais on le devine. » Ces paroles touchèrent celui à qui elles s'adressaient. Il vint me voir et me dit : « Je ne peux me sacrifier à tant de préjugés qui m'interdisent toute alliance autre qu'avec des poupées plus ou moins titrées qui me rendraient malheureux, ne s'habitueraient point à ma solitude, ne comprendraient pas mon œuvre. Voici qu'une jeune fille, dont l'âge s'accorde avec le mien, pense à moi dans son ombre. J'ai été la voir, les circonstances s'y prêtant. Elle est d'une profonde et fine intelligence, pleine de tact, et sa bonté égale ses autres vertus. Puis-je ne point l'épouser? »

Le mariage fut célébré à Pardies, et fêté dans le vieux nid

d'Abos, devenu radieux en cet incomparable mois de février. Henri Duparc accompagnait ma mère, et fut témoin, avec moi. Eugène Carrière, Charles Lacoste, Christian Cherfils se trouvèrent présents, ainsi que les laboureurs amis et deux servantes usées comme les pierres du puits.

Dans le mois de mars qui suivit, mon jardin poétique s'ensoleilla des boucles de *Clara d'Ellébeuse*. Ce fut une folie de pureté, car je ne pense pas que jamais personne ait pu ressentir autant que moi, et malgré ma sensualité, le frisson de la beauté vierge. De ce livre, j'écrivis la première page assis sur le seuil ébréché du cimetière de Noarrieu où j'ensevelis plus tard cette figure bien-aimée. J'entends encore, dans mon cœur, pleurer la cloche de la chapelle aujourd'hui abandonnée qui m'était apparue, il y avait dix ans, toute feutrée de neige, un rouge-gorge sur son pignon. On s'éprit de cette petite fille. Paul Claudel m'écrivit, de Han-Keou, à son sujet, une admirable lettre. Et les lignes de son écriture couraient non pas sur un parchemin consulaire, mais sur un papier si léger, de Chine, qu'on n'y distinguait qu'elles et un paysage perdu dans la transparence, un verger couleur de fleurs de pêcher rose, parmi des taches d'un vert pâle qui représentaient des collines. Il n'y eut pas jusqu'à Jean Lorrain, tout malade et défait, qui ne fût désarmé par tant de vertu de mon héroïne, et il me donna cette joie que je lusse un soir, dans un petit café d'Orthez, en première page du *Journal*, un article signé de lui, qui étonna la plupart des consommateurs.

Le succès commençait de bien poindre, et je m'amusais de la fureur qu'allumait chez quelques pontifes le seul fait d'oser écrire ou prononcer mon nom.

Qui n'avait rien de ces primaires, c'était Marcel Schwob que j'ai dit avoir rencontré à Paris lors de la publication d'*Un jour*, et qui vint me rendre visite à Orthez trois ans après. Il était accompagné de Mlle Moreno qui prenait grand soin de lui et qui était charmante. Toujours elle m'est apparue comme l'Atala des anciennes gravures, et d'autant plus en cet après-midi de juillet, qu'elle avait disposé, sur ses cheveux relevés en casque, l'une de ces roses de magnolier que Chateaubriand a chantées et qu'elle avait cueillie dans notre jardin.

Marcel Schwob était de plus en plus souffrant, soumis à un régime d'opérations successives, l'une entraînant l'autre, qui le mettait plus bas à chaque fois, au physique s'entend.

Car le génie de sa conversation ne faiblissait jamais, non plus que la scrupuleuse perfection de sa prose. A ce moment, il portait un chapeau de drap anglais qui cachait un peu ce front démesuré, déjà un peu dégarni.

Les yeux étaient d'une extraordinaire limpidité, couleur d'eau de mer grise, avec un point si noir et si vif au milieu, qu'on saisissait presque ce qu'il allait dire avant qu'il eût parlé. Le nez était un peu charnu, et, de profil, un peu en bec de mouette comme il arrive aux Israélites. Il avait rasé sa moustache. La lèvre inférieure était fort épaisse, le menton assez volontaire, l'oreille toujours tendue. L'ensemble était effrayant de pâleur. Il était un peu voûté, s'appuyait sur une canne et portait à sa bouche d'un mouvement angulaire et gêné une courte pipe en carton-pâte. Je réentendais cette voix douce, que j'avais remarquée en 1895, qu'il m'entretînt des faits les plus banaux, qui jamais ne l'étaient avec lui, ou que, sur une plage où je l'accompagnais, il me traduisît du latin, sans une hésitation, en un français inimitable, des légendes de la spiritualité la plus élevée.

II

Ma mère et moi avions formé depuis longtemps le projet, elle d'aller revoir, et moi d'aller connaître, ces Basses-Alpes où elle était née, mais qu'elle avait quittées à vingt ans. Nous entreprîmes ce voyage au déclin de l'été 1899. Rien n'émut les cordes de ma sensibilité jusqu'à Marseille que je reconnus. Sa splendeur m'avait ébloui pour la première fois, au printemps de 1896, lorsque, le bateau virant où j'étais embarqué, Notre-Dame de la Garde, toute d'or, bougea sur la mer d'un goudron bleu.

Il n'est point de cité plus grandiose. Le ridicule dont on la couvre ne saurait la tuer. Dans la nuit illuminée passèrent des fanfares acclamées par le Club des voyageurs de commerce, tous en habits, rangés sur un interminable balcon de la Cannebière. En face de ce balcon, une sorte de Turc en chéchia, tenant d'une main sa pipe, et couché à plat ventre sur une terrasse à côté de sa bonne, mettait en rotation un transparent multicolore où revenait cette réclame : *Vêtements pour ecclésiastiques.* Je ne pus dormir, car on ne dort pas à Marseille. Les jeunes et jolies marchandes de coquil-

lages, dont le geste naturel est de se fourrer le doigt dans le nez, sont la plupart du temps cause de ces insomnies. En voici la raison. Deux d'entre elles se rencontrent, au crépuscule, et une discussion éclate, véhémente, qui se prolonge, excitant la curiosité des flâneurs qui les entourent, les écoutent, jugent, prennent parti pour l'une ou pour l'autre, se chamaillent à leur tour, ameutent un nouvel auditoire de curieux, qui se partage encore en deux camps. En sorte que, lorsque la première dispute est finie, la cinquantième commence, et il est six heures du matin.

Je bus et mangeai de la bouillabaisse, toujours avec la même passion, dans l'un de ces restaurants où j'avais aperçu le marquis de Morès à la veille qu'il entreprit le voyage dont il ne revint pas. Il montrait, au physique, l'une de ces forces qui inquiètent par elles-mêmes : car les hommes qui la possèdent semblent ne pouvoir verser leur sang à moitié. Je réentends la seule phrase qu'il ait prononcée devant moi, toute banale alors, mais qui revêt aujourd'hui, après une telle mort, le vivant intérêt du moindre geste : « Que l'on aille chercher le manteau de Mme la marquise de Morès. » Il était neuf heures du soir.

J'ai signalé mon goût pour les fruits de mer. J'en nomme un, que j'apprécierais sans doute maintenant, après réflexion, mais qui m'interloqua tellement alors, que je l'abandonnai dans mon assiette à son malheureux sort. C'est le « violet » dont je ne garantis pas l'orthographe. Il ressemble extérieurement à une truffe, mais son intérieur, d'un rouge sanguinolent, exhale l'âcre arome de toutes les rosées de Neptune.

Il m'advint, durant que l'on me servait quelques fraises, d'essuyer un camouflet. Une dame qui passait soixante ans, un homme qui pouvait en compter quarante-deux, et une jeune fille de vingt, s'assirent à une table, non loin de la nôtre. Je regardais la jeune fille, parce qu'elle était jolie, lorsque le quadragénaire mûr se redresse comme un ressort, sa serviette à la main : « Sachez, monsieur, me crie-t-il en me dévisageant à moitié, que si cette personne était ma fiancée, vous ne vous permettriez pas de l'admirer de la sorte. » Un autre petit fait amusant : A l'angle d'un trottoir, non loin de la gare, un décrotteur me conseille : « Donnez deux sous à mon chien, il vous rapportera un gâteau. » Je tends un décime au caniche qui le prend dans sa gueule et s'en va.

Au bout d'un quart d'heure de vaine attente, son maître me dit : « Il ne revient pas, il aura oublié le gâteau. » J'allai revoir les Puvis du musée. Il n'est pas de plus grande toile de lui que celle où des femmes font rôtir, sur la plage phocéenne, un poisson.

Nous remontâmes vers Sisteron, donnant quelques heures à Aix-en-Provence, taillée dans du saphir, dont la pure lumière se réfracte dans les intelligences et les amitiés que j'y ai plus tard rencontrées. Eaux jaseuses, avenues opaques, et vous, grande aile transparente de Sainte-Victoire, que vous êtes harmonieuses et belles !

Je me rapprochais du pays de ma mère. Dans notre wagon montèrent deux paysans, deux mariés de la veille ou du matin, qui entreprenaient leur humble voyage de noce, beaux et tannés. Lui portait un large feutre, elle une coiffe. Ils ne se parlaient pas, mais se regardaient avec amour. Mon cœur, qui ne possédait plus une telle joie, éprouva ce frisson qui agite une cigale qui a fini de chanter.

Je ne faisais d'ailleurs que reconnaître ces choses brûlées et ces gens recouverts d'un hâle qui donne parfois à leurs yeux la couleur de l'épi de lavande. Que souvent mon enfance avait été bercée par un vers de Mistral, une phrase d'Alphonse Daudet ou de Paul Arène, que mon aïeul maternel nous chantait entre deux bouffées de sa pipe.

Sisteron apparut. Sisteron, la ville natale de la vieille femme qui m'a donné le jour. Là vécut donc, jadis, une toute petite fille qui allait en classe dans la neige. On m'avait raconté des histoires qui, dans l'âme d'un fils, ne peuvent point pâlir, mais rayonner de plus en plus comme sur ces pages. Il y avait, dis-je, une petite fille, une grande maison sombre, une maman soucieuse parce qu'on n'était pas riche, un vieillard à qui on lisait la *Vie des Saints* et qui avait vu passer Bonaparte. Il y avait un père qui jouait du violon, une servante qui s'appelait Madelon. Et, loin de la ville, un château délabré, le château de Miravail où l'on se rendait en guimbarde, et où l'on passait les grandes vacances. Là, dans un paysage amer et nu, coulait le torrent Jabron. Et la petite fille et son père allaient y pêcher des truites sans nombre qui connaissaient à peine les pièges des hommes. Et moi qui descends d'eux, moi, leur petit-fils et fils, j'écoute le tourbillon d'argent qui parle à cette roche à moitié submergée dans la solitude, et j'entends une rumeur

divine, au delà de moi-même, dans le torrent qui continue.

Nous fûmes tout d'abord accueillis par une amie d'enfance de ma mère, Mme Amélie Marsy, au château de Briasc, devant lequel se déployaient des Alpes d'une pourpre bleuâtre, telle que d'oursins à marée basse dans leurs cuvettes rocheuses. Nous fîmes des excursions à Saint-Geniès et à Ribiers, distraits par l'incessant bavardage des ruisseaux que parfois longeait une voie romaine en corniche, toute rouge des fruits du sorbier-des-oiseaux. L'eau en était si pure dans les creux des combes que je ne résistais pas à son attrait. Je profitais de quelque halte pour m'éloigner de ma compagnie et me baigner. Je ne pouvais craindre d'être surpris dans le costume que j'adoptais, car la solitude était complète. L'eau était si claire qu'on n'en soupçonnait le niveau que par un liséré autour du rocher, liséré qui la séparait de l'air. Je me rhabillais sans m'éponger. Un criquet, pareil à un éclat de marne, teint en dessous de ciel bleu et de lavande en fleurs, faisait en s'envolant un bruit de mince crécelle. C'est là que, pour la première fois, je ressentis que j'étais dans ce royaume de Lamartine que circonscrivent le Rhône, la Saône et la Durance. Une certaine vivacité de l'air alpestre, inconnue ailleurs en France, et même aux-Pyrénées, y circule. Le souffle léger de Laurence endormie portait jusqu'ici, agitait les dernières baies de ces arbustes, baisait les hautes cimes dont la neige se confond avec l'espace. Nul doute que les colombes de Jocelyn n'aient bu, un jour ou l'autre, dans ces vasques de la haute Provence qui confine à la Savoie et que leurs roucoulements n'en aient imité l'harmonie. Nous poussâmes jusqu'à Combe-Beluze, nom ensoleillé d'une propriété située près de la Sylve, où nous attendaient Mme et M. Peix. Si leur terre fut fertile en amitié, en attentions de toutes sortes, elle ne m'a paru produire, par ailleurs, que d'innombrables cailloux et du vent. La villa où ils nous reçurent était toute parfumée d'huile d'olive contenue dans les jarres du cellier. Une autre fidèle de ma mère, Mlle Blanche de Castellane, à l'invitation de qui nous nous rendîmes, au château de Pépein, nous fit part de toute sa bonté, de tout son esprit. Me sachant un peu gourmand, elle m'initia à la truffe de son domaine, très noire, d'un parfait arome et qui, pour employer le langage des charcutiers, peut soutenir la comparaison avec n'importe quelle

du Périgord. Mlle de Castellane vivait avec son père qui avait été page du roi Charles X. Il eût plu à Henri de Régnier. D'un caractère plutôt orageux, il m'avait pris cependant en affection. Une jambe étendue depuis des années, parce qu'un prélat pesant la lui avait brisée et ankylosée, en un jour que des arènes s'étaient effondrées sur eux, il me contait mille anecdotes de sa vie passée. Le roi ayant interdit à ses pages les cartes, et tout autre jeu de hasard, parce qu'ils y laissaient trop d'argent, ils avaient inventé de les remplacer par des morceaux de sucre qui leur permettaient de parier gros à savoir sur lequel se poserait la première mouche. Il s'exprimait en fronçant de temps à autre les sourcils, comme pour scruter sa jeunesse. Il tenait dans sa main fine, qu'une dentelle enveloppait comme d'une fumée, sa pipe en terre brune de Marseille.

L'un des plus vifs attraits de ce voyage entrepris avec ma mère était, pour moi, la visite que je m'étais promise aux lieux où Jean-Jacques Rousseau avait vécu son adolescence. Nous nous dirigeâmes donc vers Chambéry, par Grenoble, en faisant halte à la Grande Chartreuse. Le monastère, que les magazines de Louis-Philippe avaient rendu à mes yeux d'enfant, était plein du silence de Dieu. Ce silence s'augmentait, si je peux dire, du fracas des cascades et des torrents. Au loin, des religieux, détachés de l'avalanche humaine, glissaient entre les mélèzes et les sapins. On évoquait l'antique pèlerin s'aventurant seul dans ces lieux terribles et, roulant au fond d'un précipice, n'ayant plus rien à attendre d'un secours humain. Il avait compté sans le serviteur de la Providence, le bon chien du Saint-Bernard qui l'avait flairé dans la tempête, le réchauffait de sa langue, le ranimait avec le bouillon et l'eau-de-vie dont on avait chargé son collier, le remettait dans le droit chemin.

Nous arrivâmes à Chambéry. Dans une étude sur Mme de Warens, parue à cette époque, j'ai exprimé quelle mélancolique émotion m'envahit aux Charmettes, quelle pitié aussi pour deux cœurs aujourd'hui flétris. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces pelouses sombres qui me furent si chères parce que j'aime la plainte de leurs peupliers et ce style qui va comme une eau sinueuse entre les pervenches ou les safrans. L'hôtel de Chambéry où nous descendîmes brûlait encore du suif et rôtissait des cailles. Le service de

table y était assuré par un unique Savoyard qui m'amusa pour deux. Les clients n'abondaient pas, et ma mère et moi, durant notre séjour, fûmes seuls, ou presque, à prendre un repas dans une vaste salle. Cependant, certain soir, un vieil et gros Anglais débarque, tout capitonné de fourrures, et s'assied pour dîner à cinq brasses de nous. Avec une extrême difficulté de notre langue, il interroge le Savoyard qui venait de le débarrasser de ses renards bleus et qui le flagornait bassement.

— Est-ce que... il y a du monde?

Le serviteur se retournant vers nous :

— Comme vous le voyez, des épiciers.

L'insulaire britannique reprend, mâchant ses mots avec la même lenteur qu'un bœuf son herbe :

— Je suis venu ici en memento de Jean-Jacques Rousseau.

Et l'autre :

— Est-ce que monsieur veut prendre connaissance de la carte des vins?

— J'ai beaucoup de sympathie commune avec Jean-Jacques Rousseau.

— Voici la carte des vins.

— Je suis venu pour lui, justement. Demain, je visiterai les Charmettes.

— Voici nos champagnes.

— Est-ce qu'il est bon votre vin, ou mauvais?

— Bon.

— Alors, donnez.

Le prévenant valet sort, et revient bientôt rapportant une bouteille qu'il débouche. Il emplit la coupe du milord qui se met à mordre dans son champagne avec la même lenteur qu'il broie ses mots.

— Est-ce qu'il est au goût de Monsieur?

La réponse se fait attendre, interminable. Le dégustateur semble résoudre un problème d'une importance capitale. Il fronce les sourcils, plonge le nez dans son verre, qu'il repose et reprend plusieurs fois, rumine, s'absorbe profondément, hoche la tête, et déclare enfin au Savoyard ahuri :

— Je le trouve... mauvais.

Je sus vite qu'à Chambéry, tout le monde ignorait qu'eût existé un Jean-Jacques Rousseau, excepté un certain Albert

Metzger dont Henry Bordeaux, qui me fit l'amitié de venir, de Thonon, s'asseoir à notre table, me donna l'adresse.

M. Metzger, natif de Mulhouse, était juif comme son nom. Il vendait de la défroque neuve dans l'une de ces boutiques où l'on expose, à la devanture, un jeune marié dans un cercueil de cristal. Un matin je me mets en quête de M. Metzger. Il était dix heures. Je pénètre dans le vestiaire rétréci d'Israël. L'unique calicot préposé à la vente me toise.

— M. Metzger? demandai-je.

— Il est sorti. Ne l'avez-vous pas rencontré?

— Je ne le connais pas.

— Tout le monde connaît M. Metzger.

— Cela ne me donne pas son signalement.

— Il porte le chapeau haut. Il a le teint rose.

— Je repasserai à onze heures, si vous pensez qu'il puisse être de retour.

— Essayez.

Je reviens à l'heure convenue.

— M. Metzger est-il rentré?

— Il est rentré, mais il est ressorti.

— Je vais m'installer au café, en face, jusqu'à ce qu'il soit revenu. Ayez donc la grande obligeance, dès qu'il sera là, de me le faire savoir.

Aucun message. Midi sonne. Je vais déjeuner à l'hôtel. J'aurais dû acheter un complet cheviote, l'idée ne m'en était point encore venue. A deux heures, je me résous à une nouvelle tentative. Je me retrouve en face du même commis.

— M. Metzger?

— M. Metzger fait la sieste.

— Où?

— Dans la pièce à côté.

Sous l'œil indigné du séide, qui ne peut croire à une telle profanation, je viole la frontière du comptoir, je passe la mesure en frôlant l'un de ces mètres en étoffe dont la longueur, la forme et les divisions imitent le ruban annelé du ver solitaire, et me voici dans l'antre du sphinx. Il somnolait, en bras de chemise, sur un lit de camp, son trois-reflets posé sur la table la plus intime, dans une atmosphère de vinaigre de Bully.

— M. Metzger?

— C'est moi.

Il a sauté de sa couche, s'est coiffé brusquement de son tube, mais n'a point endossé sa jaquette. Et, d'assez mauvaise humeur, avec un fort accent hébraïque :

— Vous voulez?

— On m'a assuré que vous êtes seul qualifié, à Chambéry, pour me fournir quelques documents inédits sur Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens.

— C'est Costa de Beauregard qui vous adresse à moi?

— Non. Vous le connaissez?

— Intimement.

Silencieux et condescendant, il se dirige vers un meuble d'où il retire la lamentable miniature d'une vieille au visage creux. Puis :

— C'est elle, à n'en pas douter, affirme-t-il.

— Qui?

— Eh bien, la Warens, parbleu ! (Il prononce pharynx.) Et fort ressemblante, puisque les joues ainsi rentrées révèlent qu'elle n'avait plus de dents?

Je demeure anéanti par cette déduction. Il s'en aperçoit. Alors, d'un ton pathétique :

— Jeune homme, sachez que vous ne pourrez jamais rien tirer de cette femme, à supposer même que vous soyez poète, car elle était ruinée au moral et au physique.

Ma mère et moi, gagnâmes Genève où je m'assommai, qui est fade au possible, dont les hôtels regorgent de nouveaux couples. J'y distinguai un vieillard de haute taille, dont le moindre geste accusait la race et le monde, avec sa toute jeune femme, d'un port si majestueux, si vierge, que je songeai à Diane enchaînée de fleurs par un satyre inoffensif.

Le retour s'effectua par Lyon, Clermont-Ferrand, Cahors, Agen. Mais voilà que, chemin faisant, je m'aperçus que le train que nous avions pris allait nous obliger de coucher à Cahors. Devant cette obligation imprévue, j'entrai dans une de ces humeurs de chien que connaissent, hélas ! les amis des poètes. La perspective qu'il allait me falloir manger et dormir dans la ville natale de Léon Gambetta déclencha en moi une crise. Ma mère s'efforça en vain de me calmer. Que pouvait m'importer le souvenir d'un tribun, mort depuis dix-sept ans, qui était monté en ballon et qui avait une maîtresse? Mais le pire est de ne point découvrir au

juste la cause de la phobie qui vous lancine. Je n'ai pas encore pu remonter à la source qui, ce jour-là, me fit cristalliser sur Gambetta. J'éprouvais un vrai malaise, un tel malaise à l'idée qu'il me fallait m'arrêter à Cahors, que je me pris à espérer, contre toute espérance, qu'un incident, voire un accident, me délivrerait. J'avais beau compulser mon indicateur, toute correspondance avec Agen était impossible avant le lendemain. Le train siffle. Voici Cahors, l'horrible trépidation des plaques tournantes, la marquise de la gare. J'aperçois un train qui fume et va partir, en face de celui d'où nous descendons. Je crie à un employé : « Où va ce train-là? — A Agen, monsieur. — Comment, à Agen? — Oui, monsieur, à Agen ; une avarie survenue à sa machine lui a occasionné trois heures de retard, ce qui n'était jamais arrivé. Si cela vous arrange, vous pouvez le prendre. » Nous n'y fîmes qu'un saut, ma mère et moi. Cahors était évité, Cahors brûlé.

Après Agen, Tarbes et Pau, Orthez nous attendait immobile.

Tant de souvenirs, de sites charmants, de rêveries, ne dissipèrent point la tristesse qui était en moi, dès là que pâlissait dans mon âme le visage de l'enfant grave et pure que Bordeaux enveloppait de ses brouillards. J'ai raconté combien, en Normandie, l'année précédente, elle m'avait inspiré d'un doux souffle, calmé, presque guéri, par la seule évocation que j'en fis dans la solitude. Mais aujourd'hui le fantôme qui lui était ennemi, le fantôme ardent et taciturne de Mamore, se redressait entre elle et moi. Il fallait à nouveau le bannir. Cet oubli que préconisent les auteurs, en même temps qu'ils affirment qu'il est vain de le chercher, je le demandai à la montagne. La colline d'Orthez ne me suffit plus, ni les charmants jardins espagnols où j'allais contempler, sous une marée d'azur, le rose corail du lagoerstremia. Je gagnai les Pyrénées et non pas leurs plus douces vallées. Je connus le vertige, parmi des paysages si déserts que l'on s'y serait cru dans la lune. Je crois revivre un dimanche d'effroi, des sapins et des sapins aux flancs de vallées qui n'en finissaient plus, inexplorées, et qui déconcertaient les guides. Les clous de nos semelles essayaient de mordre aux corniches qui s'effritaient. Et toujours cette étendue. Et puis — oh ! comme je me la rappelle ! — sur une crête longuement poursuivie, allait, je ne sais où,

venant je ne sais d'où, seule, toute seule dans cet infini, parmi ces jeux d'épingles que paraissaient les arbres énormes, seule, et de la taille d'un jouet, une femme montée sur une mule, là-bas, là-bas, pareille à quelque Thérèse d'Avila aspirant à la conquête du ciel.

De ces sommets, hélas ! je descendais dans ce Pau où m'accueillaient dans les ténèbres des sirènes spécieuses. Était-ce la même ville où mon âge divin s'enivrait de l'arome du houblon dans la gaie salle à manger de tante Aménaïde? Quel abîme entre ici et là ! Vous n'étiez plus auprès de moi, mon père, ni vous humble employé de brasserie qui m'aviez fait canoter sur le canal dormant de la Bigotière. Ni toi, Marie, ma servante, qui m'accompagnais aux vêpres, ni toi, Graciette, qui me conduisais dans la chaleur luisante, à la recherche de lourds papillons, non loin de cette fontaine des Marnières qui n'était plus qu'un affreux souvenir. Mais soudain, au milieu de ma détresse, me soulevait une vague d'orgueil. Il m'est arrivé, sous la lune, alors que mon pas seul sonnait sur le trottoir, d'étendre le bras comme pour prendre possession de l'avenir. Dieu était patient envers moi, tel le père qui voit un de ses fils secouer dans la fièvre une tête rebelle, tourner le dos à la barbe blanchie, et mépriser le seuil où, tout enfant, il mangeait le pain amer et doux de la famille.

Il voulait que je revinsse un jour à lui, porté par les humiliations mêmes qui naissaient de mes impuissantes audaces, pareil au petit garçon qui s'est enfui, et qui revient la mine malade, le gilet déchiré, les pieds boueux, les mains dans les poches, et qui siffle pour ne pas pleurer.

Francis Jammes.

(A suivre.)

Le Vol à voile

De tout temps, l'exemple des oiseaux a tenté l'esprit des hommes. Léonard de Vinci lui-même, ce génie universel, n'avait-il pas essayé de les imiter en construisant une aviette à ailes battantes?

Nous avons fait quelque progrès depuis ; mais nous ne sommes pas encore les maîtres de cet immense océan aérien qui nous entoure. Nous ne l'avons dompté qu'à demi et il se venge souvent cruellement de nous. Nous n'avons guère employé que la force contre lui. Nos hélices, mues par nos puissants moteurs, le coupent, le taillent en tous sens ; mais, vienne cette force à nous abandonner, il se joue de nous et nous brise. Si nous voulons le dompter définitivement, nous devons étudier ses aveugles caprices et nous en servir contre lui.

Nous pouvons donc dire encore sans déprécier notre œuvre : *nos maîtres les oiseaux*, car eux savent, non seulement voler très vite et faire toutes sortes d'acrobaties, s'envoler de n'importe où, atterrir sans danger, et se poser sur le bout d'une branche, mais aussi faire du vol à voile, c'est-à-dire monter, descendre, tourner et parcourir d'immenses espaces sans battre des ailes. Eux, ont réellement dompté l'océan aérien.

Le vol à voile a paru, de tout temps, le plus mystérieux ; aussi a-t-il donné naissance aux théories les plus extrava-

gantes. Un auteur, dont le nom m'échappe, l'expliquait par une *répugnance de l'air à la légèreté de la plume;* un autre par un échauffement de l'air à la face inférieure des ailes de l'oiseau qui devenait ainsi une sorte de montgolfière ; un grand nombre a voulu voir dans les sacs aériens, remplis d'air chaud au moment propice, une cause d'allégement, car ils ont confondu le poids avec la densité. Un quintal de plume serait-il donc plus léger qu'un quintal de fer? Enfin, il y en a qui ont invoqué la radioactivité, le magnétisme, ou ont cru que certaines surfaces, au lieu d'être entraînées par le courant d'air, pouvaient, au contraire, être aspirées par lui, etc... Heureusement, toutes les théories qui ont vu le jour sur cette question ne procèdent pas de la même haute fantaisie. Des auteurs d'esprit plus scientifique se sont aussi occupés des solutions possibles de ce problème. Mouillard, qui a donné du vol des grands voiliers de si attachantes et si poétiques descriptions, n'en a pas donné l'explication mécanique ; mais une intuition vraiment géniale a présidé à toutes ses observations. Il a vu les faits en spectateur vivement intéressé et enthousiaste, et en l'absence de toute idée préconçue. Son livre, *l'Empire de l'air*, est l'ouvrage du plus consciencieux et du plus fin des observateurs.

Mouillard a été, avec Marey, le plus grand inspirateur d'idées de la fin du dernier siècle sur cette question si bien résolue par la nature. Après eux, Lilienthal, Langley, Esclangon, Alexandre Sée et une centaine d'autres, ont essayé de donner une interprétation scientifique des faits d'observation. C'est dire que les théories sont nombreuses.

Nos aviateurs, de leur côté, sont arrivés ces temps derniers, avec leurs aléRions, à des résultats si encourageants, ils nous font espérer pour l'avenir de si belles performances, qu'on peut dire hardiment que l'aviation rentre tout entière dans une voie nouvelle et des plus fécondes.

Le moment est donc venu de rendre hommage à la merveilleuse prescience de Mouillard, considéré, il y a vingt ans, comme un rêveur quasi mystique, de rouvrir son livre vieux de quarante-deux années et d'essayer de donner du vol à voile, qui y est si bien décrit, une explication rationnelle.

De toutes les explications, la meilleure est celle qui groupe en un seul faisceau le plus grand nombre de faits d'observation ; c'est une théorie générale, si elle peut les expliquer tous.

Actuellement, trois théories principales sont en présence : la *première*, basée sur l'utilisation des intermittences du vent comme force motrice, s'appuie sur les célèbres expériences de Langley ; la *deuxième*, dite théorie du vent louvoyant, basée sur les changements de direction du vent, a pour auteur Alexandre Sée, et enfin la *troisième*, qui tend à attribuer tous les incidents du vol à voile à la présence de courants d'air ascendants.

Cette dernière théorie est la plus ancienne en date, mais elle est aussi la dernière en cours. En 1908, Marcel Desprez lui donna un regain d'actualité en l'appuyant de son autorité scientifique et d'une expérience sensationnelle. Il montra à l'Académie un petit oiseau artificiel qui se tenait immobile, et même avançait dans un courant d'air obliquement ascendant fourni par un ventilateur. Le résultat était facile à prévoir, mais avant de généraliser, il eût fallu s'assurer que le vol à voile naturel procède bien de la même cause, c'est-à-dire que, partout où on l'observe, on constate l'existence de courants ascendants. Ainsi la théorie eût été appuyée sur une base objective.

Les courants ascendants, verticaux ou obliques existent certainement ; les expériences récentes de M. P. Idrac, consignées dans une thèse très documentée, le prouvent amplement. Mais, de ce que ces courants existent réellement, et même de ce que les oiseaux semblent rechercher ces zones ascendantes de l'atmosphère, s'ensuit-il nécessairement que le vol à voile ne soit possible que dans ce cas spécial. Je n'en crois rien, pour des raisons d'ordres divers : 1° parce que ces zones ascendantes sont forcément limitées et que, par suite, le vol à voile ne serait qu'un incident assez rare, un événement passager et fortuit, quelque chose comme la descente qui nous permet d'utiliser la roue libre de notre bicyclette. Chaque zone ascendante, quelle qu'en soit la cause, constitue une sorte de cheminée d'appel, vers la base de laquelle convergent nécessairement d'autres courants, qui sont alors descendants. Une zone ascendante se trouverait ainsi limitée par une zone annulaire descendante que le voilier ne saurait franchir sans perdre beaucoup de sa hauteur ou sans battre des ailes ; 2° si le vent ascendant peut expliquer le vol en orbes que les grands voiliers emploient surtout quand ils veulent s'élever à de grandes hauteurs, il n'explique ni le vol louvoyant, ni le vol par balancements latéraux rythmés, qui

ont été si souvent observés ; 3° enfin, l'albatros, au dire des navigateurs, rase dans un vol rapide la surface des mers, sans donner un coup d'aile, et cela pendant des heures entières, parcourant journellement des centaines, d'aucuns disent des milliers de kilomètres. Comment accorder une pareille observation avec la théorie des vents ascendants?

Il faut donc chercher autre chose.

Je crois, quant à moi, que tout mouvement de l'air, toute variation du vent, — le vent descendant exclu, bien entendu, — peuvent, par des manœuvres appropriées de l'oiseau habile à saisir toute circonstance favorable, devenir une source de force motrice, force toujours nécessaire au mouvement, dans un monde où le mouvement perpétuel ne saurait exister. C'est ce que je vais essayer de démontrer.

Je commencerai par définir le vol dans son sens le plus général, car tout le monde ne le définit pas de la même façon.

J'entends par vol ce mode de locomotion qui consiste à partir d'un lieu ou d'un point de l'espace pour en atteindre un autre choisi d'avance ou dont la direction est connue, *en utilisant l'air comme point d'appui.*

Le vol étant ainsi défini, toutes les conditions de relativité sont posées. La direction à suivre dans l'espace étant connue, nous pourrons préciser, par rapport à cette direction : 1° la vitesse et la direction du vent (point d'appui passif ou actif) ; 2° la vitesse et la direction du mobile (oiseau ou avion).

On a voulu définir le vol un déplacement de l'oiseau par rapport à l'air ambiant, un mouvement relatif simple, indépendant de l'espace, c'est-à-dire sans position initiale connue de l'oiseau. On pourra évidemment connaître l'énergie relative de l'oiseau et de l'air, mais le problème devient insoluble pour insuffisance de données dès qu'il s'agit de savoir si l'oiseau va pouvoir atteindre tel ou tel point de l'espace dont la position relative est inconnue. De là, la nécessité de définir les vitesses et les directions par rapport à un point de l'espace considéré comme fixe. Nous pourrons ainsi savoir si les mouvements de l'oiseau et de l'air aboutissent à un accroissement d'énergie dans telle ou telle direction à partir de ce point fixe, et si cette énergie peut être utilisée pour aller dans une direction moyenne déterminée.

Aucun mouvement n'a lieu sans dépense d'énergie, que celle-ci existe à l'état potentiel (chute d'un poids) ou à l'état de force vive (vitesse acquise) ou qu'elle soit produite ou

captée au fur et à mesure des besoins (moteur, turbine, moulin à vent).

Le mouvement est essentiellement relatif. Peu importe donc que le siège de l'énergie soit sur le mobile lui-même (automobile) ou sur le point fixe qu'il doit atteindre (funiculaire) ou dans un agent intermédiaire qui les relie (bateau à voiles).

Il suffira que cette énergie ait pour effet de raccourcir les distances entre le mobile et le point à atteindre. Ce sera donc une énergie intérieure au système : mobile, but, point d'appui.

Ces remarques pourront paraître inutiles et fastidieuses ; elles sont cependant nécessaires pour bien préciser mon point de vue.

Le vol des oiseaux. — On distingue trois genres de vol qui diffèrent l'un de l'autre par la source d'énergie motrice :

1° *Le vol ramé*, qui devrait plutôt être appelé *vol battu*, car l'idée de rame évoque surtout dans notre esprit celle de propulsion, de réaction en sens inverse du mouvement. Dans ce genre de vol, l'oiseau produit la force motrice ;

2° *Le vol plané simple*, qui est un vol sans battements dans lequel une énergie potentielle (pesanteur ou force vive) devient force motrice par une descente sur plan incliné, que cette descente soit mesurée relativement au sol ou relativement à l'air ambiant. C'est donc au vol plané simple que se rattache le vol par vent ascendant ;

3° *Le vol à voile*, qui est une variété de vol plané dans laquelle est utilisée l'énergie interne du vent, la seule dont nous puissions constater l'existence.

Quoique le but essentiel de cet article soit d'examiner les conditions spéciales au vol à voile, j'exposerai d'abord sommairement le mécanisme du vol ramé, pour mieux faire ressortir les caractères particuliers de chacun d'eux.

Le vol ramé ou battu chez l'oiseau. — Les études que je poursuis à l'Institut Marey, depuis de longues années, sur le mouvement chez l'homme et l'animal et en particulier sur les différents modes naturels de locomotion, m'ont permis de préciser, d'une manière objective, les conditions mécaniques du vol battu. J'ai utilisé pour cela ma méthode de cinématographie ultra-rapide, à laquelle j'ai donné le nom

d'ultracinéma pour la différencier du cinéma ordinaire. Cette méthode consiste à prendre un grand nombre de vues par seconde (j'ai atteint 320) et à reconstituer le mouvement à la fréquence ordinaire de quinze à seize images par seconde, ce qui donne des ralentis de vingt fois. On peut ainsi, non seulement reconstituer le mouvement jusque dans ses moindres détails, de sorte que rien n'échappe à l'observation, mais encore en mesurer avec rigueur les différentes phases, aussi bien dans le temps que dans l'espace.

Dans le vol battu, je distingue trois périodes caractérisées chacune par une forme spéciale du battement : 1° l'essor ; 2° le vol à tire d'aile ou vol rapide horizontal ; 3° le poser ou atterrissage,

Essor. — D'une détente de ses membres inférieurs, l'oiseau se détache du point d'appui, élève en même temps ses

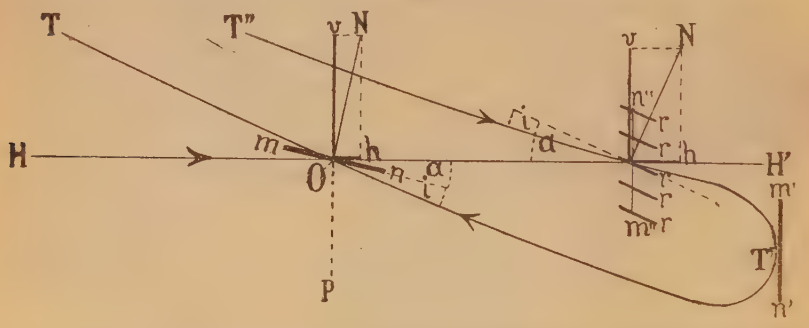

Fig. 1. — Mécanisme d'un battement de l'aile pendant l'essor. H H', plan horizontal (la flèche indique la direction du vol). — T T' T'', trajectoire de l'aile dans l'espace (les flèches indiquent la direction du courant relatif) ; *m n*, *m' n'*, *m'' n''*, sections transversales de l'aile, en différents points de sa trajectoire ; *rr...*, sections transversales des rémiges ; *i*, angle d'attaque de l'air ; *a*, angle propulsif ; N, normale aérodynamique ; *v* et h_1 ses composantes ; Ó P, direction de la pesanteur.

ailes le plus haut possible, si haut qu'elles arrivent à se toucher, et les abat ensuite suivant une trajectoire (T' *fig.* 1) oblique de haut en bas et d'arrière en avant. Cette trajectoire n'est pas rectiligne, mais légèrement concave vers le haut. Pendant tout ce trajet le plan (*m*, *n*) de l'aile est orienté de telle sorte que la poussée (N), donne avec la pesanteur (P) une résultante (O *h*) horizontale, et par conséquent propul-

sive. La composante verticale (Oρ) de la normale (N), qui est inverse à la pesanteur, est évidemment sustentatrice.

A l'extrémité inférieure (T') de la trajectoire, le plan de l'aile se retourne et présente sa face inférieure vers l'avant. A cet instant précis, d'ailleurs très court, — il est de l'ordre du centième de seconde, — les grosses rémiges tournent sur elles-mêmes et s'immobilisent dans une position telle (*rrrr*) que leur face convexe supérieure s'oriente vers le bas et l'arrière. Ainsi, quand l'aile remonte suivant la trajectoire T' T'', elle rencontre le courant relatif sous un certain angle (*i*) qui donne naissance au même système de forces que pendant l'abaissement. A la descente, l'aile se comporte donc comme un plan simple, un monoplan, tandis qu'à la remontée, ses différents éléments se dissocient et l'aile devient composée, une sorte de multiplan. Ceci n'est vrai que pour la partie de l'aile correspondant aux cinq ou six dernières grosses rémiges, seule partie vraiment active chez le rameur.

La force agissante qui soutient et propulse l'oiseau est donc presque constante pendant l'essor et ce n'est qu'aux deux extrémités de la trajectoire et pendant un temps très court que le travail des ailes est nul.

Le nombre de battements à l'essor est, chez le pigeon, de dix à douze par seconde.

Vol a tire d'aile. — Au fur et à mesure de l'augmentation de vitesse de l'oiseau, la trajectoire de l'aile par rapport au corps supposé fixe (trajectoire relative) se redresse de plus en plus pour devenir à peu près perpendiculaire à l'axe du corps.

Le battement devient alors un mouvement alternatif de haut en bas, avec changement d'incidence à la descente et à la remontée.

Si nous considérons, non plus cette trajectoire relative, mais la trajectoire réelle de l'aile dans l'espace, elle nous apparaît comme une ondulation d'aspect sinusoïdal, le corps de l'oiseau se trouvant constamment sur une perpendiculaire au point de la trajectoire occupé par l'aile. Le centre de gravité décrit également de légères ondulations qui sont la conséquence de l'action intermittente des ailes (*fig.* 2). Ces ondulations interfèrent avec celles des ailes, c'est-à-dire que les minima des unes correspondent aux maxima des autres.

La vitesse relative du corps de l'oiseau et de l'aile à sa partie médiane est de l'ordre de cinq mètres par seconde chez un pigeon fournissant un effort maximum, alors que la vitesse de l'oiseau dans l'espace peut atteindre vingt-cinq à trente mètres. La remontée de l'aile ne saurait donc plus être utilisée pour produire d'effort horizontal ou vertical utile au vol sans donner naissance à une composante nuisible. Mais, décrivons l'ensemble du mouvement. L'aile descend suivant TT' (*fig.* 2). Si nous supposons que l'air est calme, il est évident que le courant relatif est dirigé à chaque instant suivant la tangente à la trajectoire. L'aile attaque ce courant relatif sous un certain angle (*i*). Les photographies

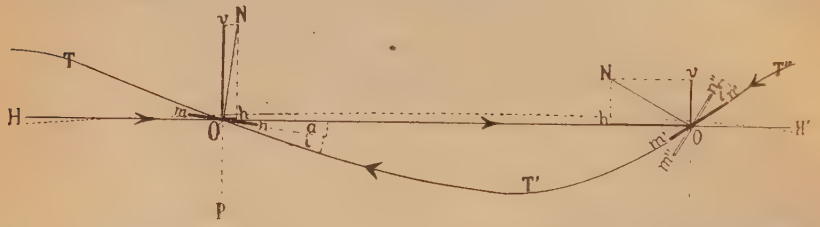

Fig. 2. — Mécanisme d'un battement pendant le vol à tire d'aile. — H H', plan horizontal (les flèches indiquent la direction de l'oiseau ; le trait pointillé qui longe H H' est la trajectoire du centre de gravité de l'oiseau). — T T' T'', trajectoire de l'aile dans l'espace (les flèches indiquent la direction du courant relatif) ; *m n*, *m' n'*, *m'' n''*, sections tranversales de l'aile, dans différentes positions ; *i*, angle d'attaque de l'air ; *o*, angle propulsif ; N_1 normale aérodynamique ; *v*, *h*, ses composantes.

nous la montrent inclinée au-dessous de l'horizon, d'un certain angle (*a*).

Cet angle (*a*) donne naissance à une composante propulsive O*h* qui a pour valeur approchée : N sin. *a* (N étant la pression normale au plan de l'aile) ; N sin *a* a donc une valeur moyenne un peu supérieure à P*tgi* (P étant le poids total de l'oiseau), puisque la trajectoire du centre de gravité est légèrement ascendante.

A la partie inférieure (T) de la trajectoire, l'angle propulsif (*a*) disparaît ; l'angle (*i*) d'attaque s'annule à son tour et les différents éléments de l'aile remontent tangentiellement à la branche montante (T' T'' de la trajectoire), c'est-à-dire parallèlement au courant relatif. La propulsion et la sustentation sont donc nulles quand l'aile remonte, celle-ci ne subissant aucune réaction. Le nombre de battements

est de quatre à sept par seconde et leur amplitude de 70 à 130 degrés ; ce nombre et cette amplitude diminuent avec la vitesse jusqu'à une certaine limite, pour augmenter de nouveau quand l'oiseau veut donner son maximum d'effort.

En résumé, dans le vol rapide horizontal, l'aile ne travaille qu'à l'abaissement. Comme dans la course de l'homme et, d'une manière plus générale, comme dans toutes les locomotions rapides terrestres, il y a un temps de suspension pendant lequel l'oiseau devient projectile et en suit les lois.

Contrairement à ce qu'ont démontré, — je ne dis pas : scientifiquement, mais mathématiquement, — des théoriciens consommés qui portent dans leur tête un univers, modèle réduit, la descente de l'aile a une durée égale aux deux tiers d'une révolution, et la remontée à un tiers seulement.

Ce fait s'explique tout seul, dès qu'on sait que le travail mécanique est nul à la remontée.

On a cru aussi qu'à la remontée, l'aile devenait passive comme celle d'un aéroplane, et qu'elle supportait le poids de l'oiseau aux dépens de l'énergie cinétique acquise.

Étant donné que le courant relatif est inverse au mouvement de l'aile dans l'espace, et est par conséquent descendant pendant la remonte de l'aile, si l'aile attaquait ce courant sous un angle quelconque (*i*) positif (*fig.* 2, position *m' n'* du plan), la composante retardatrice (O*h*) constituerait un tel frein que l'oiseau se garde bien d'utiliser ce procédé dans le vol horizontal.

Constatons également, pour dissiper une erreur fréquem-

Fig. 3. — Silhouette du rameur vu de face pendant l'abaissement de l'aile.

ment répétée, dont on a voulu faire le caractère distinctif de l'aile rameuse et de l'aile voilière, qu'à l'abaissement, c'est-à-dire pendant sa fonction, l'aile du rameur est fortement déformée. Les rémiges qui, au repos, sont incurvées, concaves en dessous, se tordent en sens inverse, de sorte que toute concavité inférieure disparaît et est remplacée par une convexité. Un rameur vu de face se présente alors à l'œil de

l'observateur sous le même profil que le voilier (*fig.* 3).

Toutes les théories qui reposent sur les concavités de l'aile, telles que la théorie de la canalisation de l'air ou autres théories analogues, disparaissent donc faute de base objective.

Se poser. — Quand l'oiseau veut se poser, il détruit sa vitesse acquise par deux procédés qu'il utilise isolément ou combinés. S'il peut accéder au perchoir de bas en haut, c'est en gagnant de la hauteur qu'il absorbe sa vitesse acquise ; il transforme ainsi son énergie cinétique en énergie potentielle. S'il ne peut y accéder qu'horizontalement ou en descendant, il bat énergiquement des ailes en présentant leur face inférieure au courant relatif. Il freine ainsi de toute la puissance de ses muscles. C'est un gros avantage sur l'aéroplane qui ne dispose d'aucun moyen de freinage et est forcé d'atterrir en butant plus ou moins obliquement sur le sol. Cela tient au principe essentiellement différent qu'ont employé la nature et l'homme. La nature a réuni dans un organe unique, actif, merveilleusement adapté, les trois fonctions sustentatrice, propulsive, freinatrice. Elle peut donner la prépondérance à l'une ou à l'autre de ces trois fonctions, suivant les besoins. L'homme n'a encore trouvé que le moyen de se propulser. La sustentation, dans l'avion, n'est qu'une composante de la propulsion et s'annule avec elle. Le freinage est impossible.

Équilibre. — Comment le rameur garde-t-il son équilibre? On a beaucoup parlé du gauchissement des ailes chez l'oiseau, mais je n'en ai jamais constaté l'existence sur mes épreuves cinématographiques. L'oiseau maintient son équilibre latéral par variation des surfaces d'appui à droite ou à gauche ; il procède par flexion et extension des ailes, — ce qui revient à déplacer latéralement le centre de gravité, — et par variation unilatérale de l'angle propulsif (*a*, *fig.* 2).

La recherche de l'équilibre par gauchissement, ou tout système analogue ayant pour base une variation inverse de l'angle d'attaque à droite et à gauche, une torsion dans le sens de l'envergure serait d'ailleurs absurde, en l'absence d'un gouvernail vertical que l'avion possède, mais que l'oiseau ne possède pas ; tout changement d'incidence ne se traduit pas seulement par une variation de la composante verticale sustentatrice, mais aussi par une variation de la

composante horizontale nuisible. Or, quand l'avion doit suivre une ligne droite, les composantes horizontales à droite et à gauche de sa ligne de progression doivent être égales. Si elles ne le sont pas, l'appareil se met à tourner du côté de la plus forte composante. Pour éviter cette rotation, on l'annule par un couple de sens inverse agissant sur la queue verticale. La supériorité de la manœuvre de l'oiseau est évidente.

L'équilibre longitudinal est obtenu, soit par variation de l'incidence de la queue, soit, chez les oiseaux qui ont peu ou point de queue, par flexion ou extension du cou. La tête constitue en effet une sorte de balancier très mobile qui permet à l'oiseau de faire varier son centre de gravité. Elle sert également à l'équilibre latéral quand il s'agit de faibles ou lentes variations.

Si on gêne les mouvements de la tête d'un oiseau, on constate qu'il devient immédiatement inapte à garder l'équilibre. Cette expérience, que j'ai souvent répétée, semble indiquer que la tête est l'organe essentiel de l'équilibre dans le vol ordinaire, machinal, pour ainsi dire, de l'oiseau, et qu'il ne modifie les angles d'attaque et de propulsion et l'étendue de sa voilure, que lors de changements brusques et volontaires de direction ou d'altitude.

Le vol plané. — Le vol plané n'est qu'une descente sur plan incliné avec dépense d'énergie potentielle, ou une progression à hauteur fixe avec dépense d'énergie cinétique, celle-ci étant accumulée d'avance dans la masse de l'oiseau ou de l'avion. Ce genre de vol est, par sa nature même, essentiellement transitoire, l'énergie utilisée étant forcément très limitée si une puissance accessoire ne vient la renouveler.

Examinons d'abord le cas d'une descente sur plan incliné. Le volateur est représenté par le plan *m, n* (*fig.* 4). Supposons-le d'abord immobile dans la position (A) et incliné d'un certain angle (*a*) sur l'horizon. L'air étant calme et la vitesse nulle, ce plan ne subit aucune réaction. Mais comme le sol l'attire, il se met en marche suivant la verticale (V,O) et aussitôt, nous voyons apparaître une pression (ON), normale au plan, dont la composante verticale (O*v*) tend à retarder le mouvement de descente et dont la composante horizontale (O*h*) tend à pousser le plan dans le sens horizon-

tal. La chute s'accélère jusqu'à ce que la composante verticale (Ov) fasse équilibre au poids (P) du volateur ; la vitesse dans le sens horizontal s'accélère également jusqu'à ce que la composante (Oh) se trouve annulée par la résistance de l'air au mouvement dans ce sens. Supposons ces résultats atteints en (B). A ce moment, le courant relatif (OR) attaque

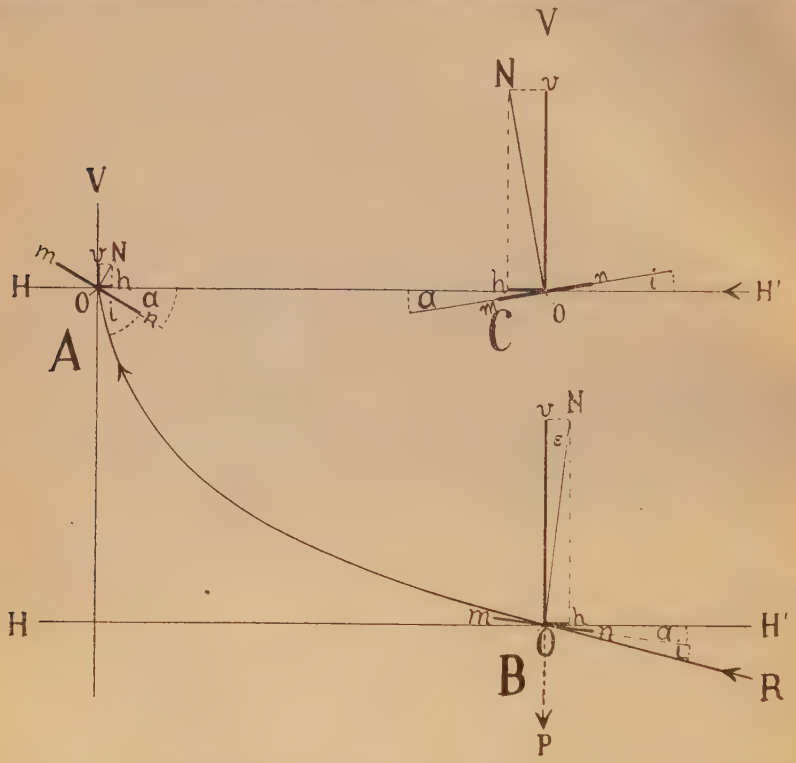

Fig. 4. — Mécanisme du vol plané. — H H', plan horizontal ; V R, trajectoire de l'oiseau (les flèches indiquent la direction du courant relatif), $m\,n$ section transversale de l'aile ; N, normale aérodynamique ; v et h, ses composantes ; i, angle d'attaque de l'air ; a, angle propulsif. — A B C, trois positions d'un planeur.

l'aile sous l'angle (i). Le plan (mn) fait avec l'horizon (HH) un angle (a) tel que la poussée propulsive (Ptga) qui en résulte soit égale à la somme des résistances passives à l'avancement dans le sens (OR). Le mouvement est uniforme et la trajectoire rectiligne. La somme ($a + i$) des angles de propulsion (a) et d'attaque (i) constitue l'angle de chute. Il

est donc absolument évident que le chemin parcouru dans la direction horizontale sera d'autant plus grand que cette somme sera plus petite.

Examinons de plus près le problème. Les résistances suivant OR sont de deux ordres : 1° une résistance principale, que l'on peut appeler *angulaire*, qui donne naissance à la poussée (N) normale au plan, si l'on considère celui-ci comme infiniment mince ; 2° des résistances passives (résistance induite des techniciens) dues à l'épaisseur inévitable des ailes, aux frottements de l'air, aux haubans, à l'hélice et au fuselage de l'avion, au corps de l'oiseau, autrement dit : les résistances qui pour un angle d'attaque (i) nul frapperaient le volateur considéré comme projectile. Elles constituent une force rétrograde qui, en se composant avec la normale géométrique (N), donnent une résultante verticale dirigée suivant (Oφ) dans le cas qui nous occupe (mouvement uniforme sur OR). L'angle (ε) est alors égal à l'angle (a) de propulsion. C'est donc uniquement de ces résistances que dépend l'angle (a) et ensuite, pour une part, la pente (OR).

Or, les résistances passives sont fonction de la surface nuisible du volateur considéré comme projectile. En balistique, on dirait qu'elles sont fonction de *la densité de section* du projectile, à égalité de *coefficient de forme*. Pour des formes géométriques semblables, elles sont donc fonction du carré de la dimension ; de son côté, la poussée propulsive ($P \operatorname{tg} \alpha$), pour ($a$) constant, croît comme le poids, c'est-à-dire comme le cube de la dimension.

Si nous appelons L cette dimension ; K, le coefficient moyen de résistance de l'air et V la vitesse suivant OR, nous pouvons poser l'équation :

$$L^3 \operatorname{tg} \alpha = L^2 K V^2$$

d'où

$$L = \frac{KV^2}{\operatorname{tg} \alpha} = \frac{KV^2}{\operatorname{tg} \varepsilon}$$

Comme *tga* doit être le plus petit possible, on voit que le meilleur planeur, toutes choses égales d'ailleurs, sera gros.

Le planeur le plus rapide pour *tga* et K constants, sera également le plus lourd, puisque d'après l'égalité ci-dessus L et V^2 sont fonctions l'un de l'autre.

Le bon planeur aura aussi une surface importante qui lui permettra de réduire au minimum l'angle (i). Nous avons

en effet admis comme évident que le meilleur planeur sera celui qui pourra descendre sous la plus faible pente de la trajectoire rectiligne (OR).

Or, je lis dans Mouillard : « Les oiseaux planent en raison de la grandeur de leur surface et de l'importance de leur masse. N'oublions pas ce principe indiscutable. Un gros oiseau, un moyen et un petit oiseau, tous trois de mêmes surfaces proportionnelles à leurs poids, planeront d'autant mieux qu'ils seront plus lourds. »

Une diminution de la densité, c'est-à-dire du rapport $\frac{\text{Poids}}{\text{volume}}$, provenant d'un gonflement des sacs aériens, serait donc nuisible au vol. Il faut donc chercher ailleurs que dans une fonction sustentatrice la raison d'être des sacs aériens.

Au bas de la trajectoire rectiligne (OR) il restera à l'oiseau une certaine énergie cinétique qu'il pourra utiliser pour faire un trajet supplémentaire en vol plané horizontal ou pour récupérer une certaine énergie potentielle. Il pourra donc rejoindre le sol pour descentes et *ressources* successives jusqu'à destruction complète de l'énergie.

Le vol plané par vent ascendant. — Nous avons supposé jusqu'ici que notre planeur évoluait en air calme. Supposons maintenant que l'atmosphère dans laquelle il se trouve immergé et sur laquelle il s'appuie monte lui-même à une certaine vitesse, autrement dit : que notre planeur se trouve dans une zone de vents ascendants. La vitesse du volateur sur sa trajectoire étant (V), la composante ascendante de la vitesse du vent pourra être telle que le volateur se maintienne à hauteur fixe. Cette composante aura alors pour valeur : $V \sin (a + i)$. Si elle est plus faible, le volateur descendra, mais sur pente plus douce ; si elle est plus forte, il montera. Il pourra planer en ligne droite si la plage ascendante est vaste, ou en orbes si elle est limitée comme étendue. Dans ce dernier cas, il inclinera sa voilure vers le centre instantané de l'orbe décrite. Il s'ensuivra une composante de dérive égale et inverse à la force centrifuge inhérente à tout mouvement curviligne. Il devra donc incliner sa voilure d'autant plus que le rayon de courbure de l'orbe sera plus court ou la vitesse linéaire plus grande, toutes choses égales d'ailleurs.

En toutes circonstances, même en cas de vent ascendant, le volateur devra, s'il veut conserver sa vitesse, garder

la même orientation de sa voilure par rapport à la verticale, pour garder intacte sa force propulsive. L'angle (a) devra donc rester constant.

Vol plané en air calme sans perte de hauteur. — L'orientation de la voilure par rapport aux axes horizontal et vertical est représenté par le plan m,n (*fig.* 4, position C). Le mouvement étant horizontal par définition, le courant relatif l'est aussi et de direction inverse. Il attaque le plan plan (m,n) sous un angle (i) suffisant pour que la composante verticale (On) fasse équilibre au poids du volateur. Ce vol n'est possible qu'avec dépense d'énergie cinétique préalablement acquise. Il n'est donc qu'un accident, un phénomène essentiellement passager, du moins dans notre hypothèse où l'air est calme dans l'espace et où, par conséquent, le courant relatif est inverse au mouvement. La vitesse ne peut donc que décroître. Deux résistances y concourent : 1° une poussée rétrograde (Oh) due à l'inclinaison du plan vers l'arrière ; elle a pour valeur: $P \operatorname{tg} \alpha$ (ici a est négatif et égal à i) ; 2° les résistances passives du volateur considéré comme projectile.

Nous avons examiné plus haut la nature et l'influence de ces résistances. Les conclusions que nous avons tirées de cet examen s'appliquent exactement ici. Le volateur le plus lourd et qui aura une surface suffisante pour planer sous le plus petit angle (i) sera celui qui couvrira la plus grande distance avec une vitesse initiale donnée

Le vol plané par vent horizontal ou vol a voile. — Nous touchons ici au point le plus délicat du sujet, celui qui a donné lieu aux explications les plus fantaisistes, aux controverses les plus passionnées.

Il est un fait capital qui domine toute la question : *on trouve des planeurs partout.* Si l'on en trouve davantage dans certaines régions, c'est sans doute parce qu'ils y trouvent plus facilement leur nourriture journalière, et non parce qu'il y a un vent ascendant qui rend plus aisées leurs évolutions. La locomotion est un moyen et non une fin. Je ne saurais comprendre que dans la lutte pour la vie, des êtres aient pu survivre, si leur existence avait tenu à un caprice passager du vent, ou, si l'on peut dire, à une péripétie atmosphérique uniquement dépendante de phénomènes thermiques

locaux. Les grands vents, quels qu'ils soient, ne sont, ne peuvent être qu'horizontaux, en moyenne, car ils dépendent de phénomènes thermiques généraux, intéressant de vastes espaces, et qui ne font jamais défaut. Ils rampent comme nous à la surface du sol et en suivent les sinuosités en arrondissant les angles. Ils sont donc tour à tour ascendants, descendants ou horizontaux. Il serait difficile de préciser jusqu'à quelle hauteur se font sentir ces vagues dues aux accidents de terrain. Mais les vagues ne sont que des vagues qui ne changent pas le niveau moyen de la mer. Un bateau, si petit qu'il soit, pourrait-il voguer sur la mer en utilisant seulement la pente favorable des vagues? Ne doit-il pas les prendre comme elles sont, avec une somme de travail mécanique utilisable égale à zéro. La nature aurait-elle créé des organismes ne pouvant vivre que dans des endroits exceptionnels, sur la pente ascendante d'une vague? Je me permets d'en douter, car la nature est généralisatrice par excellence. Elle a toujours doté les êtres vivants de l'organe approprié au milieu le plus vaste et le plus divers.

J'ai souvent entendu dire, même par des hommes habitués à réfléchir : « L'homme a créé un organe meilleur que la jambe, c'est la roue ; et un autre meilleur que l'aile, c'est l'hélice. La nature n'aurait pu faire cela. » Cette dernière affirmation surtout est bien osée, car c'est un défi à la nature qui a pourtant réussi des merveilles que l'homme n'a encore pu expliquer. La physiologie, cette belle science, est encore incapable de fixer dans un schéma le mécanisme essentiel de la vie dans sa plus simple manifestation, quoiqu'elle se soit penchée sur ce problème pendant des siècles.

Je laisse les esprits superficiels aux prises avec des arguments aussi spécieux, mais je ne peux les suivre, et j'ose dire à mon tour : La nature n'a pas fait cela, parce qu'elle a fait mieux.

Pourquoi l'alpiniste, le pyrénéiste, laissent-ils au pied de la montagne leurs automobiles, pourtant si rapides, et chargent-ils leurs bagages et montent-ils eux-mêmes sur le dos d'un mulet, ou partent-ils munis seulement d'un alpenstock? L'auto aurait-il cessé de plaire? Je crois plutôt que la jambe du mulet et même la leur sont des instruments plus parfaits, plus adaptés à la vie terrestre que la roue de l'auto. Celle-ci ne va que là où nous avons pu plier le monde à sa loi en créant la route carrossable. L'hélice sera l'organe idéal quand nous

aurons adapté l'atmosphère à son caractère rigide. Mais ce sera plus difficile et nous en arriverons fatalement à chercher chez nos maîtres les oiseaux, le principe qui nous permettra de les suivre en toute sécurité.

L'aile permet tout : l'essor vertical, la vitesse horizontale, l'atterrissage sans danger, le vol battu, le vol plané et le vol à voile. Étudions-la dans le vol à voile.

Ici le vent est l'unique moteur. L'air est essentiellement mobile et il semble que le calme plat soit introuvable. D'ailleurs, *il n'y a pas d'oiseaux sans moteur* et ils en font usage, malgré nos classifications, quand la nécessité s'en fait sentir.

La question qui se pose est la suivante : un planeur peut-il utiliser un vent moyennement horizontal pour atteindre un point déterminé de l'espace en empruntant à ce vent l'énergie nécessaire? Je crois qu'on peut répondre par l'affirmative.

J'ai dit plus haut qu'il est essentiel : 1° de connaître le but à atteindre, sa position, ou au moins sa direction à partir d'un point fixe dont la position dans l'espace est connue ; 2° de déterminer, par rapport à ce point fixe, les autres éléments du problème : direction et vitesse du vent, direction et vitesse de l'oiseau.

Supposons donc un point (O) fixe dans l'espace (position A, *fig.* 5). Le vent à l'instant considéré est doué d'une vitesse (H) dans la direction (HO) et l'oiseau d'une vitesse (D) dans la direction (OD). Le courant relatif, fonction des deux vecteurs précédents, sera donc représenté en grandeur et en direction par (RO). Par définition, les trois vecteurs se trouvent dans le plan horizontal passant par le point (O). Le plan de la voilure représenté par (*mn*) attaque le courant relatif sous un certain angle (*i*) suffisant pour donner une composante verticale égale au poids, mais il est incliné à droite et coupe par conséquent le plan horizontal, formant avec lui un dièdre dont l'arête est (*mn*). Le plan est donc en position de dérive à droite et va se trouver entraîné de ce côté, la composante parallèle au vent de sa vitesse allant toujours en diminuant. Cela est évident *a priori*.

Le problème étant ainsi posé, il s'agit de savoir si pendant cette dérive, l'oiseau pourra acquérir de l'énergie cinétique, celle-ci ne pouvant lui venir que du vent, la trajectoire de l'oiseau étant horizontale par définition.

Construisons ON, normale au plan de la voilure et nor-

male aussi, par conséquent, à l'arête du dièdre située dans ce plan. Cette normale géométrique est la poussée qui résulte de l'angle d'attaque (i) le plan étant supposé infiniment mince. En réalité, la résultante de toutes les actions de l'air sur l'oiseau (normale aérodynamique) sera légèrement in-

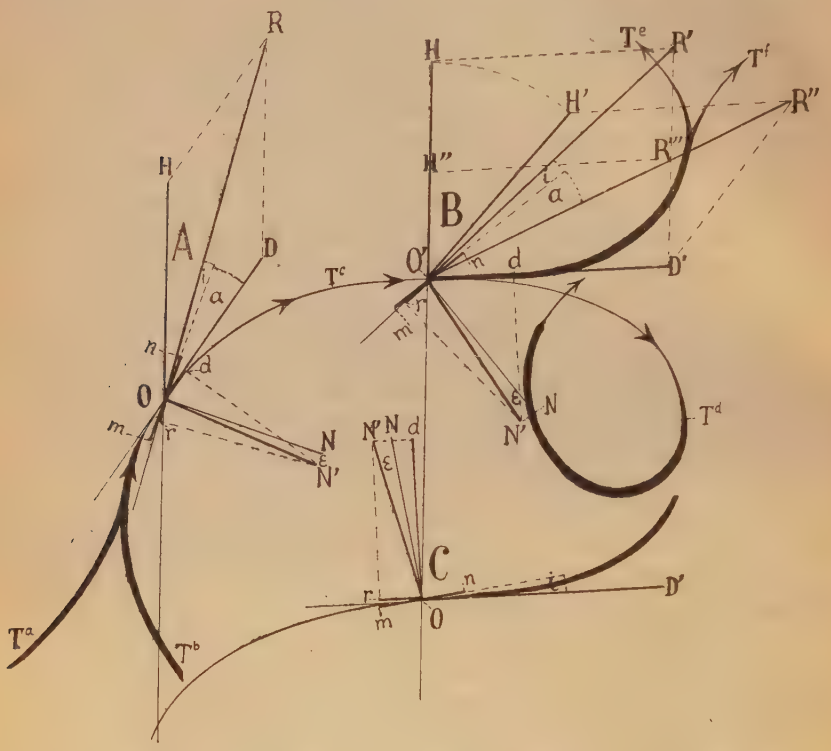

FIG. 5. — Mécanisme du vol à voile. — H O, direction du vent ; O D, vitesse et directions initiales de l'oiseau ; R O, courant relatif initial ; T^a T^b T^c, etc., trajectoire de l'oiseau dans l'espace ; N, normale géométrique ; N', normale aérodynamique ; E, angle de ces deux normales ; i, angle d'attaque du courant relatif ; a, angle de dérive qui peut devenir propulsif. — A B C, trois phases différentes du vol à voile. — Les parties de la trajectoire figurées par un trait fin sont celles qui correspondent aux accroissements d'énergie cinétique ; celles qui sont figurées par un trait épais, correspondent aux périodes de décroissance de cette énergie.

clinée dans le sens (Om), vers le bord de sortie de l'air, à cause des résistances passives de l'oiseau considéré comme projectile. Représentons-la par ON'. Si nous faisons passer

au sommet (N') de cette résultante un plan perpendiculaire à la direction RO du courant relatif, ce plan coupera cette direction en un point (*r*), et la composante (O*r*) sera la somme de toutes les actions retardatrices agissant sur la masse de l'oiseau. Si, par le même sommet (N') nous faisons passer un plan perpendiculaire à (OD), tangente à la trajectoire au point (O), ce plan coupera cette tangente au point (*d*) et la composante (O*d*) sera la somme de toutes les forces accélératrices agissant sur la masse de l'oiseau. Pour qu'il y ait accroissement d'énergie cinétique de cette masse sur sa trajectoire, il suffira donc de satisfaire à la relation

$$Or < Od.$$

Or, les valeurs relatives de O*r* et de O*d* dépendent uniquement des relations géométriques entre les angles : ε (qui sépare la normale géométrique ON de la normale aérodynamique ON'), *a* (entre la tangente OD et la voilure *mn*), *i* (angle d'attaque de la voilure *mn* sur le courant relatif RO). Or, ces relations montrent que pour obtenir O*r* < O*d* il suffira de réaliser :

$$i + \varepsilon < a.$$

Ce sera réalisable si (*i*) et (ε) sont assez petits, c'est-à-dire si la surface alaire est suffisante pour porter le poids de l'oiseau sous un petit angle (*i*) et si les résistances passives qui donnent naissance à l'angle (ε) sont faibles, autrement dit : si l'oiseau est bon planeur.

Les oiseaux planent en raison de la grandeur de leur surface et de l'importance de leur masse. (Mouillard.)

Mais suivons l'oiseau sur sa trajectoire (position B, *fig.* 6) et disons que le vent est resté constant en vitesse et en direction. La tangente OD' à la trajectoire a changé de direction. Comme nous supposons l'oiseau bon planeur, il a acquis de l'énergie cinétique. Le courant relatif R'O a également changé de direction et a perdu de sa vitesse sous l'influence de la composante retardatrice O*r*. L'angle (*i*) d'attaque aura donc progressivement augmenté afin de satisfaire à l'hypothèse d'après laquelle la composante verticale de ON' doit toujours être égale au poids de l'oiseau pour que la trajectoire reste horizontale.

Si le mouvement continuait dans les mêmes conditions,

l'oiseau serait entraîné progressivement dans la direction du vent et au point (T^d) de la trajectoire, la vitesse du courant relatif serait égale à la différence de la vitesse propre de l'oiseau et de la vitesse du vent. L'oiseau n'aurait rien fait que retarder le moment de sa chute. Mais supposons le cas beaucoup plus probable où les conditions changent, où le vent varie en vitesse ou en direction. Langley a fait des mesures très précises des variations de vitesse et démontré que celle-ci change dans de vastes proportions. Un vent de 15 mètres peut tomber à 8, 6, 5 mètres ; il peut même s'annuler tout à fait et changer de direction. Les variations moyennes seraient d'environ 50 pour 100. Quant à la durée de la variation, elle serait de cinq secondes en moyenne. Partant de cette base expérimentale, examinons les conditions dans lesquelles va se trouver l'oiseau, si ces variations se produisent pendant sa dérive à droite dans la position (B, *fig.* 5), par exemple.

Si la vitesse du vent s'annule, le courant relatif devient inverse à la direction de la vitesse propre de l'oiseau dans l'espace. L'animal est averti de ce changement de direction du courant relatif par son sens musculaire, car l'angle (i), s'annulant, les ailes ne portent plus. Elles seront même attaquées par la face supérieure si une prompte manœuvre de l'oiseau ne rétablit pas les conditions d'attaque nécessaires à la sustentation. Il y réussira en faisant tourner sa voilure autour de *mn*, arête du dièdre formé par cette voilure et le plan horizontal. Puis se mettant en position de dérive gauche, il amènera cette arête au plus près du courant relatif (position C). La composante *Od* de dérive l'entraînera rapidement vers sa gauche et la trajectoire reprendra sa direction primitive. Il dispose de cinq secondes en moyenne pour effectuer ce virage.

L'oiseau continuera à dériver à gauche, quand le vent aura repris sa direction et son intensité initiales, s'il désire atteindre un point situé à gauche ; dans ce cas, il n'aura plus d'autre manœuvre à exécuter avant une nouvelle variation du vent. S'il désire atteindre un point situé à sa droite, il devra, aussitôt que les circonstances seront favorables, se mettre en position de dérive à droite. Il vire toujours aux dépens de l'excès d'énergie cinétique acquise dans la dérive propulsive qui précède le virage.

Mais il n'est pas nécessaire que le vent diminue ou s'an-

nule pour que la manœuvre puisse s'effectuer sans perte d'énergie. Il suffira que le courant relatif prenne, sous l'influence d'une variation du vent en vitesse ou en direction, la direction R' O (position B, *fig.* 5), de telle sorte que l'angle (R' OR'') soit plus grand ou du moins égal à $2i \times 2\varepsilon$.

$$R'OR'' \geqslant 2\,i + 2\,\varepsilon.$$

Un simple examen de la figure montre qu'une variation favorable du vent en direction est plus avantageuse qu'une variation négative de vitesse, car le courant relatif R'' O est plus grand dans le premier cas que dans le second, où, pour une même direction, il n'est plus que R''' O < R'' O. Une augmentation de vitesse avec changement simultané et suffisant de la direction pourrait encore être plus avantageuse.

On peut prouver par la même méthode que l'oiseau pourra évoluer dans le sens du vent et conserver indéfiniment son énergie cinétique initiale et même l'accroître entre certaines limites. Je ne puis étudier ici tous les cas, car un gros volume n'y suffirait pas. Je me suis contenté d'examiner celui du vol contre le vent qui, *a priori*, paraît le plus difficile à résoudre. Pourtant, en réalité, il n'en est rien, et le vol dans le sens du vent offre les mêmes difficultés, car le voilier doit toujours s'appuyer sur un courant relatif assez intense pour le porter. Il doit donc résister à l'entraînement tout comme dans le vol contre le vent. Il obtient ce résultat par une manœuvre unique : la dérive. Son sens musculaire suffit pour l'avertir de l'opportunité d'exécuter sa manœuvre dans le sens convenable et au moment propice.

Comme le bateau a voiles, l'oiseau louvoie pour atteindre son but. — Pour justifier cette comparaison fort discutée, je crois utile d'exposer succinctement ici le mécanisme de la navigation à voiles.

Examinons le cas d'un bateau naviguant dans la direction OR' (position A, *fig.* 6). Le vent souffle dans la direction HO à une vitesse représentée par la longueur HO. Le courant d'air relatif est donc représenté en vitesse et en direction par RO. La voile (*mn*) est attaquée par ce courant sous l'angle *i*, et est inclinée sur la quille Q*q* d'un certain angle (*a*). Cette quille, plongée dans l'eau, est elle-même attaquée par

le courant relatif liquide OR' sous un angle *ï*. G*g* figure le gouvernail, qui est dans le prolongement de la quille.

La poussée N normale à la voile se décompose en deux forces : une force O*d* propulsive, parallèle à OR', et une force OD de dérive, perpendiculaire à la première.

L'eau, attaquant le plan de la quille sous un angle *ï*, donne

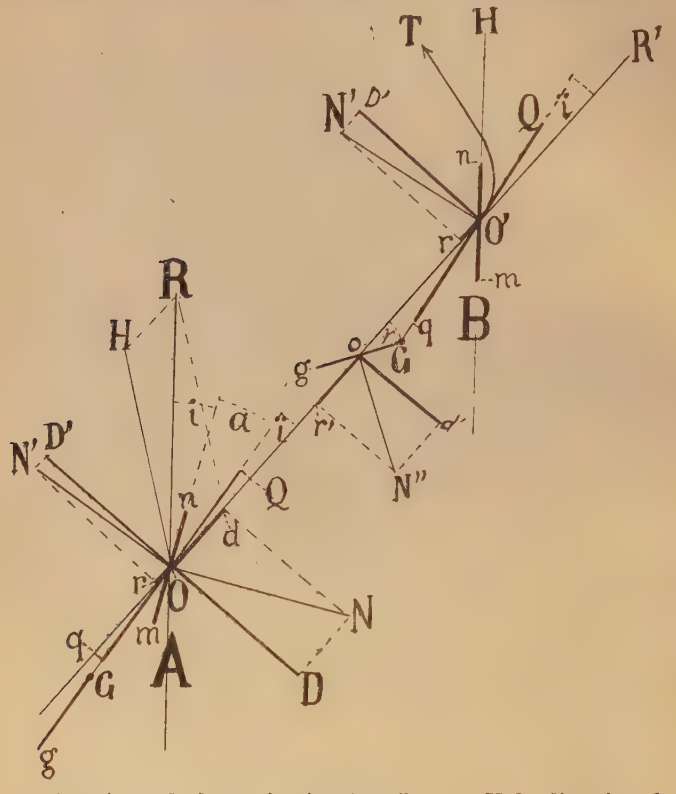

Fig. 6. — Mécanisme de la navigation à voiles. — H O, direction du vent ; O R', direction initiale du bateau ; R O, courant d'air relatif ; *m n'*, voile ; Q *q*, quille ; G *g*, gouvernail ; O O' T, trajectoire ; *i*, angle d'attaque de l'air ; *i'*, angle d'attaque de l'eau ; A, phase de progression sous la poussée du vent ; B, virage ; N, normale aérodynamique ; O D et O *d*, ses composantes ; N, normale hydrodynamique ; O D et O *r*, ses composantes ; *o* N'', normale aérodynamique, sur le gouvernail au moment du virage ; O *r'* et *o d'*, ses composantes.

naissance à ON' normale à ce plan. Celle-ci se décompose également en deux forces : O*r* égale et inverse à O*d* et OD' égale et inverse à OD.

Pour des courants relatifs de direction et d'intensité constantes, ces forces se font équilibre ; la trajectoire du bateau est rectiligne et celui-ci peut atteindre, sans autre manœuvre, n'importe quel point situé sur OR'.

Mais supposons que le point à atteindre soit à gauche de cette direction, le bateau devra virer de manière à renverser tout le système de forces ci-dessus. La manœuvre est la suivante : on largue la voile, on la détend assez pour qu'elle prenne automatiquement la direction du courant relatif (*mn*, position B, *fig.* 6). Toute action du vent sur elle se trouve donc supprimée, et le bateau ne progresse plus que par vitesse acquise. Le gouvernail est alors calé dans la position G*g* de sorte que le courant relatif liquide l'attaque sous l'angle (γ) donnant naissance à une normale N' que l'on décompose en deux forces : *or'*, qui résiste à l'avancement et *od'*, parallèle à O' D' et de direction inverse ; O' D' et *od'* constituent un couple qui fait tourner le bateau à gauche. Celui-ci ayant viré de bord, la voile est de nouveau convenablement orientée et le bateau peut progresser suivant O' T.

On conçoit que par une série de manœuvres semblables, le bateau puisse suivre n'importe quelle direction moyenne. Le chemin parcouru sera d'autant plus court qu'il naviguera au plus près du vent, c'est-à-dire avec le minimum des angles (i) (a) et ($\ddot{\imath}$).

La grandeur de l'angle (a) dépend uniquement des résistances passives du bateau à l'avancement. Il croît et décroît avec elles comme chez le planeur. Il propulse le mobile en tant que projectile. Le bateau, pour naviguer au plus près du vent, doit donc être bon projectile.

Il existe cependant une différence essentielle entre le bateau et l'oiseau. Le bateau étant porté par l'eau n'a pas à pourvoir à sa sustentation, et la voilure sert uniquement à le propulser ; mais l'oiseau est en même temps propulsé et porté par sa voilure. Celui-ci ne peut donc effacer sa voile au moment d'un virage et s'abandonner à la vitesse acquise, d'abord parce qu'il ne virerait pas, aucun couple de forces ne tendant à le faire tourner sur lui-même, et ensuite parce qu'il tomberait suivant les lois de la balistique, sa trajectoire antérieure étant horizontale.

Il attend donc une variation naturelle du vent et dès lors il vire automatiquement, s'il exécute à l'instant propice la manœuvre indiquée plus haut.

Le bateau progresse contre le vent par une série de lignes droites dont l'ensemble se présente sous l'aspect d'une ligne brisée à angles arrondis ; l'oiseau progresse par une série de courbes. Le bateau oppose à la dérive latérale la résistance de l'eau ; l'oiseau lui oppose la force centrifuge inhérente à toute trajectoire curviligne. Si le vent reste fixe, le bateau continuera à progresser indéfiniment, tandis que l'oiseau ne pourra ni accroître, ni même conserver sa vitesse acquise sur sa trajectoire, qu'autant que sa force centrifuge aura une direction favorable avec composante antagoniste de la poussée du vent. Ce fait ne se produit que sur la portion de la trajectoire limitée approximativement par les points O et T[d].

On pourrait condenser dans une intégrale fort décorative les conditions générales du problème. Je résisterai victorieusement à cette tentation, à la grande joie de la plupart de mes lecteurs. Des formules mathématiques, portant sur un phénomène de cette complexité, sont des choses qu'on n'établit et qu'on n'étudie qu'en suant, mais qu'on ne lit jamais pour son plaisir, même quand on est du métier.

Je n'ai mis dans cet article que la quantité de géométrie élémentaire strictement indispensable pour traiter un tel sujet, si l'on ne veut pas tomber dans un bavardage incohérent et inutile. Je vais maintenant essayer d'en tirer quelques conclusions.

Les oiseaux volent à voile, c'est certain. Ils volent en louvoyant. Pour qu'ils puissent louvoyer indéfiniment et ne pas être entraînés par le vent, celui-ci doit souffler par rafales, varier en vitesse, ou en direction, ou tout à la fois en vitesse et en direction.

L'oiseau acquiert de la vitesse quand il dérive sur un vent fort ; il vire quand le vent faiblit ou change de direction dans le sens favorable. La variation, quelle qu'elle soit, est favorable quand le courant relatif se rapproche de la direction suivie par l'oiseau. Un changement de sens du vent est encore plus favorable, car il permet à l'oiseau d'exécuter immédiatement une autre dérive avec accroissement d'énergie.

Si ces éventualités ne se produisent pas, l'oiseau vire en battant des ailes. Il suffit d'observer la buse de nos pays pour se rendre compte de ce fait.

Les accroissements de vitesse de l'oiseau se produisent pendant la dérive, et celle-ci doit avoir lieu pendant la période de vitesse maxima du vent ; les virages sont effectués pendant la période de vitesse minima.

Ces périodes n'ont pas besoin d'être régulières, car l'oiseau peut se laisser dériver plus ou moins et dispose d'une marge de temps favorable très étendue pour opérer son virage.

Les oiseaux n'ont pas besoin de sens spécial pour prévoir la variation du vent. Ils la sentent sous leurs ailes. Ils la sentent aussitôt qu'elle commence, comme nous sentons la moindre réaction du sol sous nos pieds. Un réflexe corrige automatiquement et instantanément les mouvements pour les adapter aux nouvelles conditions d'appui.

L'aile de l'oiseau est d'ailleurs admirablement adaptée. Son élasticité fait qu'elle va toujours au-devant du courant relatif, par variation semi-automatique de l'angle d'attaque. Un remous descendant n'a pas de prise sur elle, car elle s'efface automatiquement, et l'oiseau n'étant pas rabattu vers le bas a tout le temps de se rattraper.

C'est un avantage que nos alérions n'ont pas. Ils sont rigides comme leur père l'avion. Nos aviateurs ne sentent pas non plus dans leurs muscles si leur appareil porte, ou porte moins, ou ne porte pas. Ils ne peuvent pas doser la réaction de l'air. Ils sont encore ses jouets. S'ils réussissent à rester si longtemps en l'air, c'est sans doute grâce à des courants ascendants, qu'ils paraissent d'ailleurs rechercher avec soin. Ces alérions ne sont pas conçus pour utiliser, avec fruit et sécurité, les variations horizontales du vent. Ils font du vol plané comme la mouette qui suit le bateau, comme le goéland qui se tient au-dessus de la falaise sur laquelle vient se réfléchir le vent du large. Mais ils ne rasent pas les flots comme la mouette qui pêche ou comme l'albatros dont il est parlé plus haut.

En somme, ils ne font pas de vol à voile.

Il ne suffirait pas d'ailleurs à nos aviateurs d'avoir des appareils appropriés aux fins poursuivies. Ils devraient aussi apprendre les manœuvres de l'oiseau, manœuvres qui ne sont pas quelconques.

Enfin, il ne faut pas espérer qu'on puisse jamais compter, pour faire de longs voyages, sur des alérions voiliers entièrement dépourvus de moteur, car *il n'y a pas d'oiseaux sans*

moteur et ils s'en servent à l'occasion, quand le vent ne suffit pas, ou quand il a des caprices inattendus. La force humaine bien employée pourra peut-être un jour suffire.

Quoi qu'il en soit, je crois que le vol à voile est une des réalités de demain. On finira par construire des ailes qui se rapprocheront de l'aile parfaite des oiseaux et des moteurs de secours légers et suffisamment puissants.

Mouillard voyait tout l'avenir dans ce mot : *oser*.

Maintenant nous avons l'audace. Il ne nous reste plus qu'une conquête à faire : *savoir*.

Pierre Noguès,
Chef de laboratoire de l'Institut Marey.

Les Pas effacés[1]

II

Auteurs des jours et liens fraternels.

J'ai souvent observé que ceux des membres d'une famille que l'on juge singuliers ont, d'abord, pour réagir contre cette opinion, une ressource assez simple, qui est que, se sachant « différents », comme dit Stendhal, ils en donnent, tout de suite et sur plusieurs points, pas mal de preuves, lesquelles se trouvent en avertir de reste ; et tout le monde sait qu'une surprise annoncée cesse d'en être une. Bien plus extraordinaires, ceux dont on n'attend rien que de normal et qui vivent leur petit trantran.

Je crois qu'il y eut, de mon père à moi, quelque chose de cette substitution dans le jugement du monde. Tout de suite j'ai passé pour bizarre, il s'en inquiétait ; une raison de plus pour que, le comparant à moi, on le trouvât tout simple. Il ne l'était qu'à sa manière, on va voir, assez compliquée.

Il avait été un beau grand jeune homme maigre, dont je garde et regarde certain daguerréotype, le représentant dans une pose cassée avec une naturelle eurythmie, comme le sont fréquemment les attitudes des gens qui se jugent de trop

(1) Copyright 1923 by Bernard Grasset. Voir *la Revue universelle* du 15 mars 1923.

haute taille et cherchent à la faire paraître moins élevée. Ses cheveux un peu longs, séparés par une raie de côté, rappelaient ceux des élégants de Gavarni, dont il portait le pantalon à carreaux écossais.

Entré jeune, à Paris, dans les ambassades, il y mena petite vie. Ses parents lui adressaient moins de pension que de recommandations, et il mit son amour-propre à suivre ces dernières. Des compliments qu'il en reçut comme cela se voit souvent, il contracta des goûts de dépense mesquine, dont il ne s'est plus jamais départi, même qui tournèrent à l'avarice. Dans la suite, il prit l'habitude de ne jamais rentrer à la ville que dans le courant de février pour pouvoir *paraître oublier les étrennes*. Ma disposition contraire ne fit que l'ancrer dans la sienne.

Ses trois frères, qui n'étaient pas riches, se mirent à chercher des héritières, ou plutôt, on en chercha pour eux. Chacun trouva sa chacune. Je dirai aussi les deux autres épousées ; mais, naturellement, je commence par celle qui m'a fait le triste cadeau des jours.

Ma mère, une Genevoise protestante, Marie du Roux, n'était pas belle. La Bruyère a écrit : « Lorsqu'on aime une laide, ce ne peut être qu'éperdument. » Ce ne fut pas le cas ; cependant, mon père honora ma mère, j'en suis certain, d'une affection vraie, d'un amour excellent, qu'elle lui rendit en adoration profonde. De cela encore, il contracta un penchant, le goût inavoué de l'encens domestique, lequel lui fut prodigué, un temps, et qui, tout d'un coup, lui manqua sans retour, le laissant inconsolable du retrait de ce fonctionnement devenu nécessaire, et brusquement supprimé.

Ce qu'il aurait aimé, c'est ce que l'on appelait, alors, une « smalah », par allusion à un tableau d'Horace Vernet, qui eut son heure de vogue, à laquelle, depuis longtemps déjà, succède l'honorable oubli du Musée de Versailles, — je veux dire une famille pullulante, presque grouillante, parmi des serviteurs nombreux, dans une maison gaie, à défaut de ciel étoilé. Au lieu de cette ambition couronnée, la Mort n'a cessé de frapper autour de sa demeure, il n'a marié que deux de ses enfants sur quatre, n'a été grand-père qu'une fois et arrière-grand-père que peu de semaines avant sa fin. Quand on lui présenta cette petite fille, quelqu'un entendit ce vieillard qui murmurait : « Elle ne m'aura pas connu longtemps. »

Ce fut, certainement, des épreuves de sa vie, celle qui le

trouva le plus sensible, car les autres me parurent toujours glisser sur lui sans l'abattre, presque sans l'atteindre.

Tout de suite après son mariage, une velléité de manifester son indépendance lui fit acheter, sur le seul point de la Touraine qui ne soit pas beau, une terre ingrate, qu'un fâcheux hasard lui avait signalée. Le charme de la lune de miel se communiqua au site qui, tout de même, n'était pas sans offrir quelques agréments partiels, et le désir de se fixer là pour les mois d'été vint au jeune couple. Je ne doute pas que ma mère n'ait alors goûté une minute de fierté bien tendre, en rendant possible la réalisation d'un rêve qui devait assurer un cadre de son choix à ce qu'elle croyait devoir devenir le déroulement de son bonheur. Ils achetèrent la propriété, qui ne cessa jamais de leur paraître un Eden.

Ils fréquentèrent le voisinage, qui ne se fit pas prier. Mon père était jovial, pratiquait les calembours, devinait les rébus, excellait dans les deux et en attendait l'éloge. Ceux qui le lui refusaient déméritaient de sa faveur. Ce fut un de mes torts, qui, plus tard, priva notre association de cet élément de louange mutuelle, dont Tolstoï affirme qu'elle rend, aux relations, le même service que l'huile fait aux rouages.

Comme tout ce monde était cynégétique, la chasse à courre triompha, un temps, dont le souvenir, souvent évoqué, m'a toujours paru s'être contenté de peu de chose. Succédèrent de petites battues que finit par remplacer définitivement la solitaire poursuite, au travers des labours, d'un lapin reconnu ou d'une compagnie de perdreaux remisée.

Ma mère, qui se convertit vite au catholicisme et devint très pieuse, fréquentait les nonnes, fonda un petit couvent, se mit à faire de pauvres ornements d'église, de barbares fleurs artificielles et des chemises en toile de coton, qui devaient aller bien mal. Cette suite d'heures sans vibrations composait aux châtelains une petite existence monotone, il me semble très ennuyeuse, qui cependant, ou peut-être même à cause de cela, ne leur agréait pas moins, et jusqu'à se voir préférer à tout le reste. Par bonheur, les premiers mois de l'été nous transportaient au féodal Courtenvaux, qui me plaisait infiniment plus que ce bourgeois Charnizay, que je me vante de n'avoir jamais aimé.

Mon père ne manquait pas d'esprit ; mais c'était un esprit sans esthétique, façon de voir et de sentir dont il ignorait,

sans doute, jusqu'au nom. Inexorable veto de toute alliance possible entre nous...

Sa simplicité n'allait pas sans hauteur. Un scandale eut lieu, dans notre entourage de service ; il feignit de l'ignorer, et se contenta de répondre à quelqu'un qui lui en parlait : « Ces choses-là n'arrivent pas jusqu'à moi. »

Dans les dernières années de sa vie, pour la même raison d'amour-propre qui empêchait son père de se faire accompagner à la promenade, et avait valu, à ce dernier, un accident dont il ne se remit point, mon père fut, lui aussi, renversé dans la rue, mais par une voiture qui lui passa sur le corps. Il se releva seul et rentra chez lui, refusant de se faire assister et de répondre à personne. L'idée qu'un journal pourrait publier que le vice-président du Jockey-Club avait été renversé par un cheval de fiacre lui était insupportable. Il ne pensait pas à son mal, *il ne songeait qu'à cela.* Quand il fut rassuré sur ce point, on lui demanda le récit de son accident. Après avoir narré que la voiture qui avait failli l'écraser contenait deux dames, il ajouta : « Puisqu'elles m'ont passé sur le corps sans me faire de bobo, j'en ai conclu que c'étaient des femmes légères. »

Il en avait certainement fréquenté dans sa jeunesse ; mais avec une modération dictée par sa crainte de la dépense, autant que par son goût de la bienséance. J'ai trouvé, dans ses tiroirs, des daguerréotypes de lorettes, et même de grisettes, qu'il devait rencontrer chez un ami bourgeois, dont il reparlait souvent avec plaisir, et qui devait attirer des modèles, sous couleur de les photographier. Sur ce chapitre, d'un libertinage si peu excessif, il se montra toujours très secret. Pourquoi? Il me semble que, longtemps après, des pères pourraient s'ouvrir, à leurs fils, de leurs souvenirs d'amourettes. Les Dumas n'y regardaient pas de si près. Mon père adorait pourtant le premier, qui représenta sa grande passion littéraire — la meilleure preuve qu'il n'aimait pas la littérature.

Il n'aimait pas non plus le *folklore.* Déjà plus que septuagénaire, il n'avait guère couru le monde, mais n'admettait aucunement de le quitter sans le visiter de fond en comble. Quand je lui disais que, vu l'ensemble et la continuité de réussites corporelles, nécessaires à notre équilibre physique, il était incroyable que l'existence pût durer plus de cinq minutes, il répondait, bougon : « Ce qui m'étonne, moi, *c'est qu'elle puisse finir.* »

Je lui disais aussi, vraiment sans arrière-pensée, que l'attribution finale et judicieuse de ce qu'on nomme les *ressources* me paraissant devoir contribuer à la sécurité de l'embarquement pour le dernier voyage, il fallait admirer ceux qui employaient leurs suprêmes heures à rectifier leurs volontés, sur une parole et d'après un geste. Philosophiquement et drolatiquement, il répliqua : « Dans le moment que tu dis, *on se fiche pas mal de tout ça.* »

Il lui était arrivé, dans sa vie, deux choses étonnantes. Je commencerai par la seconde.

Un après-midi orageux, qu'il rentrait de la chasse, il s'assit devant une cheminée des communs. Tout à coup, il se sentit projeté, avec sa chaise, à l'autre bout de la pièce, sans d'ailleurs aucun mal, mais il devint d'un vert de feuillage. Un zigzag de foudre, qu'il avait vu descendre et serpenter dans le foyer, lui avait fait cette niche, en y joignant, pour ajouter le dessin à la couleur, de lui imprimer sur le corps des traces de rameaux, que l'on y retrouva en le déshabillant pour le frictionner, et qui se prolongèrent plusieurs jours.

Si j'ai gardé l'autre histoire pour finir, c'est qu'elle apparaît plus surprenante encore.

J'ai dit que le spiritisme sévissait dans ma plus proche famille, aux environs de 1850, je suppose. Mon grand-père, qui se croyait aussi, en cela, l'objet d'une faveur céleste, brimait ceux des siens qui se refusaient à donner dans ce genre, sauf, je pense bien, sa femme, qui avait dû refuser, elle, une fois pour toutes, d'en jamais entendre parler. Mon père résistait ; le sien le décida... et ne tarda pas à le regretter en voyant son second fils, qui se mettait à gribouiller, inlassablement, des pages moins inspirées de saint Augustin que du divin Marquis.

La chose tournant au tragique, presque au désastre, dans cette maison en somme pieuse, on décida de recourir à l'exorcisme. Je n'ajoute rien, je le jure, au récit que me fit mon père, qui était la vérité même, et peut-être bien n'aura jamais conté la chose qu'à moi, un rare jour de confidence. Le prêtre prononça les formules sacramentelles, dont la plus connue, je suppose, doit être *Vade retro, Satanas!* Le patient fut projeté le long de la muraille, et entendit une voix qui se mit à parler par sa bouche, mais qui n'était pas la sienne. Elle vociférait : « Je ne sortirai pas, je ne sortirai pas. » Devant la réussite partielle de ses objurgations exécratoires, l'opéra-

teur les renouvela, insista, s'obstina ; enfin son client tomba épuisé, mais délivré, après une indicible lutte... Je ne crois pas, en relatant ceci, trahir la confiance de mon père, qui ne m'avait fait, à ce propos, aucune recommandation spéciale. Un homme qui a rejeté un démon représente une relation sûre : on est, en effet, certain qu'il ne le contient plus ; tandis que tout le monde en héberge au moins un, qui ne se montre pas, mais fait des siennes à la dérobade.

Je ne suis pas persuadé que l'auteur de mes jours n'éprouvât une certaine gloriole à se dire qu'il avait été le théâtre de cette représentation infernale ; mais il n'en devait pas moins se dire aussi, quand il y repensait, en montant l'escalier de la rue Scribe : « Tout de même... pour un haut dignitaire de ce grand Cercle !... »

Il y eut, entre mon père et moi, un *antagonisme initial*, qui ne cessa jamais. Il s'irritait de ne pas voir mes dons prendre une forme qui lui aurait plu ; or, il n'admettait que les *carrières fixes*, n'aimait que les écoles et les clubs ; je n'ai jamais pu souffrir ni les unes ni les autres. Il n'a pas voulu se rendre à ce que je représentais de mérite, dans l'acceptation que j'avais choisie, ou qui, plutôt, m'avait choisi, et cela nous a séparés sans remède. Mais il ne me l'a fait expier dans aucune méchante volonté posthume, un peu, sans doute, par inertie, mais certainement aussi par équité. J'en sais gré à son ombre, laquelle doit me juger avec plus de clairvoyance, si j'en crois le songe qui vint me visiter au lendemain de sa mort. Mon père se tenait devant moi, et me disait : « Cher et bien-aimé enfant, incompris, hélas ! tu étais bon, généreux et génial ; moi, je n'étais rien, mais injuste et cruel. Avant d'entrer dans la terrible épreuve méritée, et si tu veux me savoir dans une paix relative, je te conjure (ici, des recommandations d'intérêt)..., le contraire me serait funeste. J'ai encore trente-six heures. Ton pauvre père qui te bénit, t'admire et t'implore. »

Et comme je me mettais à verser des larmes, il ajouta : « Ne sois pas affligé, sois joyeux ; tu me rends le bien pour le mal. Je te bénis encore. »

Depuis, je n'ai cessé de penser à lui avec amitié ; son souvenir m'est précieux.

A la suite de quatre enfantements laborieux, ma mère était épuisée. On l'entendait à peine, sa voix elle-même sem-

blait frêle. A Charnizay, nous entrions dans sa chambre, quelques minutes avant l'heure du déjeuner, elle achevait sa toilette devant la cheminée. Bien que jeune encore, elle portait déjà des coiffures ornées de rubans lilas et de blondes. Elle revêtait volontiers une robe de taffetas noir dont le corsage se fermait avec des boutons d'améthyste que j'ai gardés en souvenir d'elle. Ce n'était pas une élégante, mais sa toilette ne manquait pas de certains raffinements. J'ai retrouvé, parmi des atours qu'elle avait portés, une paire de bas comme je n'en ai jamais vu, d'une finesse vraiment inouïe, des bas de contes de fées. Les deux passeraient dans le plus petit des anneaux d'enfants ; et cependant, ils sont surbrodés. Je ne crois pas que la bonneterie d'aujourd'hui produise rien de tel.

Tout le temps qu'il se trouvait là, elle ne cessait de tenir ses regards tournés dans la direction de mon père, comme l'héliotrope s'oriente vers le soleil, qui lui donne son nom. Ses rubans avaient la couleur de cette plante, et son âme, la même bonne odeur.

Il y a des années, je fis paraître un court poème, intitulé : *les Deux Mères*, qui faisait se rencontrer, dans une minute deux fois solennelle, doublement émouvante, la duchesse de Chartres et la duchesse de Rohan (avec qui j'étais alors lié) ; et le même navire attendu, sur le même quai, par ces deux femmes, ces deux mères, allait donner passage à la dépouille funèbre du fils de la première, tandis que le fils de la seconde s'en élancerait joyeusement.

Quelques jours après cette publication, je reçus une lettre d'une inconnue, qui me disait, en substance : « Vous mettez en scène deux mères exceptionnelles, mais vous en omettez une troisième, celle qui vous a donné le jour. » Chose curieuse, la lettre était datée de Genève, ville natale de ma mère. J'en parlai à mon père, pensant l'attendrir. Il parut surpris, peut-être un peu ému, mais ne changea pas sa manière, qui était devenue sèche et distante. Nous nous sommes fait mutuellement souffrir. Dans ces conditions, je ne vois pas que la rancune soit en droit de s'exercer, de l'une ni de l'autre des deux parts.

Il fut un homme pondéré, modéré, tempéré, que régissait l'*aurea mediocritas*, et auquel l'ironique destin avait donné, pour fils, un garçon ayant créé, à son propre usage, cette devise qui plut à M. France, au point qu'il la prit pour l'épi-

graphe d'un chapitre de *l'Ile des pingouins* : « Il n'y a de supportable que les choses excessives. » C'était bien tomber. Hugo l'a écrit : « Les proies s'entre-mordent. » Un jour que mon père se plaignait à moi de moi-même, je lui criai : « Il fallait me faire autrement ! » Je l'entends encore me répondre : « Je ne l'ai pas fait exprès. » C'était à Charnizay, dans le tournant d'un escalier assez obscur. Je vis luire comme l'éclair de deux épées. Ce fut notre rencontre la plus aiguë.

Ma mère faisait beaucoup de tapisserie. Toute sa vie, elle a travaillé à un grand ouvrage : d'interminables bandes répétant sans cesse le même dessin, et qu'elle destinait à recouvrir un mobilier de salon, comme il arriva dans la suite. Ce dessin était une guirlande d'*hortensias*.

*
* *

Mon unique sœur, Élise, était une bonne petite fille, pas belle, peu gracieuse, d'intelligence bien moyenne, qui ne s'éleva pas au-dessus du *Journal de Marguerite*, par Mlle Monniot.

Quand il s'agissait de confectionner pour elle (à la maison) une robe un peu habillée, en gaze de Chambéry, on faisait venir, d'une maison spéciale, un petit carnet d'échantillons, qui renfermait toutes les dimensions de la raie bleue du ciel, sur fond blanc-crème, et je ne me lassais pas d'admirer ces menus rectangles implissables, qui paraissaient tissés avec des fils de verre. Jamais on ne choisissait la rayure la plus étroite ; et pas davantage, la plus large. Souvent, j'y ai repensé depuis : l'histoire de ma vie s'inscrivait sur ce bout d'étoffe (qui, sans doute, pour cela, me fascinait) réglé comme de portées de musiques azurées. Que ce goût du juste milieu, qui répondait au désir de tous et faisait opter sur la rayure raisonnable eût été aussi le mien, bien des chagrins m'auraient été épargnés, dans le cours des années futures, mais au prix de quelques félicités, et, surtout, au préjudice de ce déploiement de sa fantaisie, qu'on prend pour l'exercice de sa volonté.

Après la mort de ma mère, mon père, sans beaucoup de gouvernement, se trouva bien embarrassé de mener, comme on dit, sa barque. Un parti se présenta pour Élise ; il l'accepta. On l'en blâma, et l'on n'eut pas tort.

C'était un Cambacérès, veuf d'une Bonaparte, dont il avait eu deux enfants, qui devinrent la duchesse d'Albuféra

et la duchesse de Feltre. L'extérieur de ce prétendant n'offrait guère d'attraits, et l'intimité pas davantage. Il buvait sec et devenait dur. Ma pauvre, mon innocente sœur dut en voir de rudes, au cours de cette brève union, car le sort intervint. Un été, dans une excursion, qu'il faisait pourtant sous la conduite d'un guide réputé, mon infortuné beau-frère, après un déjeuner probablement copieux, roula dans un précipice, au fond duquel on le retrouva fracassé. Sa veuve, qui avait entendu dire que les veuves étaient malheureuses, se crut malheureuse, tandis qu'elle cessait de l'être. Elle avait aussi entendu dire que le couvent leur convenait ; elle en essaya, au Sacré-Cœur de Conflans-Charenton. Ce nom résume l'opinion qu'il fallait avoir sur ce parti : c'était une folie. La novice ne dépassa point le noviciat, et nous revint pour ne plus repartir.

C'était un être sans relief ; sur un seul point, elle excellait, presque phénoménalement. Ce point, c'était une prodigieuse chevelure ruisselante, massive, qui, défaite, l'enveloppait jusqu'à la rendre invisible, comme d'une guérite ondulée, construite de ces nappes épaisses : la chevelure de Geneviève de Brabant ou celle de lady Godiva, qui en abritaient leur pudeur. L'admiration, causée par un tel spectacle, tournait à l'effroi, devant ce monstrueux parasite, vivant, épuisant, qui croissait et s'accroissait sur cet être faible, dont certainement il buvait la vie.

Que serait devenu mon frère Gontran, sous l'influence de maîtres bien choisis et une direction éclairée? Sans doute, un homme mieux portant, plus communicatif, moins incolore. D'une nature lente, rendue morne par l'ennui de ne pouvoir obtenir, de son père, les moyens, même modestes, de subvenir à de petites dépenses, silencieusement excédé, un triste matin, il se révolta, fit une frasque, une fugue assez basse, laquelle faillit tourner mal. Notre père, brusquement revenu de la campagne, me fit mander, avec mystère, de l'hôtel du Louvre, où je le trouvai effondré, anéanti, m'affirmant que, seule, sa religion le détournait du suicide. Gontran venait de lui annoncer son mariage imminent avec une créature. L'affaire s'arrangea... Un peu plus tard, mon frère épousa une femme admirable, de la plus haute valeur morale et de qui le souvenir me reste sacré.

Aimery, notre avant-dernier, fut le plus aimé de mon père, parce que, seul, il avait hérité du culte aveugle, voué par ma

mère, à son bien-aimé Thierry. Celui-ci en profita pour risquer un essai d'éducation dans le goût de ce qui avait été la sienne ; cet homme entêté alla même jusqu'à retrouver, dans des quartiers perdus, de vieux professeurs qui ne lui avaient rien appris et qui recommencèrent avec sa descendance. Il en résulta pour notre pauvre frère des tas de leçons au dehors, à tort et à travers, et à bon marché, d'équitation, d'escrime, de natation et de danse, auxquelles le sujet ne pouvait que se soumettre, puisque « Papa » en décidait ainsi. Le malheureux en revenait harassé, et ne tarda pas à en mourir (entre les murs déserts de ce grand Courtenvaux, trop lourd pour servir de décor à une si fragile agonie), pieusement assisté par la servante magnanime qui avait déjà aidé ma mère à mourir.

Restait moi.

Je vais maintenant dire une chose orgueilleuse, mais qui sera plutôt botanique. J'ose me comparer à l'une de ces fleurs que l'Extrême-Orient, auquel nous les devons, nous apprend à amplifier, en supprimant les boutons des tiges voisines. Dans l'ordre de l'humanité, la nature se charge de la chose, et opère toute seule ces rescisions grossissantes.

Aurai-je été quelque chose comme ce chrysanthème échevelé, hypertrophié, « dix mille fois saupoudré d'or »? L'avenir en décidera.

Dans la jeunesse, on ne se juge pas ; et, plus tard, quand on pourrait s'essayer à ce *gnôti seauton*, l'on ressemble à ces malades qui refusent de consulter le médecin, sous prétexte que, si la Faculté leur apprend que leur cas est désespéré, ils se jetteront par la fenêtre.

Barrès m'a dédié un de ses livres, en ces termes précis :

AU COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU

AU POÈTE,
A L'INVENTEUR DE TANT D'OBJETS ET DE FIGURES RARES,
A L'UN DES PREMIERS APOLOGISTES DU GRÉCO,
ET QUI LUI-MÊME
TROUVERA, QUELQUE JOUR, SON INVENTEUR ET SON APOLOGISTE,
HOMMAGE AMICAL DE SON ADMIRATEUR ET VOISIN.

MAURICE BARRÈS.

Je m'en tiens à cette consultation.

ROBERT DE MONTESQUIOU.

Ernest Renan [1]

ou

le romantisme de l'Intelligence

III

L'ESTHÉTIQUE est pour Renan, comme pour son maître Hegel, la justification suprême, la résultante où tout s'harmonise et s'accomplit ; non seulement il cherche à y satisfaire cette faculté du beau qu'il aime à découvrir en lui, et qui est indépendante du plaisir de l'érudition, mais encore elle donne à ses propres curiosités une sorte d'idéalité qui met son auréole autour de ses négations critiques et lui en masque les destructions.

Alors même qu'il a coupé les racines de la conviction morale et religieuse, Renan continue de sentir le besoin d'un ordre transcendant ; après un passage dans le rationalisme, il cherche dans l'art une sorte d'équivalent de la spiritualité perdue. « Toute philosophie est nécessairement imparfaite, dit-il. L'art seul est infini, c'est ainsi que l'art nous apparaît comme le plus haut degré de la critique ; on y arrive le jour où, convaincu de l'insuffisance de tous les systèmes, on arrive à la sagesse ». Et c'est à l'esthétique qu'il demande de parachever, en la sublimant, l'œuvre de

(1) Voir la *Revue universelle* du 15 février et du 1er mars 1923.

l'histoire, qui lui apparaît désormais comme le « système de la grande quiétude », celui où « tout se confond dans une belle couleur homogène ».

Envisagé du point de vue de l'individu, c'est-à-dire de l'homme réel, concret, pris dans sa condition de créature humaine, le monde moral semble, en effet, inexplicable à cet idéaliste qui se conçoit comme un « type tout céleste, traversant la vie, l'œil fixé au ciel » ; il n'y voit que chaos, confusion, iniquité, tant que l'art n'en vient pas fondre les disparates en une contexture harmonieuse. La vie réelle blesse sa belle âme ; il craint de « se souiller à son contact », et les « misérables soucis du périssable » ne sont pour lui qu' « une distraction vers le fortuit et l'accidentel ». De grandes passions autour de sa jeunesse agitent les hommes ; il se tient à l'écart. « Ne crains rien, dit-il à sa sœur qui, après la révolution de 48, s'inquiète... Je serai, pour les révolutions de l'avenir, ce que j'ai été pour celles du passé, spectateur curieux, rien de plus. Et ce que je dis pour les coups de fusil, je le dis pour les manifestations de toute espèce et pour quelque but que ce soit... Ma petite nature retirée et peu communicative me rend insupportables ces masses où disparaît l'individualité personnelle. » Mais il lui faut se placer à un point de vue élevé pour qu'une disposition si égoïste ne découvre pas son indigence. Ce n'était pas assez que de prétendre à l'amour de la vérité, car un tel amour implique un certain élan vers l'action, vers la réalité qui engage. L'art, en lui donnant le sentiment de tout embrasser à tous ses points de vue, en lui montrant la création comme un état où « une imperceptible quantité d'arome s'extrait d'un énorme *caput mortuum* de matière gâchée », l'art va lui permettre de s'évader, de trouver un alibi, de rejeter toute responsabilité, quelle que soit la gravité de ses entreprises. Et c'est ainsi que Renan nous apparaît comme l'initiateur de ce culte esthétique, de cette « pure gratuité de l'art » qui devait peu à peu mener à l'abandon des principes essentiels de la conduite humaine.

Ce fond sensible, voluptueux, tourné vers les jouissances de la forme et qui jusque-là sommeillait en lui, c'est l'Italie qui le mit à découvert. A ce beau soleil, Renan sentit fondre son dogmatisme et s'infléchir, sous ce vent tiède, une âpreté morale dont Henriette exaltait la rigueur. « Rome m'a vaincu,

dit-il, cette ville est une enchanteresse, elle épuise, elle endort... J'aime l'imagination plastique de ce peuple ; j'aime ses poétiques rêves et jusqu'à ses superstitions ; j'aime cette religion extérieure et sensuelle, il est vrai, mais pleine du sentiment de la forme et du vif instinct de la beauté réalisée. Notre idéalisme est abstrait, sévère, sans images ; celui de ce peuple est plastique, invinciblement porté à se traduire et à s'exprimer. » Le côté de l'art lui apparut radieux et consolateur. Et habile à transposer ses sensations en flexibles formules, c'est tout un symbole imaginatif qu'il tire aussitôt de cette contemplation de la beauté qui lui est une révélation sur lui-même ; il l'exalte comme une sorte de grâce où s'apaisent et se concilient les contradictions qui intérieurement le travaillent. A sentir son âme battre à tout ce qu'il y a de beau dans le monde, il se refuse à porter désormais aucun nom, à subir « aucun particularisme » : « O céleste harmonie de l'homme, s'écrie-t-il, mille voix divines, science, amour, philosophie, poésie, beau, bon, vrai, idéal, ô toutes choses belles, heureux qui aspire par tous ses pores la beauté répandue dans l'air que nous respirons ! O Dieu, je te touche ! Ce mot est seul adéquat à ce que je ressens. » Et libéré de ses entraves, le jeune Renan fait soudain entendre les paroles les plus troublantes — paroles que nul avant lui ne nous semble avoir assemblées et où l'âme moderne allait trouver sa propre délectation. Il y avait eu des sceptiques, des négateurs, des libertins, mais il n'y avait pas eu de dilettante ; à tout le moins ce son équivoque et subtil n'avait jamais été perçu, car une telle alliance de sentiments ne s'était pas faite encore dans un même homme.

Plus qu'aucun autre texte, *Patrice* et la seconde version que Renan composa en novembre 1848 sous le titre d'*Ernest et Béatrix* nous livrent le fond, l'intime de cette inspiration singulière. Jusque-là, Renan n'avait montré que le côté philosophique et scientifique de son esprit ; il éprouva alors, nous confie-t-il, une plénitude de sentiment, qui allait parfois jusqu'à l'ivresse et qu'il ne pouvait verser suffisamment dans le cadre étroit de la science. « Le besoin de réaliser le plan que je couvais depuis si longtemps, dit-il, devint à cette époque si pressant qu'il m'entraîna fatalement et me fit interrompre les arides travaux dont je m'occupais, au risque de causer un grave préjudice à la suite de ma vie scientifique. »

Et dès les premiers mots de ses confidences, ce jeune savant nous découvre des sentiments inconnus jusqu'à lui et dont il faut lui reconnaître la primeur ; mais — étrange fascination de cette âme — ce qui était une disposition de nature, secondée par des circonstances exceptionnelles, allait poser le germe d'un mal qui devait passer dans le sang de plusieurs générations ; car c'est le philtre même de l'esthétique moderne qui semble condensé dans des phrases comme celles-ci : « Je suis arrivé à tout considérer comme phénomène curieux, vie, sentiment, peine. En cela il y a poésie ineffable. » « Tout a son droit à l'être : vouloir détruire ou abolir quoi que ce soit, c'est folie, c'est détruire un son dans l'échelle musicale, une nuance dans la série des couleurs... Toute chose représente un ton dans l'univers, dans le concert universel. Il est d'un petit esprit de vouloir supprimer le mal. Le mal est une face des choses comme le bien, et le monde ne serait pas complet sans le mal. » Ou encore : « Vertu, crime, beauté, laideur, ciel, enfer, venez sur ces pics sublimes vous donner le baiser de paix et vous embrasser dans le vaste sein du Père. Tout est beau, tout est bon, sauf le médiocre... Moi, grâce à Dieu, je suis pour la beauté, pour la vertu, pour le ciel, pour les victimes, mais ce n'est pas une raison pour m'irriter contre le laid, contre le crime, contre l'enfer, contre les bourreaux. » Quel amateur d'âmes affichera jamais un plus tranquille mépris des « préceptes presque tous négatifs de la morale »? « Pas de ligne trop décidée entre le bien et le mal. Pour moi, j'aime mieux l'esthétique que la morale. Car la morale seule ne fait qu'un honnête homme sans poésie. L'esthétique fait l'artiste. En amour, par exemple, la morale est plate, l'esthétique est loi. Tout ce qui est beau est permis. » L'immoralisme d'un Wilde n'est-il pas déjà dans cette dernière formule? Mais voyez la perversion « gidienne » de ce précepte : « Savourer le sentiment préliminaire plutôt que le goûter dans sa réalité » ; et la morbidité d'une telle page : « La Révolution française est un des plus curieux tableaux que présente l'histoire. Le rouge y domine comme dans les toiles de Rubens. Mais c'est une manière comme une autre. Je ne cherche en tout cela que l'intérêt du curieux et de l'amateur, et on conçoit qu'à ce titre un Marat et un Danton doivent bien plus me plaire par leur pittoresque que de plats personnages plus honnêtes et même plus capables. »

Telles sont les premières réflexions de Renan, dès qu'il

a conquis cette indépendance qu'il appelait de tout son désir. On y découvre un fond trouble, une sorte de corruption de nature qu'il ne cherche pas à celer, qu'il cultive au contraire et où il met les complaisances de son esprit : « Je suis perverti, mais qu'y faire? dit-il. On ne guérit pas de la subtilité... Et puis la déviation a tant de charme et la droiture est si ennuyeuse qu'en vérité, si j'étais à recommencer, je la préférerais peut-être encore. » Cette perversion morale qui est en lui comme une secrète entrave aux réactions naturelles de l'intelligence et du cœur, il ne s'attarde pas à en nourrir un délicat désespoir. Sans doute en ressent-il les incommodités : « Celui qui veut tout saisir dans ses concepts, dit-il, est faible et effacé, incapable d'agir avec énergie, car il comprend trop bien toute chose, il sait trop bien balancer, il est trop modéré et trop apte à tout comprendre. » Il avouera même avec mélancolie : « Un tel homme est peu fait pour réussir auprès des autres hommes ; il n'est pas dans les conditions humaines. Il n'est pas né viable ». Mais il en prend son parti et tout aussitôt il s'attache à tirer de cette disgrâce un charme original susceptible de « modifier le tour d'imagination de son époque » ; bien mieux, il y trouve le principe de la haute curiosité intellectuelle, le signe de la vraie vocation spéculative, le dernier mot de toute philosophie, la marque d'une âme faite pour la vérité. De ce glissement de principes où sa propre pente l'entraîne, de cette incapacité de juger, de cette continuité de fléchissement qui aboutit, en fait, à la méconnaissance de toute réalité morale, il tire la méthode même de sa critique. « Le critique, dit-il, est celui qui prend toutes les affirmations et qui, embrassant toutes choses, n'a d'exclusion pour aucune. »

Cette disposition irrationnelle causait à l'esprit dogmatique d'Henriette une antipathie instinctive qui ne laissa pas de troubler l'harmonie de leur commerce. Elle ne voyait pas sans humeur ce manque de fixité, ces entraînements aventureux, fugaces, qu'elle prenait, au reste, avec un sérieux qu'il se gardait bien d'y porter ; elle ne comprenait point qu'on pût admirer une idée sans conclure à sa vérité, et sans lui donner du même coup une valeur morale. « Henriette, lui dit-il, il te manque une certaine impartialité, une certaine largeur ou tolérance qui fait à toute chose sa part, qui ne s'attache à rien exclusivement, qui n'est d'aucun parti, mais qui voit dans chacun une part de vérité à côté d'une

part d'erreur, qui n'a pour personne ni exclusion ni haine, parce qu'elle voit la nécessité de tous ces mouvements divers et le droit qu'a chacun d'eux, pour la part de vérité qu'il possède, de faire son apparition dans le monde. » Et c'est là ce qui lui fait trouver tant de charme à la vie de l'historien, du philologue : « Quand même tout le reste serait vanité, dit-il, il semble que la curiosité ne le serait pas et quand même elle le serait, cette façon d'écouler la vie aura toujours été la plus douce manière d'exister. » Les travaux d'érudition, auxquels il s'est voué, lui sont une sorte de protection contre les brutalités de la vie, une manière de se retrancher du réel, de se celer son impuissance à insérer son action dans le cours des choses, et de jouir de ce monde fortuit comme d'un étrange et attachant spectacle : « Je jouis ainsi, dit-il, des voluptés du voluptueux, des débauches du débauché, de la mondanité du mondain, de la sainteté de l'homme vertueux, des méditations du savant, de l'austérité de l'ascète... Par une sorte de sympathie douce, je me figure que je suis leur conscience... Je défie avec cela le malheur de m'atteindre ; je porte avec moi le parterre charmant de la variété de mes pensées. » A ses yeux, les natures vraiment belles et riches ne sont pas celles où des éléments opposés se neutralisent et s'anéantissent, ce sont celles où les extrêmes se réunissent, non pas simultanément, mais successivement et selon la face des choses qu'il s'agit d'esquisser. « L'homme parfait, dit-il, serait celui qui serait tour à tour inflexible comme un philosophe, faible comme une femme, rude comme un paysan breton, naïf et doux comme un enfant » (1).

Cette « universalité sentimentale — on l'a remarqué justement (2) — ne fait pas du tout un homme qui ait la grandeur de tous les hommes réunis. Elle fait un homme qui, mêlé à tout et en tirant quelque sorte de profit, reste à part de tout. Elle n'est pas possession universelle, mais évasion universelle, elle est richesse d'imagination, mais indigence d'action. » Elle est, à vrai dire, le comble de la singularité individuelle et de l'immoralisme spéculatif.

On a défini le dilettantisme : « le merveilleux privilège de sortir de soi et de concevoir une autre existence que la sienne ».

(1) « L'homme qui me plaît, dira Barrès, je le compare à une belle troupe dramatique où divers héros tiennent leur rôle... » (*Un Amateur d'âmes*).

(2) Pierre Lasserre : Conférences sur Renan, 1914.

C'est mal en connaître le principe, car cette disposition à accueillir également toutes les idées, à les prendre pour de simples jeux de la pensée, est le fait, non point de l'objectivité, mais d'un subjectivisme radical. Aussi le voit-on surtout se développer dans ces esprits qui s'enferment en eux, n'admettent d'autre règle que leur sincérité et qui s'abandonnent à ces suggestions du sens propre, où l'on trouve tout. *Être sincère*, n'est-ce pas, au reste, la justification morale du dilettantisme moderne? Être sincère, c'est cultiver tout ce qu'on a en soi et lui donner le droit d'être par cela même qu'on l'éprouve ; c'est consacrer tout ce qu'il y a d'obscur, d'incohérent, de trouble, de mauvais même dans notre âme, ne point choisir, ne point exclure, et du même coup ne point progresser. « Je me glorifie de mes contradictions, dit Renan. Quant à l'ensemble, le Père céleste sait ce qu'il en est. » Voilà proprement le dilettante.

Incapable d'unité, sceptique sur le bien et sur le mal, attribuant à l'ardeur du sujet la valeur que l'intelligence donne à la possession de l'objet, croyant que le sentiment fait tout, le dilettante s'émerveille d'abord du jeu des différents lobes de son cerveau ; il les laisse jouer chacun pour sa part, il leur prête des existences successives dont l'hétérogénéité même le lasse, — d'où cet accablement de sentir dont il fait en fin de compte une négation désolée. Écoutez Renan : « Il faudrait une vie pour savoir, une vie pour bien agir ; hélas ! et si l'on veut savoir, il faut presque renoncer à aimer ; et si l'on veut aimer, il faut presque renoncer à savoir. »

Mais pour agir comme pour penser, il faut recevoir, c'est-à-dire ne point fuir l'objet, s'y attacher comme le coureur s'attache au sol avant de prendre son élan. Nous ne sommes pas que de « purs esprits » et notre intelligence est faite pour la connaissance, ce qui implique un sujet et un objet. Aussi l'idéaliste est-il une sorte de sceptique. Renan nous offre le plus saisissant exemple du scepticisme allié avec un idéalisme exaspéré, — et cela n'est contradictoire qu'aux yeux de qui n'en perçoit pas l'identité profonde. Tous les idéalistes sont, en fin de compte, des sceptiques dans l'ordre spéculatif comme dans l'ordre pratique.

Ainsi Renan prétendra alléger, raffiner, épurer les notions de la religion catholique, trop précises, trop lourdes, trop matérielles à son gré. « Pensant que peut-être il nous poussera des ailes, dit Chesterton, l'idéaliste commence par nous

couper les jambes. » Et des ailes pour aller où? On nous propose l'idéal, alors qu'on s'avoue impuissant à définir et à expliquer le réel. L'idéal détaché du réel est une manière de clair de lune, de la lumière sans chaleur, une lumière seconde, reflet d'un monde mort. Qui ne se méfierait de celui qui fait miroiter devant notre imagination un bien infini et n'est point capable de réaliser le plus petit bien immédiat? Nul qui ne sente le fuyant, la lâcheté d'une telle liberté spirituelle qui réclame pour soi l'irresponsabilité et dont le désintéressement n'est qu'un refus des conditions de la vie, de l'action et de la pensée.

« J'ai parfois des suffoquements d'amour vague, dit Renan et des pléthores de sympathie... J'aime tout le monde en ces moments » — et cela suffit à le rassurer sur la bonté de sa nature. Au fond de cette douceur, de cette bienveillance unanime, de cette bonté qui ne choisit pas et qui se fonde sur l'admission d'un ordre esthétique où tout a sa place, son rang, son utilité, sa nécessité même, il y a le pire égoïsme, une méconnaissance, si ce n'est un dédain absolu, de la réalité humaine : « La réalité, hélas, on la rencontre à chaque pas, dit-il. Elle n'a pas besoin d'être documentée ; nous ne la connaissons que trop bien. » A ses yeux, elle est le contraire même de l'art qui a pour but d' « ouvrir à l'imagination un rêve brillant ». Il avoue, d'ailleurs, que « le champ des misères humaines lui est inconnu », et il évite tout contact avec les régions du monde moral dont il n'a étudié ni l'état ni les besoins. La pratique de la vie lui répugne, car « l'humanité réelle manque trop souvent — à son gré — d'élément esthétique » ; et s'il se plaît à la concevoir, à la « représenter en noblesse », c'est pour mieux se dispenser de la regarder en face, de souffrir avec elle, de lui porter remède.

Jacques Maritain a noté cette espèce d'hégelianisme pratique qu'on respirait dans l'entourage de Renan. « J'étais frappé, dit-il, de l'atmosphère d'optimisme singulièrement intense qu'on respirait là et où je ressentais je ne sais quoi d'involontairement artificiel, je ne sais quel refus des plus profondes réalités de la vie. Comment est-il possible qu'il y ait des malades, des pauvres, des prisonniers, des agonisants? se demandait-on en sortant de cette aimable maison. Je comprends maintenant que c'était un milieu pour lequel le péché originel et même la misère métaphysique de la nature humaine étaient réellement choses nulles et non avenues. » On éprouve,

en étudiant l'œuvre de Renan, une sensation toute semblable. Ah ! qu'il est ignorant et dédaigneux des passions humaines, cet homme dont elles ont alimenté l'inspiration, à qui elles ont fourni l'objet de ses études. N'avouait-il pas, au reste, qu' « il n'avait jamais beaucoup souffert » — ce qui lui donnait à croire que la nature avait dû « mettre des coussins pour lui épargner les chocs trop rudes ». « Une fois, dit-il, lors de la mort de ma sœur, elle m'a, à la lettre, chloroformé, pour que je ne fusse pas témoin d'un spectacle qui eût peut-être fait une lésion profonde dans mes sens et nui à la sérénité ultérieure de ma pensée. » La douleur, en effet, lui semble « odieuse, humiliante, nuisible aux fonctions nobles de la vie », et il va jusqu'à dire : « Je maudis la souffrance, parce qu'en affaiblissant notre fierté rationaliste, elle fait oublier la critique. »

Quelle autorité, quelle compétence, pouvait avoir cet homme que la vie d'autrui n'intéresse pas, qui n'a jamais consenti à descendre aux détails de notre condition, qui n'a jamais voulu souffrir, qui ne s'est jamais engagé, et qui, de son propre aveu, ne s'est jamais trouvé « dans une de ces situations tragiques où Dieu est en quelque sorte le confident et le consolateur? » Quel droit a-t-il de parler de vérité et de moralité, ce savant paisible et sans instinct, retranché du réel, tout à ses jouissances et à ses mépris faciles? Les moralistes de la grande époque avaient vécu parmi les hommes ; soldats, courtisans, magistrats ou prêtres, ils avaient une expérience dont ils nourrissaient leurs propos. L'idéal de Renan, c'est le professeur, l'homme de cabinet ; et il ne sait pas de biographies plus émouvantes que celles de ces savants allemands, « naïfs, pénétrés du sérieux de leur cause », et qui passent une « vie calme, satisfaite, doucement élevée », à poursuivre des recherches d'érudition. Le spectacle du monde, il le voit à travers les carreaux de sa bibliothèque, et de son fauteuil, les accidents les plus graves des choses humaines lui semblent « n'avoir pas plus d'importance que les mouvements d'un guêpier ou le va-et-vient d'une fourmilière ». « Pendant soixante-quatre ans, dira-t-il à l'occident de sa vie, j'aurai contemplé le plus admirable spectacle : l'univers... Ce spectacle, je l'ai contemplé dans une assez bonne stalle, avec des accoudoirs et des escabelles selon mes goûts. J'ai vu le monde à un des moments les plus intéressants de son développement. Le point où j'ai été placé pour jouir de

cet étonnant feu d'artifice est excellent ! » L'inégalité, l'injustice, le mal, le péché, l'importunent : il les supprime ou s'en console avec de « la couleur » ou par des « images ». Aussi cherche-t-il, dès le début de sa carrière, à se convaincre que la réalité, l'état où l'homme se trouve en fait par rapport à sa destinée est « chose négligeable » ; c'est que l'homme, ainsi considéré, est proprement objet de connaissance théologique. Or, Renan ne veut pas de théologie : autant dire qu'il ne veut pas de l'homme réel. Il est mieux à son affaire avec une humanité idéale, où il peut raffiner à son aise et poursuivre dans l'infini son « soliloque sur les choses divines et humaines. » Il est plus facile, en effet, de concilier par des à peu près métaphysiques les antinomies d'une spéculation paradoxale et volage que de chercher à pénétrer les antinomies de notre nature.

Nul, comme Renan, ne poussa aussi loin le mépris des ordinations, des hiérarchies naturelles et rationnelles ; et dans la mesure où elles rappellent leur existence, son dédain les néglige et les « transcende » par un tour hégélien de haute école. Ne reconnaissant pas la déchéance de notre condition première, il feint de croire que l'« opposition, la partialité est la loi de l'esprit humain », alors que la sphère des affirmations antithétiques est un résultat des contrariétés de notre nature chargée de péché. Il n'est pas vrai que l'homme ne pense et ne sente, c'est-à-dire ne vive, qu'à condition d'être imparfait ; il est imparfait, mais sa pensée ne lui est donnée que pour s'élever au-dessus de sa misère, pour retrouver le premier climat de son esprit et de son cœur, dont il a toujours la nostalgie.

La perfection que Renan substitue à la perfection chrétienne relève de la théologie la plus irrationnelle — car c'est une théologie dévoyée que cette cosmologie, cette mystique de l'humanité créant Dieu, où il fonde son exégèse de l'histoire. Mais son irréalisme ne s'en prévaut que pour éluder, pour détourner, et, en fin de compte, pour détruire l'ordre même de la spéculation morale.

La morale gêne cet esthéticien. Le caractère tragique, irréparable, des choses humaines risquerait de le troubler dans cette égoïste contemplation qui n'est qu'une ascétique corrompue, une sorte de perversion des vertus héroïques de la spiritualité chrétienne, au profit d'un individualisme dilaté jusqu'à l'infini. Son idéalisme accumule les ruines dans l'ordre

spéculatif, mais il n'entend pas qu'on lui en montre la répercussion sur la vitalité morale des esprits que ses belles phrases ont persuadées. Il en rejette les conséquences comme de « grossiers malentendus », des « tentations vulgaires ». « Les applications morales, dit-il, détournent presque toujours la science de sa fin véritable... N'étudier l'histoire que pour les leçons de morale ou de sagesse pratique qui en découlent, c'est renouveler la plaisante théorie de ces mauvais interprètes d'Aristote qui donnaient pour but à l'art dramatique de guérir les passions qu'il met en scène. » Au reste, nul autant que Renan ne répugne à voir les idées traduites en fait ; pour lui, c'est assujettir, abaisser la vérité. « On s'est habitué, dit-il, à présenter comme une des qualités de l'esprit français cette rigueur de logique en vertu de laquelle les théories ne restent jamais longtemps chez nous à l'état de spéculation... J'hésite beaucoup, pour ma part, à y voir une qualité. Il n'est pas de plus grand obstacle à la liberté de penser. »

Plutôt que de résoudre le problème du sens et de la valeur de la vie, Renan préfère l'envisager à travers le devenir illimité de la conscience universelle. La conscience humaine ne lui suffit pas. Ses spéculations visent « au delà de l'humanité » ; il procède par coupe sur l'infini, il nage dans l'illimité, il fait la « spectroscopie » du cosmos, — et cela par dédain de l'humanité réelle. Son postulat implicite c'est, en effet, que l'humanité est incapable et indigne de recevoir le vrai ; la vérité, il l'envisage comme le lot d' « une petite aristocratie qui se partage le monde de l'esprit », d'un groupe de privilégiés qui détiennent à eux seuls le « trésor du bien ». « La théorie est toujours un idéal, dit-il, il sera temps de la réaliser le jour où il n'y aura plus dans le monde ni sots ni méchants. Car, à ses yeux, la fin de la nature n'est pas que tous les hommes voient le vrai, mais que le vrai soit vu par quelques-uns ; et que lui importe que la multitude d'êtres bornés qui couvrent la planète-terre ignore la vérité ou la nie, pourvu que les intelligents la voient et l'adorent. « L'homme utile est à peu près un sur un million », dit-il. Et toutes les agitations du monde sont nécessaires pour qu'un Renan soit tranquille dans sa chambre, puisse penser à son aise et vivre d'une « vie douce et précieuse ».

Pour Renan, l'humanité se compose de quelques individus exceptionnels, préservés des tentations et des malentendus où tombe la foule ; à part cette humanité qui, « par sa tête

touche le ciel », il n'y a que « médiocrité, étroitesse et méchanceté ». Toute son esthétique, toute sa politique, vise à la conservation de cette espèce royale, de ce petit nombre de cerveaux de qui dépend le sort de l'humanité. Il rêve même d'une époque où le savant, l'homme rationnel, dominerait le monde. « Il y aurait, dit-il, des êtres qui se serviraient de l'homme, comme l'homme se sert des animaux... Ces futurs maîtres, nous devons les rêver comme des incarnations du bien et du vrai ; la divinité sortirait de l'humanité. » Et cet immoralisme transcendantal, qui conclut à l'asservissement du plus grand nombre par une élite de penseurs est, d'après Renan, moralité suprême, puisqu'il sert à l'accomplissement de la mission divine dont l'homme supérieur est chargé ici-bas.

« Il y a, avoue-t-il cependant, quelques créatures humaines pour lesquelles, par suite de coïncidences funestes, il eût mieux valu ne pas être. Espérons que les cas de ce genre deviendront de plus en plus rares et même disparaîtront tout à fait. » Mais un Renan ne travaille pas pour ces esclaves qui « ont besoin de crainte et de mensonges afin d'accomplir leur devoir ». Car il sait bien que « rien n'a remplacé la foi » et que son idéalisme « ne contentera jamais la majorité des hommes, habitués à porter dans les choses infinies la grossière précision que réclame la pratique de la vie. »

Et voilà pourquoi l'incroyance lui semble un privilège, un état d'élection, le signe de la vraie supériorité morale. « Peu de gens, dit-il, ont le droit de ne pas croire au christianisme ; mais pour nous, esprits cultivés, les équivalents que fournit l'idéalisme suffisent tout à fait ». Renan ne sent même plus le besoin de lutter contre le christianisme ; il est intimement persuadé d'avoir assimilé, dépassé la religion, ou mieux, d'être parmi les rares privilégiés qui l'entendent « dans un sens élevé ».

Le pire dommage, — et de l'ordre intellectuel et moral, — c'est que Renan ait prétendu, ce faisant, qu'il était à sa manière un fidèle, que le « Seigneur était toujours son héritage », qu'il était, lui, le « véritable nazaréen », parce qu'il ne se sentait d'amour que pour les « bonnes et belles choses », qu'il ne trouvait dans son âme « rien que de saint qui l'occupât » : « J'ai été formé par l'Église », dit-il, et il la remerciait d'avoir fait de lui un « être à part », qui ne « sait pas parler des choses terrestres ». « Moi qui vais à l'âme, moi le prêtre de la vraie

religion », — voilà ses expressions favorites. Et n'insinuait-il pas que, mise en présence d'adversaires qui n'auraient pas sa modération, l'Église l'invoquerait « comme un apologiste contre des attaques injurieuses et destructives »? Au reste, les héritiers de son dilettantisme moral n'ont pas manqué de louer en lui un des hommes qui ont « empêché l'esprit français de se passer du sentiment religieux » et qui ont conservé à l'esprit moderne « le bénéfice de la prodigieuse sensibilité catholique ».

C'est, en effet, dans l'orthodoxie originelle que Renan a trouvé tous ses thèmes, tous les éléments de sa pensée et, plus encore, son système de vie, qui est une corruption, au profit d'une élite d'artistes et de savants, des règles de la vie ascétique et mystique. Tout ce qui est de la grâce et de l'ordre surnaturel, il le transporte dans l'ordre humain, et en fait un don de la nature. L'infini, il ne cesse d'en avoir l'appétit ; c'est d'après lui qu'il continue de juger ; mais comme il l'a détruite en tant qu'objet, cette notion n'est plus rien qu'une dangereuse équivoque. Il rejette tout ce qui règle et ce qu'il garde n'est alors que poison. Il suffit, en effet, de diminuer, d'altérer, de corrompre la forme chrétienne, fût-ce dans le dessein de la « sublimer », pour lancer dans le monde ces « vertus devenues folles » (1), qui s'embrassaient dans le ciel et qui sur la terre s'entremangeront et mangeront les hommes.

Le rationalisme négatif d'un Renan — passant à travers un mysticisme esthétique — tend en fait à la destruction du même ordre et de la même vie. Son entreprise de laïcisation du christianisme, enchevêtrée d'idéalisation transcendantale, venant après celle de Rousseau, a « consommé la perversion naturaliste de l'âme chrétienne ». Le symbole renanien qui prétend à réintégrer tout le christianisme dans la seule conscience humaine, à garder l'âme, l'immortalité, la résurrection de la chair, les récompenses infinies, à atteindre la béatitude sans la Révélation ni la Rédemption, et qui aboutit à goûter l'humain comme divin, vide la religion de toute substance, de toute réalité et en fait un ferment corrupteur capable d'empoisonner l'univers.

Dans le catholicisme, Renan a non seulement rejeté l'élément social, moral, humain, mais encore l'élément ration-

(1) Chesterton, *Orthodoxy*.

nel. Le Dieu des chrétiens lui semble « une injure au divin » dans la mesure où il est l'objet d'une connaissance intellectuelle. Au fond, il en veut à l'Église d'avoir une doctrine si raisonnable et il y a dans son cas autant de révolte idéaliste que de révolte critique. Le divin n'est pour lui qu'une sorte de nuage où il enveloppe un rationalisme qui offense la délicatesse de son esprit. Il a besoin d'illusion, de fiction et il fabrique sans effort un merveilleux purement subjectif. Qu'on regarde comment Renan se sert des mots, *beau*, *idéal*, *Dieu*, *élévation* : de la poussière soufflée qu'il jette, quand il n'a plus rien à dire, — ce qui le faisait définir par Taine : « un mystique qui, à l'endroit où son scepticisme fait un trou, le bouche avec son mysticisme ». Du même coup, il se masque les troubles, les ravages, les ruines, que ses négations amoncellent dans les âmes ; mais le pire, c'est qu'il les masque à ceux qui croient avec lui « adorer en esprit », être les fidèles de la « religion éternelle (1) ».

Et voilà peut-être le plus grave des péchés de Renan : il est dans cette transposition de la mystique divine, dans cette « épuration » des dogmes chrétiens, qui consiste à leur retirer toute valeur de commandement moral et intellectuel, de toute existence objective, particulière, au profit d'une vague adoration diluée dans l'âme humaine. La vérité de chair du Christ ne fut pas moins étrangère à Renan que la vérité de sa parole ; et peut-être même est-ce surtout dans la mesure où la première lui fut obscure qu'il faussa le sens de la seconde, jusqu'à ne voir dans l'Homme de Douleurs qu'un « idéaliste délicieux ». La chair infirme, la bassesse, la pauvreté, la faiblesse de Jésus, c'est par là que les créatures humaines peuvent pénétrer dans sa grandeur spirituelle et dans sa divinité ; c'est sous un Dieu crucifié, sous les humiliations de la Croix que se cache la Sagesse adorable. Selon que Renan a méconnu la réalité de l'Homme qui est venu mourir et souffrir pour nous, et qu'il en fait ce type « idéal et divin » qui n'est plus ni un dieu ni un homme, il a corrompu l'Enseignement et la Loi. « Quand on est arrivé à

(1) A propos de la *Vie de Jésus*, Renan écrivait à Nefftzer (nov. 1857) : « Vous auriez peut-être été en droit de me présenter comme plus affirmatif sur le chapitre du surnaturel. La conception du surnaturel est le fond même de mon livre. Seulement, je ne veux pas que l'on confonde avec le surnaturel l'*idéal* que j'appelle quelquefois d'une manière un peu métaphysique, le *céleste*, le *divin*... » (Lettre inédite.)

connaître le Père Céleste, dit-il, celui qu'on adore en esprit et en vérité, on n'est plus d'aucune religion particulière, d'aucune école. On est de la religion vraie ; toutes les pratiques deviennent indifférentes ; on ne les méprise pas, ce sont signes qui ont été ou qui sont encore respectables, mais on cesse de leur prêter une valeur intrinsèque. Circoncision, baptême, azyme, sacrifices, cela devient secondaire. On n'y pense plus... Comme tous les hommes de génie, Jésus ne se souciait que de l'âme. Les questions pratiques les plus importantes, celles qui paraissent capitales aux esprits inférieurs, n'existaient pas pour lui. »

Par cette « idéalisation » de la personnalité du Christ, par cette « épuration » du christianisme, Renan a non seulement éludé toutes les conséquences pratiques, toutes les sommations que la croyance adresse à ses fidèles, en les obligeant de prendre parti ; non seulement il a méconnu la religion en tant que discipline publique ou privée, en tant que réalité sociale et que réalité humaine, en tant qu'elle fait partie de l'histoire vraie — et non pas d'une philosophie historique transcendantale —, mais encore il a vidé le catholicisme de sa réalité intellectuelle et de sa vérité.

Tout son système en histoire des religions tend à cette dissociation. « Les religions, dit-il, naissent de l'instinct divin qui entraîne l'âme vers l'infini et du besoin que l'homme éprouve de donner une forme concrète et limitée à ce sentiment ; les religions sont de la sorte des formes toujours imparfaites, mais toujours respectables d'un sentiment éternel. » Aussi bien se refuse-t-il à examiner le contenu positif des croyances, à juger de la valeur des doctrines ; car si les religions diffèrent très peu quant à leurs pratiques, à leurs rites, à leurs formes extérieures, elles diffèrent essentiellement en ce qu'elles nous *enseignent*. Or, voilà ce qui importe le moins à Renan, comme à tous ceux qui, avec lui, cherchent dans la « mutabilité des formes du divin » à trouver à Dieu « un riche écrin de synonymes », pour flatter leur concupiscence spirituelle, en se taillant un vêtement dans l'infini.

« L'histoire d'une religion, dit-il, n'est pas l'histoire d'une théologie... Jésus n'eut pas de théologie. » Ainsi c'est tout l'enseignement du Christ que Renan supprime pour ne voir en Jésus que le fondateur de la « religion pure » — religion dont le culte « n'exclut rien, ne détermine rien, si ce n'est le sentiment ». La vérité n'est-elle pas, au contraire, que Jésus eut sur Dieu,

sur le Messie, sur la résurrection, sur le jugement des morts, sur sa propre personne, sur son Église, sur les conditions du salut, des préceptes qui sont toute une théologie et qui en déterminent le développement historique et doctrinal. Voilà ce que Renan élude d'un seul coup, en « sublimant » la personne du Christ, et en ne voyant dans le christianisme primitif qu'« une sorte de romantisme moral, une énergique révulsion de la faculté d'aimer ». Il y perd ce que Bossuet magnifiquement appelle « l'esprit de la communication chrétienne ».

Le paradoxe, c'est qu'avec ce tour d'esprit, Renan se soit fait l'historien du christianisme. Cela suffit à nous expliquer l'immense déchet de cette œuvre au point de vue moral et métaphysique, qui est le fond des choses religieuses.

*
* *

L'élargissement de la conscience humaine que Renan demanda aux recherches historiques aboutit en fait à l'abaissement de la conscience et à sa corruption. En voulant assimiler toutes les formes d'humanité du passé, les comprendre, les légitimer, il crut atteindre à cette impartialité dont Louis Ménard disait qu'impossible aux époques créatrices, elle est à la fois le devoir et la consolation des périodes stériles. Mais comment puiser dans l'histoire, « science des siècles improductifs », le sens de la vie humaine, la confiance en ses destinées, et y contempler tout ensemble la caducité des formes sociales et des croyances? Comment surtout lui assigner pour tâche de donner à une société nouvelle les doctrines, ou, s'il se peut, les certitudes dont elle a besoin? Le sentiment d'évolution que Renan met au fond de son système de l'histoire, bien loin de pouvoir fonder une culture véritable, y est le premier et le principal obstacle.

Quand derrière l'instinct historique, il n'y a pas un instinct créateur qui agit, les bases de toute certitude, la foi en tout ce qui est durable et éternel se trouvent ébranlées. Au reste, Renan n'avouait-il pas lui-même : « Ma politique, à moi, est excellente pour apprendre à ne rien faire. » L'histoire, telle qu'il la conçoit, serait, en effet, pour l'humanité une sorte de bilan et de conclusion de la vie. Nietzsche a décrit avec lucidité cet état de « consomption historique de l'âme » : « De même, dit-il, que le Romain de l'époque impériale se perdit dans le flot envahissant des choses étrangères, dégé-

nérant au milieu d'un carnaval cosmopolite de divinités, de mœurs et d'arts, de même il en adviendra de l'homme moderne qui, par ses maîtres dans l'art de l'histoire, se fait offrir sans cesse le spectacle d'une exposition universelle. Il est devenu le spectateur incertain et errant, sans foi en son jugement ; il s'affaisse sur lui-même, il se replie sur son être intime, c'est-à-dire qu'il se plaît à contempler le chaos accumulé de tout ce qu'il a appris et qui ne saurait agir au dehors. Incapable de sentir non historiquement, l'homme abandonne alors l'horizon infini pour se retirer dans le plus petit cercle égoïste, où il se dessèche, à moins qu'il ne se noie dans le fleuve du devenir. »

Renan reconnaissait, au reste, que si, par l'incessant travail historique du dix-neuvième siècle auquel il avait donné son impulsion, la connaissance des faits s'était singulièrement augmentée, la destinée humaine était devenue plus obscure que jamais. « Ce qu'il y a de grave, dit-il, c'est que nous n'entrevoyons pas pour l'avenir, à moins d'un retour à la crédulité, le moyen de donner à l'humanité un catéchisme désormais acceptable. Il est donc possible que la ruine des croyances idéalistes soit destinée à suivre la ruine des croyances surnaturelles et qu'un abaissement réel du moral de l'humanité date du jour où elle a vu la réalité en face... Je le dis franchement, je ne me figure pas comment on rebâtira, sans les anciens rêves, les assises d'une vie noble et heureuse. » Tel est l'aveu de l'homme qui avait consacré sa vie à montrer que le bonheur et la noblesse reposent sur un porte-à-faux ; du moraliste, qui ne consentit à se soumettre à l'impératif du devoir qu'à condition de montrer la faiblesse des arguments qui l'appuient ; du métaphysicien qui ne prôna l'idéalisme que pour en tirer le dégoût du réel et s'enfermer dans la conviction que le monde est voué sans appel à la platitude et à la médiocrité ; de l'exégète, de l'historien des religions, qui ne se fit une spécialité des martyrs, des héros et des saints, que pour démontrer que ces grands accès « pittoresques » n'ont plus d'utilité, et pour découronner son âge de l'héroïsme et de la sainteté. « Le critique, dit-il, n'a pas besoin d'être martyr, car il ne croit pas son opinion tellement vraie que l'opinion contraire ne le soit aussi un peu. Or, cela posé, pourquoi se faire tuer?... On ne meurt pas pour quelque chose qu'on croit à moitié vrai. »

Plus qu'un négateur brutal, cet idéaliste a travaillé à

l'abaissement des valeurs morales dans l'ordre fini, qui est proprement l'ordre humain ; et l'infini, il ne l'a jamais conçu que comme le lieu où les contradictions s'effacent et les négations s'évanouissent, — ce qui lui permit de se contredire et de nier tout à son aise, en se moquant des conséquences. Pour avoir prétendu à tout expliquer, il n'a rien expliqué. Non seulement il n'a pas réussi à délivrer, mais il n'est même pas parvenu à éclairer. « Je voulais améliorer l'homme, dit Antistius, je l'ai perverti (1). » Et cela est vrai de Renan dans la mesure où il a porté atteinte aux notions premières de l'intelligence ; où il l'a frustrée de son objet, en la dépouillant des moyens d'atteindre la vérité ; où il a inspiré, par son mépris de la théologie et de la métaphysique, l'aversion des principes universels de la raison ; où son relativisme tendit à l'éviction de toute pensée organique, de toute valeur stable dans les idées et les doctrines, — erreurs d'autant plus tenaces qu'il les a présentées comme la conclusion d'une « science positive » à laquelle il avait voué sa vie.

En retraçant son trajet idéologique personnel, nous croyons avoir montré que, sous le couvert des constatations de l'histoire et de l'exégèse, Renan n'a jamais rien fait que pratiquer le subjectivisme le plus absolu et s'abandonner à l'impressionnisme et à la fantaisie de sa nature mobile. Si son prestige littéraire demeure, sa pensée en perd toute valeur d'autorité intellectuelle.

Henri Massis.

(1) *Le Prêtre de Némi.* « Non seulement, dit Renan, dans la préface aux *Nouvelles Études religieuses*, non seulement nous n'avons rendu aucun service à la cause de l'ordre, mais peut-être plus d'un réfractaire, dans sa révolte contre l'ordre établi, a pu s'autoriser de nous. Nous n'avons contribué à consolider la propriété de personne. »

La Brière [1]

L'été s'avançait, emportait les dimanches qui sont comme les grands pas du temps dans l'écoulement de la vie. Déjà on en avait huit ou dix derrière soi, depuis que Larmentières, du haut des marches de l'église, avait proclamé la grande nouvelle qui devait rendre à la Brière sa sérénité. Ç'avait été, celle-là, dans la liste des assemblées, la plus belle qu'eût jamais abritée sous son égide la haute flèche de Saint-Joachim, la plus bruyante, avec ses mille chapeaux acclamant la parole libératrice, toute la poudre qu'on avait fait parler, tout le vin qui avait roulé sous les tables, tellement, comme il arrive souvent, que le lendemain d'une si grande fête s'était trouvé bien morne. Il semblait que tout le vin eût été bu, qu'il ne restât plus ni poudre ni fusée dans les tiroirs, que tout ce que tenait le marais de joie en réserve dans son vieux cœur eût été dissipé en une seule fois...

Certes, on aurait pu croire qu'en cela tout venait de l'âme, qui, après de si joyeux bonds dans les poitrines, demandait un instant de repos. Et pourtant le surlendemain cette lassitude régnait encore, et les jours suivants elle se vit aussi, et les semaines suivantes... Et maintenant, on eût dit que le sens d'une nouvelle si réconfortante

(1) Copyright 1923 by Bernard Grasset. Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars 1923.

s'était perdu dans les mémoires, qu'il s'était évanoui comme l'un de ces cris migrateurs qui sillonnent le ciel de la fin de l'été...

Ces dimanches n'étaient plus ni clairs, ni joyeux ; bien qu'il y eût là toujours foule par l'habitude gardée des temps de la grande émotion, chez les gens des villages, de venir se mêler aux conversations d'avant la messe chantée. Cette tristesse, il n'y avait personne qui n'en fût atteint.

Ce dimanche-ci ne valait pas mieux que les autres.

Les choses allaient de mal en pis. Beaucoup parlaient du fameux bateau venu porter l'incendie. Ce n'était plus une barque, c'était un brick-goélette. Ce lugubre bâtiment, avec ses huniers, ses focs de crêpe noir, ses hublots de feu dans la nuit, n'appartenait plus à la famille des réalités naturelles, mais au monde des apparitions, des fantômes de sinistre augure...

Aoustin aussi, lui, était mis sur le tapis. On plaignait et déplorait pour le pays l'infirmité qui l'empêcherait dorénavant de joindre ses mains. C'était à cause d'elle qu'il restait dans son trou de cheminée, accroché à sa crémaillère...

— Oui, oui... il doit aussi là joliment penser à sa fille et à son jaquot !

— Ah ! dame ! quand les taupes poussent trop dans les prés, c'est fait pour gêner la faux !

Les taupes voulaient dire le paysan — personne n'ignorait lequel — et la faux, celle d'Aoustin, qui, par la faute de cette taupe, ne s'abattrait plus dans les roseaux.

Depuis qu'il avait retrouvé les lettres, il était fait plus de cas encore de son intelligence. Plusieurs racontaient comment, les dernières semaines, ils s'étaient promenés devant chez lui pour tâcher de le consulter, que le mauvais œil luisait dans sa vitre et qu'ils avaient préféré passer outre...

— D'Aoustin, il n'y en a plus... C'est un homme consumé ! affirmait Petit Couteau, debout au coin d'une maison, au milieu d'un groupe de jeunes qui s'était formé pour l'écouter.

C'était un pauvre vieillard à la longue crinière enroulée dans sa barbe jaune, tout minable en ses hardes à ficelles, devenues par les années l'aliment des verdures.

Il s'était fait prendre par les gendarmes en contraven-

tion de pêche, et il aurait bien voulu qu'Aoustin lui donnât un coup de main pour le tirer de là.

— Le couteau sur la gorge... Voilà, aujourd'hui, la vie du petit pêcheur !... Qu'est-ce que vous voulez?... A force de mettre le pot sur le feu, le cul finit par rester !... hein, vous autres?... Moi, je ne peux plus voir les grenouilles se jeter dans l'eau, sans me dire : voilà encore de pauvres âmes dégoûtées de la vie des prairies ! Ah ! la Brière !... J'ai connu un autre royaume, allez, dans le temps !...

Si au moins Aoustin avait voulu l'aider !

— Mais, disait-il, je fus frapper à sa porte un jour, et il ne m'ouvrit seulement point !...

Il se tut, souleva son chapeau. Sur la place, d'autres Briérons aussi saluèrent. C'était le Conseil des syndics qui passait. Les syndics sont des personnages d'importance, des espèces de patriciens. Ils se rendaient à Fédrun, chez M. Moyon, qui, par suite de ses douleurs, ne pouvait venir à la mairie présider la réunion. Tout le monde les suivait des yeux. A l'intérieur des auberges, les figures se collaient aux vitres, pour les regarder là-bas ne former qu'un rang dans la largeur du chemin, tous semblables, sauf la taille, avec leurs habits de drap noir et leurs petits chapeaux enfoncés sur leurs boucles vénérables.

Alors Petit Couteau lâcha ses auditeurs, et emboîta le pas au Conseil, à distance, en suivant le bord du fossé.

C'était un dimanche bien doux, tout émaillé dans les chemins de la fleur blanche des coiffes et de la tranche dorée des missels. Partout, sur l'eau bleue bordée de ses bouquets d'iris, se promenaient les canards. Un mâle, çà et là, coulait sous le ressort de son beau cou d'émeraude sa petite femelle grise, ensuite se baignait, et l'eau brillante qu'il se renvoyait dans un rapide plongeon glissait en gouttes de cristal sur le vernis de ses ailes. La Brière ensoleillée ressemblait à une plaine de froments mûrs...

Les syndics, marchant gravement, sans paroles inutiles, arrivèrent devant la petite maison blanche fleurie de ses géraniums, où M. Moyon les attendait, assis dans son fauteuil, son bonnet de poil de lapin sur la tête, sa canne noire entre les genoux.

Sur la table s'alignaient des bouteilles de vin blanc et autant de verres qu'il y avait de bouches, une de moins, hélas, que si les choses s'étaient passées comme dans l'an-

cien temps — car ils n'étaient plus que seize — le dix-septième manquait, et cela depuis près d'un siècle, que la commune qu'il eût représentée était devenue la grande ville avec laquelle on ne se connaissait plus.

Pendant qu'on prenait place dehors, contre la porte, Petit Couteau risquait un œil par l'entre-bâillement, surveillait les mouvements de l'assemblée ; puis, quand il vit que les têtes étaient à leur rang, que M. Moyon toussait pour s'éclaircir la voix, il frappa trois coups et entra, son chapeau à la main.

— Ah ! Petit Couteau, je l'ai déjà dit cent fois... ceux qui ont des communications à faire au syndicat n'ont qu'à se présenter à la fin de la séance... autrement vous gênez les délibérations... qu'est-ce qu'il y a?

Petit Couteau se caressa d'une main le matelas de ses mèches blanches, prit un air tout contrit, promena son regard sur les syndics, lesquels, assis sur deux rangs, de l'autre côté de la table, se tenaient là, pleins de sérieux, pleins de dignité, pleins de réflexion, pleins de cérémonie, le menton rasé à la dominicale, nets, reluisants dans les cols de belle toile de Mayun qui émergeaient de leurs vêtements rendus encore plus sombres par l'avare lumière de la chambre.

— Il y a, messieurs les syndics, dit-il, et il se mit à tourner et retourner son chapeau dans ses vieux doigts, où s'était comme incrustée la lentille des étangs, il y a que je me suis encore fait pincer l'autre soir par les gendarmes d'Herbignac !... Ils m'ont pris à la clé de Mazin... Il était onze heures... Vous voyez bien, leur ai-je répondu, que je ne pêche pas, puisque je rentre à la maison avec mes filets !... « Vous n'avez pas le droit, m'ont-ils dit, de pêcher après dix heures du soir... Nous vous rencontrons avec vos filets, impossible de vous gracier !... » Voyons, messieurs les syndics, vous trouvez ça juste, vous !... Je retire mes filets à dix heures et puis c'est bon !... Est-ce qu'ensuite je ne peux pas mettre quatre heures, si je veux, pour rentrer chez moi?... Est-ce que je ne peux pas, si cela me fait plaisir, faire un somme sur l'herbe?...

— Si la chose s'est passée comme tu le dis... Mais est-ce bien la vérité? demanda l'un des syndics.

— Si c'est la vérité ! messieurs les syndics, ce n'est seulement pas le quart de la vérité !... C'est-il la vérité qu'on n'a

jamais vu en Brière tant de gendarmes qu'aujourd'hui !... Est-ce que je vous mens? Alors, voyons ! qu'est-ce qu'ils nous veulent?... On ne voit plus que leurs baudriers ! On n'entend plus que leurs gourmettes ! Pourquoi donc cela?... Alors, messieurs, je venais vous demander si c'était un effet de votre bonté de tâcher de me faire innocenter par un petit mot...

Et Petit Couteau attendit la réponse sans trop oser dévisager son tribunal, qui se réservait et plissait le front.

Cela n'allait point avec ce qu'on se devait à soi-même, d'aller demander au gendarme d'effacer son encre...

Et Petit Couteau, devant un si grand silence, courbé humblement, secouait ses grandes boucles jaunes, levait les yeux comme pour attester le funeste déclin des antiques libertés...

— Ah ! tenez !... la Brière? Tout est à nous, hein?... Eh bien, rien n'est à nous !...

— Rien n'est à nous ! répéta-t-il, voyant que les syndics se taisaient toujours... Elle est cousue !... cré bon sang !

Et il sortit.

— Va fermer la porte à clé, Larmentières, dit M. Moyon à un homme de grande taille, à la barbe noire, qui se tenait debout près de la cheminée.

Mais les paroles du vieillard n'en demeuraient pas moins là. Une impression pénible se prolongeait dans la chambre. Les syndics gardaient le silence. Ils attendaient que cette voix se fût éloignée.

C'était leur première réunion, depuis la conférence où ils avaient entendu les explications de l'avocat venu leur apporter la bonne nouvelle du désistement de l'entreprise. Mais dans leur contenance pensive, sur leur visage sévère, rien n'annonçait aujourd'hui la bonne humeur qui eût dû se manifester d'une situation aussi heureusement éclaircie...

— Cet homme a raison... Il arrivera un jour où nous n'aurons plus que notre peau !...

— C'est-il pas assez pour des gens assujettis aux Eaux et Forêts? déclara une voix amère.

— Oh ! ça ne va pas... ça ne va pas du tout, messieurs ! Et dire qu'il en est ainsi depuis que l'événement qui nous a forcés à produire nos lettres de Brière a été réglé à notre satisfaction !...

— Réglé, vous dites? s'écria un gros syndic, en abattant

ses deux poings sur la table, et celui-là avançait sa tête pour rouler des yeux vers celui qui venait de parler ; mais rien n'a été réglé !... C'est, si l'on peut dire, un événement qui s'en est allé comme il était venu !... Alors? qui est-ce qui a été réglé là dedans?

— C'est vrai !... c'est cela !... justement ! firent un grand nombre de voix... c'est justement ainsi que les choses se sont passées !...

— Ainsi que les choses se sont passées ! disait un autre, qui pourrait le dire, comment elles se sont passées? que savons-nous?... Qu'avons-nous vu?... Un homme meurt, un autre naît, allez !... et voilà !...

— Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, affirmait le maire de Saint-André, en élevant la voix pour dominer le bruit, c'est qu'il existe un plan de nivellement qu'ont dressé les ingénieurs, et qui est tenu en réserve en attendant les circonstances...

— Et que la grande ville, continua le maire de Crossac, que la grande ville, mise au point par l'affaire, conçoit aujourd'hui une exploitation de la Brière à son profit comme terrain de chasse !... En attendant mieux, en attendant mieux ! fit-il, en levant un doigt qui paraissait en savoir long !...

— Ah ! mes amis, intervint M. Moyon, mes compères, vous pouvez bien parler, allez ! car ce n'est que le commencement ! Ce qu'il y a maintenant de bien certain, c'est que le souci a bâti son nid chez nous !... Je vous vois tous affligés, comme le pays lui-même est affligé, car les yeux se sont ouverts. Hier, cachés et ignorés, mes amis, vivant sans bruit, comme je dirais, sous la règle d'une antique grande promesse, le corps au soleil et la tête à l'ombre ; libres, libres... et cependant chez nous, comme ces plantes flottantes qui sont en même temps bien enracinées dans le fond. Eh bien, ce que nous nous disons maintenant, ce que nous savons, parce que l'entreprise qui nous a donné si chaud nous l'a appris, c'est que ce beau retard des siècles est fini... C'est que les cieux de l'ère nouvelle sont montés jusqu'à nous et s'étendent sur nos têtes... Plus moyen de leur échapper, voilà où est le tourment ! Tu sais bien des choses désormais, tu sais que tu ne mettras plus ton sommeil sous l'aile... tu sais que ce n'est plus d'un faible particulier que te viendra le dommage, de Pierre, de Jacques,

de Jean de Rieux, mais de la puissance des temps nouveaux, qui n'a ni nom ni visage et qui remet tout au creuset et à la meule !... Mes amis, cette puissance nous a vus, nous savons qu'elle nous a vus, et voilà pourquoi l'inquiétude et le souci sont avec nous. Prédire ce qui arrivera demain, il n'y a pas de boussole pour ça... mais voilà : la crainte... la crainte est dans le pays et ne nous quittera plus !...

Tous les syndics hochaient la tête.

— Que faire? que devons-nous faire?

— Demander que les pierres se changent en bons pains tendres, répondit la même voix amère que tout à l'heure.

— L'inquiétude et le souci... reprit M. Moyon, qui sont pires que le mal !

— Pires que le mal, oui... mais malheur aux hommes qui s'abandonnent !

— Il ne s'agit pas de s'abandonner, maître Évin, d'abord nos patentes sont là pour que nous menions notre combat. Seulement, d'après tout ce que nous avons vu, tout ce que nous comprenons, la question se pose ainsi désormais : que peuvent-elles exactement contre l'expropriation légale, cette invention d'aujourd'hui? Vous ne pouvez pas me répondre, hein? parce que seul l'avenir le sait. En attendant, le Paradis est perdu, c'est tout ce que je voulais vous dire... maintenant nous pouvons passer à la question des impôts...

— Attendez, Moyon, attendez, s'écria maître Évin, en se levant.

C'était un petit vieillard chauve, d'une figure toute ridée qui lui donnait l'air de grimacer cinq cents fois en même temps.

— Messieurs, dit-il d'une voix vibrante, avons-nous du courage?... oui, avons-nous du courage?... car, en vérité, si seulement il y a un an, on m'avait proposé ce que je vais vous proposer, j'aurais plutôt répondu : « Non, j'aime mieux qu'on m'arrache l'œil droit » !... Eh bien, s'il est tant de gens qui songent à démembrer la Brière, c'est parce que la motte n'a plus la pratique du monde. Alors on se dit : A quoi bon ce pauvre marais à bout de forces ! et comme l'homme riche de l'Évangile au vigneron : « Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et que je n'en trouve pas, coupe-le, il occupe la terre inutilement. » Eh bien, moi, je dis : desséchons les premiers, transformons nos platières en pâtures, élevons du bétail. Et quand nous

aurons donné à notre Brière la figure de prairies verdoyantes, couvertes de troupeaux, qui donc osera venir dire : je m'empare de cette contrée !...

— Non... maître Évin. Non ! interrompit le maire de Crossac. L'eau mange la Brière, mettons-nous plutôt de son côté ! Faisons d'elle un grand lac à poissons. Le Briéron se livrera à l'industrie de la carpe et du brochet...

— Ah ! mes amis, mes amis ! s'exclama M. Moyon, si nous nous mêlons d'imiter ce qui se passe dans le monde depuis le commencement, les uns étant pour le sec, les autres pour le mouillé, nous n'en finirons jamais ! La Brière est-elle une tourbière? Oui, voilà le fait. Qu'il en soit donc de même aussi longtemps que nous pourrons ! Le plus pressé, voyez-vous, est d'acquitter nos dettes. Car nous n'avons aucun espoir, n'est-ce pas, de payer l'État comme l'idiot des Berches paie les aubergistes, avec des roses cueillies aux espaliers? Nous lui devons 500 000 francs, à l'État... et il y en a 8 000 dans la caisse ! Alors?... Alors, à mon tour de proposer ; et je vous dis, moi : étendons les impôts. Oh ! je sais bien... Le Briéron ne se boutonne pas dans un gilet de mirliflor ! Mais que voulez-vous? On partagera le canard en deux. Jusqu'ici nous n'avons fait payer que l'enlèvement des mortas et la coupe des roseaux ; il faut que tous les métiers de Brière contribuent pour leur quote-part : la construction des chalands, la fabrication des perches, celle des poteries à Osca, celle des paniers à Mayun...

— Inscris ! Larmentières... chalands, perches, poteries, vannerie... on rédigera tout à l'heure.

— Comme vous y allez, Moyon ! pourquoi pas les abeilles pendant que nous y sommes ! fit entendre le maire de la Clapelle.

— Inscris les abeilles !... j'oubliais les abeilles ! c'est-à-dire la justice !... Mes amis, il y a des gens qui possèdent trois ruchers, d'autres dix, d'autres vingt... Nous ferons payer au-dessus de quatre. Ne trouvez-vous pas cela raisonnable?

— Bon ! bon ! firent plusieurs syndics.

— Je vous dis, messieurs, que vous finissez toujours par vous ranger à mon avis...

Un débat s'engagea sur la façon d'établir ces divers impôts proportionnellement aux ressources de chacun, et ce ne fut qu'après un long travail qui courba sur les chiffres

toutes ces vieilles têtes, que la note put être enfin rédigée. On arrêta ensuite quelques instructions concernant le relèvement du pont de B..., réservé aux charrettes à foin et qui tous les ans venait causer les mêmes embarras à cause de l'affaissement des tourbes.

C'était la fin de la séance. Mais M. Moyon pria les syndics de se rasseoir un instant.

— Mes amis, j'ai encore un petit mot à vous dire... C'est au sujet de la surveillance à exercer sur la rentrée des produits que nous avons décidé d'imposer... A ce propos, j'ai eu plusieurs conversations avec Larmentières. Larmentières a fait son métier en conscience, nous n'avons qu'à nous louer de ses services. Seulement, bien entendu, il n'a pu acquérir l'expérience que donne une longue pratique du métier. Il éprouve des difficultés avec les gens. Le plus souvent, on refuse de lui déclarer ce qu'on devrait. Ça l'engage dans un tas de corps à corps, et comme ça n'est pas dans son naturel, à ce qu'il prétend, il ne demanderait pas mieux que de remettre ses fonctions...

— Sûrement oui, fit Larmentières, le pays est trop aigri !

— Alors, mes chers collègues, voici à quoi j'avais pensé : que nous pourrions peut-être rétablir dans ses attributions notre ancien garde Aoustin... celui-là, pour le coup, possède bien l'entêtement dominateur et le caractère affilé qui conviennent !... Qu'est-ce que vous en dites?

Les syndics se prirent le menton, se grattèrent la tête. Ils avaient déjà là-dessus donné leur opinion.

— Voilà près de deux mois qu'il est rentré, poursuivit le maire de Saint-Joachim. De ne plus retrouver sa place l'a bien abattu de chagrin, à ce qu'on dit... De savoir ça aussi est tout de même ennuyeux pour nous... vous comprenez?... Il a été bien dévoué !...

— Ben oui, ben oui, Moyon... On comprend bien tout ça... Mais a-t-on jamais vu mettre une sentinelle aveugle à la porte du camp !

— Avoir le parti prompt n'est pas tout, dit un autre... Les communes ont besoin d'un compagnon qui soit capable d'autre besogne que de passer des notes sous la porte !...

— Ne sait-on pas, fit un troisième, que chez nous, un invalide ne trouve plus son emploi? Pourra-t-il seulement pousser un chaland? On ne nourrit pas les rossignols avec des contes, Moyon !...

Un cinquième allait parler, lorsque à la porte furent frappés trois coups, trois coups durs, appliqués, eût-on dit, avec un outil.

— Qui donc peut frapper ainsi? encore Petit Couteau !... Larmentières, va voir.

— Qui est là? demanda Larmentières?

On entendit une voix au dehors.

— C'est Aoustin, monsieur le maire...

— Aoustin !...

Il y eut un silence. M. Moyon paraissait très surpris... Il hésitait. Il réfléchissait ; car cela tombait-il bien ou non, cette visite au beau milieu du débat?

Tous les syndics s'étaient rassis.

— Fais-le entrer, dit-il.

La clé tourna et Aoustin franchit le seuil.

Il était vêtu de son habit de gala, celui dans lequel il s'était montré à la grande assemblée des lettres. A un pas il s'arrêta, droit comme sa perche, en se découvrant.

— Bonjour, messieurs les syndics, dit-il d'une voix retentissante. Cette voix sonna singulièrement au milieu du silence, une voix de cuivre, stridente, qui semblait remonter des abîmes de la résurrection.

Il examinait l'assemblée, et son regard était dur, perçant, avec une lueur de victorieuse raillerie...

Les syndics le contemplaient dans la surprise. Ils ne l'avaient pas revu depuis son accident. Sincèrement émus alors du mal qui lui advenait, ils étaient non moins sincères quand ils se défiaient de ses forces dans le dur service de la Brière. Mais son arrivée les gênait en les prenant sur le chaud de leur opposition. Ils ne s'attendaient pas non plus à voir se dresser devant eux quelqu'un qui ne sentait nullement la paille de son lit, pas plus qu'il n'avait l'air de se présenter pour les consulter sur son testament...

Quant à M. Moyon, il ouvrit la grande bouche en reconnaissant si peu son homme. Ses yeux s'éclairaient de la lumière d'un joyeux contentement.

Le sentiment du bon accueil auquel leur vieux garde avait droit fut plus fort que l'embarras ressenti de sa présence inopinée ; et des mains se tendirent. Aoustin ne refusa pas de les venir prendre avec celle qui lui restait, mais on voyait qu'il n'y allait pas de bon cœur. Il était visible aussi qu'il avait quelque chose à dire, et qu'il était venu dans cette intention.

— Ce pauvre Aoustin !... ce pauvre Aoustin !

Les regards se portaient dans la direction de la manche vide, mais inutilement, car il tenait cela dans le fond de son chapeau, serré contre son estomac.

Personne ne riait.

— Allons ! te voilà tout à fait rétabli !

Son aspect s'était bien relevé en effet.

On lui servit un verre de vin.

— N'empêche que voilà une affaire qui t'en a fait voir de belles?

Alors Aoustin se recula, les toisa tous froidement.

— Ma foi, oui, répondit-il, cette affaire-là m'en a fait voir de belles... et je peux même vous dire quoi : c'était en m'en revenant, sur la route, une ornière pleine d'eau, où le soleil se couchait, tout rose... Et je me disais : « Ah ! le joli rose de fleur? En m'approchant elle avait pâli, l'ornière, elle était comme verte... Et, en m'approchant encore, ce n'était plus que de l'eau noire et de la boue, messieurs les syndics... »

En commençant il avait eu l'air de gouailler, mais en finissant, il y avait de la flamme dans sa voix...

Les syndics se regardèrent entre eux, stupéfaits.

— Alors, tu as voulu faire un petit tour par ici?

— Oui, la vieille oie sauvage est revenue frapper du bec contre la porte...

Il ne se départait pas de son pli au front, fixait l'un, fixait l'autre. Quelque chose semblait s'amasser et grossir en lui. Et comme M. Moyon, se frottant les mains, lui disait : « Nous parlions de toi justement... quand on parle du loup !... » Il parut du même coup cesser de délibérer, et laissa exploser ce qu'il avait tu jusque-là.

— Vous pouvez bien vous frotter les mains, monsieur le maire, d'autres que vous peuvent le faire aussi, n'ayez crainte ! — observation qui déconcerta à ce point M. Moyon qu'il rougit jusqu'aux oreilles, car s'il s'était frotté les mains, c'était de plaisir, à la pensée du bon résultat qu'il augurait de cette visite et sans y mettre certes la cruelle intention qu'il voyait qu'Aoustin lui prêtait.

— Mon pauvre Aoustin, tu es toujours sous la domination de ton malheur ! Voyons ! comment irais-je faire devant toi parade de mes deux mains, quand j'ai de si mauvaises jambes !

Allons, va... assieds-toi plutôt... nous allons parler un peu...

Mais Aoustin n'écoutait pas.

— Le Créateur, dans le temps, m'avait donné deux mains, dit-il, toujours agressif.

— Eh ! oui... hélas !... deux mains, certes, Aoustin !...

— Comme à tout le monde?

— Comme à tout le monde, répondit M. Moyon, qui commençait à consulter du regard ses collègues.

— Eh bien, il me les a rendues !

Un silence se fit sur ces étranges paroles. Aoustin était-il devenu fou? M. Moyon le considérait maintenant avec inquiétude, avec crainte. Il y eut un remuement des chaises. Les syndics s'émouvaient.

— Il me les a rendues, pour que vous n'ayez pas d'excuse en laissant à terre votre vieux manchot, voyez-vous même...

M. Moyon abaissa son regard, et si jamais yeux au monde méritèrent d'être comparés à des boules de loto, ce furent bien les siens en ce moment, devant ce qu'Aoustin lui montrait.

Les syndics aussi, à leur place, demeuraient muets d'étonnement.

Si l'une de ces mains était blanche, d'une blancheur que n'avait pas recuite le hâle de l'air, l'autre, — ah ! l'étrange main ! — pouvait disputer le prix à ce qui se fait de plus noir dans la nature, d'un noir lisse de vieil ébène, polie comme par les flots, profonde comme l'eau de l'abîme. Les doigts allongés, le pouce contre la phalange de l'index, elle ressemblait à un sceptre, rigide, pleine, massive ; et là où le corps de la paume développait ses rondeurs ténébreuses, la lumière se jouait étincelante, telle qu'une étoile au sein de la nuit.

Des yeux briérons ne pouvaient s'y tromper. Nul doute : c'était une main taillée dans un cœur de mortas.

Aoustin montrait une figure comme un dieu. Il avait rejeté son masque, il rayonnait ; et son regard triomphant interrogeait, l'une après l'autre, toutes les physionomies.

— Je vous défie bien maintenant de me dire où la Brière finit, et où moi je commence !

Les syndics avaient quitté leurs places, presque en se bousculant.

Ils faisaient cercle autour ; ils approchaient leurs yeux,

approchaient leur nez, voulaient voir de tout près l'exécution de ce travail extraordinaire. Et lui, laissait tomber son regard sur tous ces occiputs :

— Du bois plus vieux que Jésus-Christ... et qui ne piquera pas, je vous en réponds !

Cette fusion de la forme humaine avec la substance de leur tourbière les troublait au plus haut point.

— Eh ! qui a bien pu te faire cela, Aoustin... qui a bien pu?...

— Puisque je vous dis que c'est le Créateur !... et même qu'il m'a déjà appris à la manœuvrer !

Et du geste de la menace, il rejeta en arrière, par-dessus son épaule, l'arme terrible de ce sceptre armé au poignet d'un anneau de fer forgé par le maréchal.

Elle avait déjà un nom : Sainte Justice !

— Et avec cela, dit-il, je lui démolirai tout ce qu'il a dans la figure ! sans spécifier toutefois à qui appartenait cette figure...

Mais c'était Aoustin lui-même que les syndics maintenant considéraient. Ils l'examinaient des pieds à la tête, subjugués par sa mine de force et de résolution. Il était d'ailleurs méconnaissable. L'inspiration l'avait revivifié, et il faut bien le dire aussi, les bons aliments que Julie lui avait fait prendre, payés sans qu'il s'en doutât sur la pièce de 20 francs qu'il lui avait rendue.

— Eh bien, mes collègues? eh bien? demandait M. Moyon, qui n'avait pas l'air moins triomphant.

Une petite voix aigre disait :

— Je vois bien que d'un coup de cette main-là, Aoustin pourrait tuer quelqu'un... mais je le défie bien de prendre une mouche avec !

— Monsieur le syndic, riposta Aoustin, laissez-moi vous dire que ce n'est pas avec la main qu'on parle aux hommes, c'est en leur montrant un morceau de bois !...

— Eh oui !... eh oui !... s'empressa de couper court M. Moyon, mais que décidons-nous... voyons? Et par une façon toute chaleureuse de se frotter les mains, ce qu'il était bien assuré de pouvoir faire cette fois avec impunité, il tâchait d'encourager et de pousser ses collègues. Et les collègues, maintenant, faisaient : « Oui, oui » avec la tête, « hé ! hé ! mon Dieu... » avec les épaules. Ils étaient à coup sûr fortement ébranlés. L'un aspirait une prise, l'autre se

mouchait, un troisième se versait le fond de la bouteille, tout cela composant un langage parfaitement compréhensible, ainsi que dans toute la création il en est un entre êtres de même espèce privés de la parole...

M. Moyon voulut profiter de ce que la flamme s'en venait lécher le flanc de la marmite : il fit un signe à Larmentières, lequel comprit aussitôt et lui apporta la plaque.

Le maire appela Aoustin :

— Arrive ici... que je te fasse manche de velours...

Et pendant que, par complaisance, il lui attachait lui-même la chose, Aoustin tenait la tête tournée vers son bras à la manière d'un cheval qui regarde son brancard.

— A la bonne heure..., fit-il.

— Voilà toutes tes peines au fond de l'eau... Et on espère que cette infirmité ne te gênera pas dans tes fonctions...

— Oh ! avec celle-là ! répondit Aoustin. Il montrait sa main de bois, semblait même déclarer qu'il comptait maintenant plus sur elle que sur l'autre.

Mais il était ému aussi, et ça se voyait bien. Il avait beau s'efforcer de sourire, son sourire était plus fort que lui, ses lèvres tremblaient sur ses dents de brochet...

— Si vous voulez me la serrer, dit-il, ça la baptisera?...

M. Moyon accepta en riant, tout en se contentant de la toucher sans trop insister...

Alors Aoustin s'approcha de la table, prit le verre de vin qu'on lui avait servi, dans lequel il n'avait pas encore trempé ses lèvres :

— A votre santé, messieurs les syndics...

Et avala d'un trait.

Mais la tête à la fin trahissait tout de même son serviteur. On voyait que ce coup-là l'avait bel et bien étourdi. Il ne pouvait s'empêcher par intervalles de fermer ses yeux, comme si la vue lui dansait.

— Merci... Merci à tous !

Il se tourna vers la sortie.

— Merci aussi à toi... Larmentières !...

On ne le retenait pas, puisqu'il paraissait vouloir s'en aller. Tout le monde se taisait. On attendait. Il ressemblait à un homme ivre ou à un homme dans l'obscurité, ses deux mains devant lui, avec l'air de chercher la porte...

*
* *

Dehors, il avala un grand bol d'air, et, peu à peu, le tourbillon se calma. Sous ses pieds la terre cessa de tourner autour du soleil. Il rouvrit les yeux, et tout, à ce moment-là, les grandes prairies, la chalandière, tout lui apparut bleu et or... Les oiseaux chantaient, les joncs ondulaient dans l'eau, les liserons, les clandestines ouvraient leurs corolles chatoyantes. Toute la nature se reprenait à courir dans le mystère de son sang !... Et, cette fois, loin de fuir les regards, il marchait la tête droite, en balançant ses mains, l'une comme l'autre, la noire peut-être plus que l'autre... Étrange, inexplicable jugement de la destinée ! Un soir, il s'était jeté sur son mortas, cette idée lui était venue sans qu'il sût comment, il s'était fait tailler une main, puis il était venu ici... et voilà, toujours dans la même ignorance des causes, qu'il s'en retournait chez lui, le bras réennobli de tous les feux de la Loi !

— Dis donc, tu n'as jamais vu gambader Guignol !

En passant, gai comme l'enfant, il était entré chez Julie.

— Si, si ! dit-elle, en se protégeant, je sais très bien comment il gambade !

Il lui porta la main à deux pouces de la figure, ce qui la fit loucher, reculer la tête, pousser un cri affreux...

— Sainte Justice, allons !... Tu ne vois donc pas qu'elle a les cinq doigts allongés, et le pouce plus court que les autres !... Du bois plus vieux que Jésus-Christ !...

— Oh ! dit-elle, en se familiarisant à la longue, la vraie main du diable plutôt !

— La main du diable !

Il regarda à son tour.

— C'est vrai, ce que tu dis !

Il avait l'air, ma foi, presque effrayé...

— La main de Lucifer !... C'est-il donc que ça devait arriver?...

Et, un instant, il resta songeur, pendant que Marie, Cendron, M. Ulric, ahuris, fascinés, regardaient, en dessus, en dessous, risquaient une main prudente, comme au premier contact avec un animal inconnu...

Dans l'après-midi, au large de la Brière, un chaland

s'éloignait par la curée de Nivince. C'était M. Ulric qui poussait. Il ne savait où il allait. Le but de cette expédition lui était totalement inconnu.

Après la soupe, Aoustin lui était venu dire : « Vous êtes l'homme qu'il me faut. » Arrivés sur la berge, il lui avait passé la perche. Ils avaient embarqué, ils étaient partis. d'abord par la chalandière de la Grand'Bande, ensuite par la curée du copis d'Ardent, puis par un tas de petites coulines détournées... Et pas moyen d'avoir une explication sur ce qu'ils allaient faire là ! Aoustin ne répondait pas aux questions. Assis sur le boettereau, d'un geste de sa main noire, il se bornait à indiquer le chemin.

C'était la première fois, depuis son retour, qu'il voyageait sur le chaland, et visiblement, de se retrouver ainsi au milieu de son grand vivier, lui causait une impression extraordinaire.

La Brière qu'il retrouvait était toute grillée, toute fauve, avec ses étangs bleus partout jusqu'à l'horizon de ses rives.

C'était l'époque où la vie nourricière se dégage à pleines pannerées ; où les tanches, dans les carrelets, font tas par trente et quarante. Alors la grosse anguille charbonnière a fini de frayer au midi et est remontée vers le nord. Alors les boisselles se mettent à parler quand on les relève, à la condition de comprendre leur langage : « Je n'étais pas bien placée, trop au fond, mal tournée au vent », ou encore : « Je suis percée, faible pêcheur, et tu ne l'as pas vu ! » Ils sont venus en ton absence, les poissons, manger la vermée enfilée sur ta broche, et ils t'ont souhaité le bonjour !... »

— Mais, sacristi, Aoustin, où allons-nous donc?

— Marche toujours...

La figure du vieux était grave. Attentivement, il regardait au loin et autour de lui. On n'entendait qu'un clapotement. Çà et là, sur la couline d'un bleu profond, une risée traversait la route du chaland. L'air chantait aux oreilles, apportait le grêle bruissement des palmes sèches du roseau. Partout, de tous côtés, régnaient le silence et le désert.

Ils étaient maintenant du côté du nord, dans un parage situé en dehors de tout chemin suivi par les bateaux ; un endroit qui n'appartenait qu'aux chandelles de loup, à l'œnanthe à suc jaune, à la ciguë vireuse, aux nénuphars, aux châtaignes d'eau. Dans la prairie violette de ces mâcres, ils se frayaient une voie pâteuse. Puis ils furent dans une

grande piarde claire, qu'abritaient les buteaux, les roseaux, d'où ne s'apercevaient même pas les clochers des paroisses. On était là tout à fait cachés. Point d'horizon. Point de barbe d'homme.

La main noire se dressa en l'air.

M. Ulric s'arrêta.

— Donnez ! dit Aoustin en venant à lui.

Il avait à ce moment le sourcil sombre, la bouche mince comme une couture... Il prit la perche et, à son tour, se tint debout à l'arrière. Il ne disait pas un mot. Il paraissait rêver, ou attendre, ou hésiter... Il interrogeait jusqu'au fond de l'âme cette piarde couverte de bulles flottantes et qui frisait bleu tout autour... Deux ou trois fois, comme un nageur qui éprouve le flot en y promenant les mains, du bout de sa gaffe il agita cette eau tranquille, puis la plongeant soudain, il fit un grand effort pour amener son embarcation...

Alors M. Ulric comprit pourquoi ils étaient venus si loin, pourquoi ils avaient choisi cet endroit solitaire.

Il n'y a pas d'à-main pour le Briéron. Il n'en est que pour les gens de la grande terre, quand ils prennent un chaland et qu'ils se font moquer d'eux. Mais si l'homme des îles pousse à droite, à gauche, indifféremment, s'il ne connaît de manœuvre que de se garder sous le vent pour contrarier la dérive, il n'en peut pas moins se passer de l'entr'aide de ses deux prises...

Aoustin envoya son bateau comme un apprenti.

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA GUERRE DE LA RUHR : VERS LA DÉFAITE ALLEMANDE

Que l'Allemagne soit battue dans la guerre de la Ruhr, c'est ce qu'il est difficile de contester. En dépit de la résistance économique et des attentats individuels, nous dominons Essen et la célèbre vallée. Nos administrateurs remplacent les administrateurs du Reich. La police verte est expulsée, escouade par escouade. Encore un effort et le mark, amélioré ou détérioré, suivra le chemin de la *Schupo*. Enfin, nous tenons immédiatement sous notre coupe ces sources de richesse incomparables que sont les mines, fiscales ou particulières. Nous n'en tirons pas, certes, les avantages que leurs propriétaires en tiraient, mais nous sommes en situation d'interdire, à qui que ce soit, l'accès des carreaux, des bureaux et des wagonnets. Dans ce sens, notre succès négatif est absolu et foudroyant, si, comme l'événement était du reste à prévoir, notre succès positif laisse encore à désirer.

Oui, que l'on tourne et que l'on retourne la question sous toutes ses faces, on ne peut empêcher que cette région de quatre millions de producteurs a passé du régime allemand au régime français pour tout ce qui concerne son usufruit. Un pareil résultat est satisfaisant et, dans ce sens, on peut dire que la première partie de l'expédition est terminée. Nous n'avons plus qu'à tenir, je veux dire *à ne pas lâcher*. Les harangues officielles ou semi-officielles des dirigeants d'outre-

Rhin ne changeront rien à cela. Pour la cinquième ou sixième fois depuis 1914, l'Allemagne est abattue, comme une mauvaise bête. Elle finira bien par le comprendre.

Aidons, pour notre part, à cette compréhension. Dissipons les nuages aux couleurs engageantes que des agitateurs trop habiles disposent de Berlin sur le ciel germanique. Il faut que Stresemann, Cuno, Stinnes et consorts sachent, une fois pour toutes, qu'il n'y a pour eux qu'une seule manière de terminer cette nouvelle phase de la lutte qu'ils ont voulue : la capitulation, sans phrases.

Il faut que la scène historique de novembre 1918 se renouvelle dans toute sa force et avec une signification accrue. Il faut que les chefs de la rébellion germanique se présentent aux autorités françaises et qu'à la question : « Que désirez-vous? » Ils répondent : « Nous sollicitons la paix et nous venons demander vos conditions. » Ni par omission, ni par équivoque, ni par atténuation, il n'est possible de modifier ces termes indispensables. Il ne doit y avoir par conséquent ni invite de nous, soit directe, soit indirecte, ni intervention, même ouatée, d'un neutre ou d'un tiers. Une seule hypothèse est possible, une seule issue reste ouverte : l'Allemagne, en chemise, un cierge à la main, venant s'incliner devant la France.

Toute autre solution constituerait une comédie des plus dangereuses, un précédent des plus redoutables. Regardez plutôt l'état du Reich. Qu'il ait échappé aux conséquences capitales de ses crimes, ce n'est que trop réel ; il a pourtant perdu des territoires considérables, des possessions immenses ; jusqu'à un certain point, il se trouve en tutelle, ses griffes les plus pointues sont coupées. A l'intérieur qu'aperçoit-on? Prostration, ruine, dégringolade. Malgré cela, une véritable folie des grandeurs anime encore ce peuple dénué de bon sens, qui a besoin de sentir pour voir. Oh ! ne renouvelons pas la grande, l'énorme erreur de l'armistice. Cette race pâteuse et matérielle doit éprouver par elle-même, sans intermédiaire, le traitement du vainqueur.

Les difficultés morales, politiques, de la capitulation allemande, ne doivent nullement constituer un argument contre cette capitulation même ; au contraire, puisque le bénéfice que nous en retirerons sera en raison directe de l'existence de ces difficultés. Pas davantage n'avons-nous besoin d'imaginer les détours ou la procédure que le Reich croira bon de choisir pour s'incliner. Aurons-nous affaire à M. Cuno ou à un successeur? Peu importe.

Pour la beauté du fait, il vaudrait mieux que M. Cuno, l'auteur responsable de l'occupation, restât au ministère pour en liquider les conséquences, d'abord parce que l'humiliation allemande — l'Allemagne doit être humiliée — ressortirait plus nettement, ensuite parce

qu'avec lui les promesses ne courraient pas le risque de passer pour du comptant. Supposez qu'un figurant du genre Wirth, chez qui la bonne volonté se multipliait par un coefficient énorme d'hypocrisie, paraisse prochainement sur les tréteaux politiques, son boniment pourrait émouvoir chez nous et surtout chez nos alliés cette portion paresseuse de l'opinion publique, qui met la douceur, la soi-disant adresse, l'esprit de compromission avant la ténacité. Avec Cuno, rien à craindre de ce côté-là. Quand même il essaierait de prendre le ton larmoyant des Muller et des Bell, les regards éclatants et les gestes du reître d'industrie démentiraient aussitôt les paroles du politicien et suffiraient à nous mettre en garde, à défaut de nos souvenirs. Mais cette considération ne mérite nullement de nous arrêter. Pourvu que l'Allemagne s'exécute franchement, nettement, carrément, pourvu qu'elle avoue son méfait, pourvu qu'elle se déclare disposée à subir la destinée que lui impose la défaite économique superposée à la débâcle militaire, que nous chaut l'organe qu'elle empruntera ou les façons qu'elle croira devoir exhiber? La politique allemande intérieure ne nous concerne pas, à cet égard-là du moins.

Ce qui nous concerne par contre au premier chef, c'est, une fois l'affaire de la capitulation réglée, la nature et l'exécution des clauses. Il s'agit de mettre sur pied un programme acceptable de réparations, tâche dont le traité de Versailles ne s'est acquitté d'aucune façon et où les conférences interalliées échouèrent si magnifiquement.

Quel doit être l'organe de cette exécution? Sans aucun doute la *Commission des réparations*. Elle a été inventée dans ce dessein et toute autre organisation que l'on investirait du rôle de surveiller l'accomplissement par l'Allemagne des conditions du futur traité ne serait autre chose, sous un nom emprunté et avec moins de garanties pour nous probablement, qu'une *Commission des réparations* contrefaite ou diminuée. En n'innovant rien sur ce point, on s'épargnera en outre des pourparlers délicats, malaisés, interminables. Il y aura suffisamment de difficultés à régler par ailleurs pour qu'on ne perde pas cette occasion d'aller vite.

Le gros du débat, en effet, concerne le nouveau *modus vivendi* à établir entre l'Allemagne et ses vainqueurs, France, Belgique, Italie principalement, puisque l'Angleterre profite de toutes les occasions possibles pour laisser entendre que sa part d'indemnités ne l'intéresse plus. En fait de débiteurs, l'Angleterre ne surveille plus que la France. C'est son droit. Le nôtre est d'en tirer les conséquences. Si nous avons le courage de suivre la déduction qui s'impose, l'Allemagne n'y gagnera rien.

O sotte et trois fois sotte nation! Qu'avez-vous gagné, pauvre

Allemand, à votre politique de bluff et de rébellion? Je ne parle pas des ruines que vous avez accumulées chez autrui, mais du dégât que vous ne cessez de faire accroître chez vous. Vous prétendez n'avoir pas été vaincus et, en même temps, vous gémissez d'être désarmés. Vous vantez les ressources inépuisables de votre Allemagne et vous la montrez nue et dépouillée. Vous parlez de votre force et vous en êtes réduits aux guet-apens de barrière. Vous nous menacez au nom de votre avenir et vous ne pouvez plus vous acheter de chaussures ni de pantalons. Mettez donc un peu d'ordre dans vos idées, un peu de sérieux dans vos raisonnements, un peu de modération dans vos discours, pauvres hères. Choisissez une fois pour toutes entre vos thèmes de propagande et l'exposé brutal de la réalité. Rendez-vous compte de votre déchéance progressive et des causes qui la provoquent. De jour en jour, vous vous démolissez davantage, perdant ici un lambeau d'encaisse-or, là, un autre lambeau de charbon, là encore des territoires et des peuples, partout des morceaux de prestige et de considération. Votre dernière stupidité, c'est-à-dire votre dernière bravade, vous interdit désormais de sauver la face. Vous êtes définitivement découverts. Pourquoi parler pour ne rien dire? A quoi bon insinuer par exemple que votre résistance peut durer indéfiniment? Au témoignage de la *Germania*, vous n'avez en tout et pour tout que 500 millions de marks-or à disposer contre nous, dont vous avez dépensé en deux mois environ la dixième partie. En admettant que le rythme de vos dépenses ne s'accélère pas, ce qui est d'un optimisme un peu fol, la lutte durerait donc un an et demi? Qu'est cela dans le devenir d'un peuple? Croyez-vous que la France, qui a soutenu quatre ans la guerre mondiale, ne pourrait attendre dix-huit à vingt mois, mettons deux ans ans, l'issue de la guerre de la Ruhr où son destin n'est pas moindrement engagé?

Aussi bien les questions de date n'offrent-elles aucun intérêt. Ce qui importe, ce sont les *questions de principe* et les *situations de fait.*

Une expérience, une coûteuse expérience de neuf années de campagne nous met en garde contre les solutions hâtives ou bâclées. Deux questions seulement doivent exciter notre attention :

1° Comment calculer et assurer les réparations?

2° De quelle façon garantir notre sécurité?

Là encore, inutile d'amener des experts et des tables de logarithmes. Le petit jeu des évaluations a suffisamment duré. Il est stérile et déconcertant. Après bien des sondages, marchandages et supputations, des gens très bien ont écrit sur des papiers officiels le chiffre de 132 milliards. Tenons-nous-y, ne serait-ce que comme à une hypothèse opérante. Nous y gagnerons du temps à défaut de marks-or.

Pour le reste, l'état des paiements ne signifie plus grand'chose. En un an, en trois mois, la situation du *Reich* s'est modifiée du tout au tout et le crédit qu'on pouvait faire à l'Allemagne, déjà bien déchue pourtant, de 1922, ne saurait plus être de mise avec le spectre de puissance qui conserve ce nom en 1923. La résistance allemande avilit de jour en jour les « valeurs » allemandes et, si nous ne voulons pas être dupes, il faudra veiller soigneusement à saisir des *garanties stables.*

Dans cette direction, c'est plutôt à une extension qu'à une diminution de notre gage qu'il faut songer. *La Ruhr ne suffit pas.* Ni pour prix, ni pour somme, nous ne devons conclure d'arrangement avec le Reich sans obtenir *un contrôle effectif des finances allemandes, non seulement dans le Reich, artificiellement vidé de toute substance, mais dans les « pays », dans les villes, dans les grandes institutions économiques*, plus à leur aise que lui. L'Autriche, dont le passé est autrement glorieux que celui de la Prusse, doit subir en ce moment une dictature économique venue du dehors. Ce sera le sort de l'Allemagne, sans quoi la tâche des revisions, le tintouin des réclamations seront sans cesse à recommencer et à subir.

Surtout, gardons-nous bien d'un mirage : le mirage des participations industrielles, qui n'aurait pour conséquence que d'inciter l'Allemagne à fabriquer en série des bilans frauduleux et à déprécier davantage encore sa monnaie.

Les *livraisons en nature* (charbon, bois, produits chimiques, etc.) doivent remplir un rôle de premier plan dans le futur *convenio*, l'Allemagne étant tombée au-dessous du régime normal du crédit. Que peut-on espérer d'un État qui, du 10 au 20 janvier, par exemple, a dû dépenser plus de 278 *milliards*, dont la dette flottante frise les 3 000 milliards et qui élève à 2 000 milliards sa circulation fiduciaire? Le déficit budgétaire pour 1922 sera au moins de 237 milliards. Ce qui sauve le soviétisme des conséquences de pareilles folies, c'est son éloignement de tout centre civilisé un peu fort. Supposons la France, l'Angleterre ou les États-Unis limitrophes de la Russie, il y a longtemps que cette farce serait terminée par l'occupation de ses principaux centres producteurs, aventure qui arrive présentement à l'Allemagne et qui, si cette dernière persiste dans ses errements, ne saurait que s'accentuer.

Soyons entièrement persuadés que l'Allemagne, depuis trois mois, court à la débâcle, peut-être à la subversion, et que nous n'avons plus devant nous une puissance normale, capable de traiter, mais seulement une série de possibilités économiques, vaguement coordonnées par des vestiges de société régulière.

L'année dernière encore, l'Allemagne a pu construire 525 000 tonnes

brutes de navires contre 119 000 aux États-Unis. Ce fait en dit long sur la route qu'ont prise les marks qui nous étaient dus. A ce régime, l'État s'est ruiné, laissant à notre disposition, si nous voulons les prendre, ces valeurs ainsi transmutées.

Pour réaliser de pareils défis au bon sens il a fallu porter à 168 000, 294 000, 421 000, 770 000 et 1 845 000 marks le traitement *mensuel* des fonctionnaires, au moins à Berlin. L'introduction de pareils coefficients disloquent l'économique par réactions nouvelles et le prix des choses fait de tels bonds qu'on en arrive à payer de 100 à 120 marks-or une robe qui à Londres n'en vaut que 80 à 100. Un bon complet coûte de 200 à 300 marks-or. Avant la guerre on se le serait procuré pour 150 à 220 marks.

La restauration du mark par les sérums et les inhalations d'oxygène de la *Deutsche Bank*, qui vend à tour de bras ses devises étrangères, relève bien le cours du change, mais sans diminuer le prix de la vie, qui ne dépend que de l'inflation monétaire. Cette prolongation d'agonie porte d'ailleurs des coups funestes à l'exportation. Les commandes des étrangers se sont arrêtées instantanément, les faillites se multiplient, le chômage, qui avait disparu depuis 1921, recommence à sévir.

L'Allemagne s'en va.

Il ne reste debout derrière elle que des îlots d'intérêts économiques et des sociétés secrètes, candidates au pouvoir. Le premier de ces faits nous oblige à mettre vigoureusement la main sur des gages solides, le second nous impose les mesures les plus sévères de sécurité.

Dans le désarroi actuel, tous les coups d'État, de droite ou de gauche, restent possibles. Bolchevisme ou xénophobie, l'Allemagne peut tout endosser. A nous de prévoir l'alternative. Là encore, surtout après les révélations de la *Rote Fahne* sur l'activité des sociétés secrètes de revanche, après telles précisions si inquiétantes sur l'effort des industries chimiques, qui nous montrent une nuée d'ingénieurs à la recherche d'un gaz irrésistiblement nocif, — et il semblerait que ce gaz fût trouvé — nous commettrions la plus lourde des fautes, *si nous n'améliorions pas les garanties militaires ridiculement insuffisantes que nous tenons du traité de Versailles.*

Si toute usine chimique, si toute installation électrique n'est pas placée sous un contrôle interallié, efficace et permanent, si l'aviation n'est pas surveillée jour par jour, avion par avion, si nous n'obtenons pas des garanties militaires durables sur les deux rives du Rhin, *nous aurons perdu la guerre de la Ruhr.*

René Johannet.

A la recherche de la paix avec la Turquie.

La diplomatie poursuit son éternel métier de Pénélope. Commissions, conférences, conférences, commissions, nous n'en sortons pas et l'on s'étonnera que la même méthode donne toujours la même absence de bons résultats.

La reprise de l'affaire orientale s'est opérée plus rapidement qu'on ne pouvait l'espérer. Ceux-là même qui, lors de la séparation du 5 février, affirmaient le plus hautement que la conférence de Lausanne était simplement suspendue, auraient été sans doute bien surpris, si on leur avait dit que l'Assemblée d'Angora ne mettrait pas quinze jours à prendre sa décision.

Il faut reconnaître que les dirigeants turcs n'ont pas manqué d'adresse. La brusque interruption de la négociation provoqua, comme il était facile de le prévoir, de l'effervescence, du trouble. D'où l'ultimatum turc réclamant le retrait des navires de guerre de Smyrne. Moustapha Kemal intervient, gagne du temps, puis laisse tomber la menace. Cependant, Ismet Pacha qui a quitté Lausanne en même temps que les Alliés, pour sauver la face, s'attarde en voyage. Une chute de neige opportune lui permet de prolonger l'arrêt à Bucarest et de n'arriver à Angora qu'après la détente. Aussitôt le Conseil des commissaires du peuple s'empare du projet, entame les pourparlers en comité secret avec la Commission de la Haute-Assemblée. Enfin, le débat public s'engage. On annonce une cinquantaine d'orateurs inscrits, une pluie d'amendements qui risque de tout bouleverser. Soudain, le débat tourne court. Le gouvernement obtient la ratification de son programme et pleins pouvoirs pour la reprise de la discussion. Voilà une affaire vivement menée.

On ne manque pas d'alléguer que, sur 343 membres que compte l'assemblée, dont 285 seulement étaient présents, le vote n'a réuni que 169 voix favorables contre 20 hostiles et 87 abstentions. Loin de nous la pensée de négliger la signification de ces chiffres. Nous y voyons au contraire un sérieux avertissement. On constate combien demeurent fortes les ignorances et les réserves sinon les tendances extrémistes dans cette assemblée souveraine qui cumule tous les pouvoirs de la nouvelle Turquie. Cependant certains facteurs sont à considérer. Un bon nombre de députés d'Angora, élus dans l'élan de la résistance, ont été désignés en raison de leur fanatisme plus que pour leur aptitude au métier de parlementaire. Ils ne savent rien de la politique et se seraient bien gardés de formuler un avis particulièrement délicat, sans que cela pût être interprêté comme une marque d'hostilité. En tout cas et en tous pays, l'absence et l'abstention signifient le défaut d'initiative plus que l'hostilité. Surtout, il faut se rappeler que la conclusion de la paix sonnera la dernière heure d'une Chambre élue uniquement pour la guerre.

Sans doute, les députés turcs, comme les autres, ne perdent pas de vue leur réélection. Ils savent que les futurs électeurs en ont assez d'une guerre qui dure depuis bientôt douze ans presque sans interruption. Qui, en Turquie, pourrait sérieusement désirer la reprise des hostilités? Les généraux? Ils ont cueilli plus de lauriers qu'ils ne pouvaient l'espérer. Les soldats? Leur endurance a des limites. Les populations? Elles aspirent naturellement au repos. Seules, des influences extérieures pourraient, aujourd'hui comme en 1914, provoquer une catastrophe.

N'était-ce pas précisément un des côtés les plus troublants de l'interruption de Lausanne? L'accident de la conférence coïncidait avec l'ouverture de l'affaire de la Ruhr. Rappelez-vous la situation : l'Angleterre ne dissimulant pas sa défiance hostile, l'Allemagne inaugurant une résistance dont les limites et les moyens restaient incertains, l'incident de Memel laissant entrevoir la possibilité de complications orientales. Ne pouvait-on craindre qu'une étincelle partie de l'un ou l'autre de ces foyers ne rallumât l'incendie en Orient?

Pendant le temps de réflexion que se sont donné les dirigeants turcs, les événements ont marché. L'Angleterre a pris une attitude plus réservée. La résistance purement passive de l'Allemagne est apparue à tous les esprits réfléchis comme vouée à la faillite. Le calme est momentanément rétabli dans les marches de l'Est parce que les Soviets ne désirent pas se compromettre pour les beaux yeux des Allemands. Cette évolution n'a pas échappé à des observateurs attentifs. La rapidité avec laquelle les Turcs ont proposé de renouer la négociation ; c'est le plus bel hommage rendu à l'efficacité de la politique française quand elle ose s'exercer en toute indépendance.

A-t-on compris chez nous la portée de ce succès et en a-t-on tiré les déductions logiques? Nous voudrions pouvoir répondre par l'affirmative. Comment le faire quand on constate que la première idée de M. Poincaré en recevant les contre-propositions turques, et avant même de les avoir examinées, a été de demander une conférence à Londres, pour préparer une action commune avec l'Angleterre. Nous savons pourtant ce que les dirigeants d'Angora pensent des Anglais. Reouf Bey, le négociateur de l'armistice de 1918, actuellement président du Conseil des ministres, a déclaré : « Depuis Moudros, nous ne pouvons plus avoir confiance dans l'Angleterre. » Moustapha Kemal a été plus précis encore : « Si la guerre recommence, c'est aux Anglais que nous la ferons, c'est sur Mossoul que nous marcherons. » Remarquez que ces paroles ont été prononcées au moment même où lord Curzon prodiguait les avances, chargeant le général Harington de témoigner à Ismet ses dispositions conciliantes, prenant l'initiative de rappeler les navires de guerre de Smyrne. Les gens d'Angora sont restés méfiants. Et voilà que nous retombons dans l'erreur commise après l'armistice de Moudania.

Faut-il rappeler ce qui s'est passé alors?... On envisage la réunion

d'une conférence de paix, aussitôt la diplomatie britannique réclame un accord préalable des Alliés. M. Poincaré a beau chercher à manœuvrer, il doit recevoir lord Curzon à Paris, faire avec lui le voyage de Lausanne. Dès ce moment les défiances turques sont en éveil ; et c'est pendant cette période que les tendances xénophobes se développent pour le plus grand dommage de l'établissement français.

A la conférence, c'est bien pis encore. D'un bout à l'autre de l'interminable débat, nous avons fait le jeu de l'Angleterre. La délégation britannique a pu régler l'ordre du jour de manière à discuter presque uniquement les questions qui l'intéressaient. Les problèmes économiques, si importants pour la France, ont été volontairement sacrifiés aux affaires politiques. Nos délégations ont épuisé les efforts conciliants à atténuer les boutades et à masquer les reculades de lord Curzon. Excellent moyen en vérité de prendre de l'autorité ! Tout cela pour arriver à la scène finale, jouée magistralement par le chef du Foreign office.

Nous savons bien les arguments que l'on invoque. Ne faut-il pas maintenir la solidarité des Alliés? L'union intime n'est-elle pas le meilleur moyen de faire céder l'adversaire et d'obtenir les conditions les plus favorables? Les résultats obtenus par l'Angleterre à Lausanne sont la meilleure preuve de l'efficacité de sa méthode.

Parlons de ces résultats. L'Angleterre prétendait dominer les détroits en les désarmant et en établissant une occupation permanente des rives. Elle a dû renoncer aux garnisons et se contenter de la liberté de passage en temps de paix, que, seule, elle refusait naguère. Pour le temps de guerre, la décision appartient toujours au canon. Il est fâcheux pour les dreadnoughts britanniques que les Turcs aient toute liberté d'improviser des batteries de défense. Il ne faut pas oublier que ce ne sont pas les vieux forts des Dardanelles, mais les moyens de fortune, mines, torpilles, batteries lourdes, tranchées, qui ont barré les détroits pendant la guerre. On ne voit pas en quoi les Anglais auraient tant de raisons de se féliciter d'une solution dont la paternité revient d'ailleurs à l'amiral Lacaze.

Quels autres lauriers a cueillis lord Curzon? Le patriarcat grec du Phanar, ce fidèle complice des intrigues britanniques, perd ses privilèges politiques et est voué à la déchéance. Les Arméniens ont été piteusement lâchés. A Lausanne, comme à Gênes, l'opposition américaine a obligé les Anglais à ajourner l'affaire des pétroles. La seule victoire de lord Curzon a été d'amener les Turcs à envisager leur entrée dans la Société des Nations.

La vérité est que la légende de la diplomatie britannique victorieuse a été tout entière échafaudée sur les incidents de clôture et plus exactement, sur une interprétation fausse de ces incidents. Parce que lord Curzon, ayant fixé l'heure de son départ, a pu épuiser l'ordre du jour des questions intéressant l'Angleterre, on a voulu nous faire croire que le « coup de la valise » était souverain. C'était

renverser l'ordre des facteurs. Lord Curzon n'a pas obtenu l'ajournement de l'affaire de Mossoul parce qu'il a menacé de s'en aller, mais il a commandé son train parce qu'il avait épuisé son programme. Toutes les affaires intéressant l'Angleterre étaient liquidées bien ou mal ; par contre, les problèmes financiers, économiques et juridiques restaient en suspens. C'était une belle occasion de montrer son dévouement à la cause française. Lord Curzon a préféré mettre la France dans le cas de boucler la conférence sans conclusion ou de prendre l'initiative d'une rupture. Ainsi l'Angleterre se préparait à gagner sur tous les tableaux, soit que nous fussions compromis dans un nouveau conflit, soit que la reprise des négociations ouvrît la porte à de nouveaux marchandages. Les faits n'ont que trop répondu à ce calcul. Nos délégués ont donné tête baissée dans le piège. C'est alors que l'on a pu juger ce que vaut le coup du départ quand il n'est pas simplement un habile camouflage.

Que l'on ose encore, après de telles expériences, parler d'opposer aux Turcs une solidarité alliée, dépasse les limites de l'entendement. La solidarité de l'Entente, c'était déjà une belle chose en Europe ! On avait pu s'en rendre compte aux heures tragiques de la fin de juillet 1914 et à tous les tournants difficiles de la guerre, avant de voir renaître les rivalités dès que sonna l'heure des réalisations. Mais, en Orient, on peut dire que le franc jeu n'a jamais existé. L'Angleterre a volontairement négligé les moyens de retenir la Turquie, dans l'espoir d'empêcher les Russes d'aller à Constantinople. Plus tard, quand elle a dû promettre de collaborer à l'exécution du testament de Pierre le Grand, elle a si bien manœuvré que la révolution russe a dénoncé l'engagement. Les accords franco-anglais de mai 1916 ont été précédés de tractations anglaises avec les Arabes, qui en contredisaient l'esprit sinon les termes. Dès le désastre turc, le cabinet de Londres s'est efforcé de chasser la France de l'Orient. Revision de la zone française, escamotage de Mossoul, intrigue de Feyçal, agression grecque provoquant les représailles de Cilicie, obstination de M. Lloyd George à déjouer tous les efforts de paix ; après quoi, le traquenard de Lausanne, suivi de tentatives discrètes d'accord avec les Turcs, enfin, le rappel des navires de Smyrne décidé sans consulter Paris : que faut-il encore pour nous ouvrir les yeux? Bien loin de se présenter comme une opération solidaire, la liquidation orientale n'a jamais été autre chose qu'un déchaînement de rivalités. En Orient, l'Angleterre n'admet qu'une position : l'hégémonie.

Et nous aurions la naïveté de croire que, s'étant servie la première à Lausanne, elle va maintenant se prodiguer généreusement au service de nos intérêts, renoncer à la lutte sournoise poursuivie contre l'institution trop française de la Dette Ottomane, sacrifier les futures espérances de ses agents d'affaires au maintien des situations acquises par les pionniers de la première heure, enfin, réaliser ce prodige de faire accepter par un peuple grisé d'indépendance, un statut des

étrangers dont il ne veut à aucun prix? Absurdité. De deux choses l'une : ou l'Angleterre pouvait tout cela et alors de quel nom mérite d'être qualifié le rôle qu'elle a joué à Lausanne? ou l'Angleterre est impuissante, et alors, en cherchant son appui, nous ne faisons que nous compromettre encore davantage aux yeux des Turcs. Il faut, en effet, le dire franchement : Pourquoi les Turcs se comportent-ils envers la France comme s'ils avaient complètement oublié les services rendus, sinon parce que l'attitude de nos dirigeants leur donne l'impression que la France est empêtrée dans des complications européennes et qu'elle est résignée à subordonner sa politique orientale à celle de la Grande-Bertagne?

Le seul avantage de la crise de la conférence était de nous permettre de dissiper ce malentendu. Les contre-propositions turques se ramènent à ceci : déblayons rapidement le terrain des questions politiques, qui sont virtuellement réglées, signons la paix, puis la Turquie réglera le régime d'établissement et les intérêts commerciaux avec chaque puissance, suivant le degré de confiance qu'elle lui accorde. Evidemment, pour entrer dans cette voie, il aurait fallu être libéré complètement des illusions, être décidé à une grosse partie, admettre l'impossibilité de revenir sur un passé aboli, et aborder audacieusement l'élaboration d'un nouvel Orient. Le cas n'est pas sans précédent. Il y a déjà eu une heure où l'Occident s'est trouvé en présence de l'Orient qui s'ouvrait. Il y a eu dans l'histoire un homme qui a su deviner le magnifique parti qu'on pouvait tirer d'une initiative hardie. Mais François Ier s'est bien gardé d'appliquer sa clairvoyance à d'autres qu'à son pays : il aurait été bien étonné si on lui avait parlé de réserver à la Maison d'Autriche les avantages de la première Capitulation obtenue de Soliman pour la Nation Franque. La situation est tout à fait analogue. On peut regretter tant qu'on voudra le régime qui a existé pendant des siècles, on ne peut pas le ressusciter. L'avenir est à celui qui saura s'adapter le premier aux conditions nouvelles de la Turquie. N'était-il pas naturel que la France entreprît cette tâche, fallût-il pour cela rendre aux Turcs le service de hâter l'évacuation de Constantinople. N'était-ce pas le meilleur moyen de compléter l'opération de la Ruhr? Avec le prestige d'une victoire, remportée cette fois par la France seule contre l'Allemagne, ne pouvait-on pas jouer hardiment cette partie?

Au lieu de cela, nous nous préparons à permettre aux Anglais de nous rendre une apparence de service en préparant une paix bâtarde et en obtenant des concessions fictives. De quel prix nous faudra-t-il payer ce concours? La perte irrémédiable de l'influence française en Orient serait une dure rançon. Et ce ne serait pas la seule. La prétendue solidarité que l'on cherche à renouer sur le Bosphore tendra à s'étendre jusqu'au Rhin.

Saint-Brice

LES LETTRES

LE FRANÇAIS LANGUE MORTE

M. André Thérive vient de consacrer à la langue française un livre de tout premier ordre. Si la discussion d'un point de grammaire était encore, comme du temps d'About, un régal pour tous nos compatriotes, nul doute qu'il ne s'enlevât en quelques jours de ce volume autant d'exemplaires que d'un roman policier.

M. Thérive soutient une thèse qui, d'abord, frappe l'imagination. Il prétend que notre idiome est parvenu à ce stade « où les langues, sans cesser de vivre, poussent deux rameaux divergents qui ont peu d'intérêt à se confondre ». L'un de ces rameaux est la langue écrite, l'autre la langue parlée. Notre critique abandonne celle-ci à son malheureux sort, c'est-à-dire à la désagrégation et aux déformations instables et hasardeuses où le poussent chaque jour le caprice anarchique et paresseux du parler moderne, et c'est l'autre qu'il veut embaumer. Entendons l'ironie de ce titre et de ce système. « Le français langue morte », cela ne veut nullement dire : le français figé, abandonné aux écrivains et aux philologues comme une momie égyptienne ou un papyrus aux amateurs de fouilles et aux déchiffreurs de vieux textes, mais bien : un français commun, traditionnel, grammatical et littéraire, d'ailleurs capable de s'enrichir honnêtement, conservé avec un soin jaloux par des auteurs conscients, persuadés qu'en fait de syntaxe, de vocabulaire, même d'orthographe, il convient de doser les nouveautés au compte-goutte et bien plutôt de préserver la plus fragile des œuvres humaines : l'instrument littéraire, par la discipline rigoureuse d'un réactionnarisme radical.

Nous dirons en quoi ce système nous semble excessif et les inconvénients qui en pourraient venir si on le prenait trop à la lettre. Mais il se présente plutôt ici comme un cadre assez large où se disposent les considérations les plus variées sur la langue d'aujourd'hui. M. Thérive traite enfin de divers objets dont il nous suffira, pour donner quelque idée de son livre, de retenir l'esprit.

Il lui semble que, de plus en plus instable, cette langue, considérée du moins en tant qu'instrument de la vie de relation, se précipite avec une vitesse accélérée chaque jour et se grisant de sa course vers un destin périlleux. L'argot et les autres formes de la préciosité, le caprice, l'ignorance, la paresse, les besoins économiques ou internationaux, les nécessités d'une existence où le loisir ne trouve presque plus de place, et surtout la disparition des dernières élites qui aient pris quelque souci du langage compromettent un organisme merveilleux, œuvre des siècles, et qui a fructifié comme nous savons. Le vocabulaire se charge, pour s'en dépouiller bien vite, de richesses illusoires, la syntaxe se simplifie jusqu'à se détruire, les mots, coupés en deux ou réduits à une seule syllabe, ou obtenus par des juxtapositions hétérogènes, retournent jusqu'à l'onomatopée ou au cri, et il n'y a pas à s'étonner qu'on écrive des livres nègres à tous égards, puisqu'on parle nègre. Au fond, si l'on s'en tenait à la langue orale, on la verrait se transformer aussi vite que celle du haut moyen âge et l'on devrait constater que, les jargons succédant aux jargons, les ridicules aux ridicules et les manies aux manies, elle a plus changé dans un demi-siècle que du premier au second Balzac.

Quelle a été cependant l'attitude de ceux qui paraissent naturellement chargés de sa défense, des écrivains et des grammairiens? Elle a trouvé parmi eux ses pires ennemis et il convient ici de reprendre M. Thérive qui, tout en disant à ce propos ou en laissant entendre ce qu'il fallait, ne s'est pas armé d'un fouet vengeur pour châtier ces mauvais prêtres. Le mal est plus grand qu'il ne l'a montré, les hommes plus indignes et il importera quelque jour de demander raison à des maîtres payés pour enseigner la langue du zèle qu'ils apportent à la détruire. M. Thérive se moque à juste titre de ceux qui instituent le peuple souverain dans la syntaxe ou le vocabulaire comme en politique : il aurait dû viser plus haut. Il parle avec éloges de M. Brunot, de M. Meillet et de quelques autres. Il ne dit pas assez à quel point ces grammairiens, si exacts dans leurs travaux, les gâtent par leur esprit, il ne donne qu'un trop faible crayon du philologue. Les spécialistes qui ont jugé bon d'appliquer la méthode dite scientifique — sans se demander s'il n'y en a qu'une — aux paroles et de transformer leurs chaires en « laboratoires » offrent un

des cas les mieux caractérisés de la dégénérescence de l'esprit moderne. Ils collectionnent les faits linguistiques avec une patience méritoire, ils expliquent par des lois infiniment curieuses le sort d'une voyelle, d'une consonne et d'une diphtongue à travers le temps ou l'espace et, comme l'a reconnu Nietzsche, leur discipline, sainement comprise, reste une des meilleures pour la formation de l'intelligence. Mais, parce qu'ils constatent, et tout en s'en défendant, ils se croient le droit de légiférer, parce qu'ils usent de la raison pour dénoncer les erreurs du discours, ils se persuadent que la raison est capable de les corriger. Ils savent que l'analogie la plus débridée a fait la langue et ils entreprennent d'en renverser l'œuvre, ils découvrent que l'illogisme est une de ces lois qu'ils ont établies et ils se retournent contre eux-mêmes en allant contre cette loi. Ce qu'ils semblent, ce qu'ils veulent ignorer, c'est qu'une fois l'accident grammatical, même absurde, inscrit dans la tradition, fixé par l'habitude, on n'y touche pas sans ébranler l'ensemble. On réussirait aussi bien à corriger une expression vicieuse dans son origine qu'à redresser un bossu. Et c'est tant mieux. Car s'il suffisait d'un décret académique ou universitaire pour déterminer l'usage, la langue, pétrifiée, périrait bientôt.

M. Thérive note fort à propos, et peut-être sans assez d'énergie encore, le caractère « démocratique » de ce prétendu respect de la volonté populaire, là où le peuple entend le moins imposer sa souveraineté. Et on sait trop que la question de l'orthographe, avant celle des humanités, a été une question politique. Ici de nouveau nous avons affaire à la sottise moderne. Un des dogmes de ce temps qui se flatte de n'en plus avoir est que la sagesse habite la masse et que la foule infaillible, on l'a vu, dès qu'elle se met à se gouverner, ne risque pas plus de se tromper dès qu'elle ouvre la bouche. Là-dessus on cite Malherbe et les crocheteurs du Port-au-foin. On oublie que Malherbe, même s'il était allé chercher là ses mots les eût arrangés à sa manière et que l'art de l'artiste, précisément, consiste à choisir et à disposer sa matière selon son génie propre et une technique impersonnelle plus ou moins fixée ou avancée par l'usage des meilleurs. M. Thérive a donc raison de conjurer les auteurs de ne pas consentir à un emploi inconsidéré de l'instrument si délicat qu'ils manient et de bannir des lettres les illettrés. Si l'on veut voir à quels excès peut se porter un grammairien suivant sa logique — nous ne parlons pas des poètes attardés ou revenus au vagissement — qu'on lise la *Grammaire raisonnée de la langue française* de M. Clédat — excellente pourtant si elle se borne à exposer, et qu'on admire l'orthographe « fonétique » de M. Thomas ou plutôt « Toma » dans ses articles, d'ailleurs pleins de science et de suc de la *Romania*. Je ne parle pas de M. Brunot,

le premier des historiens de notre langue, malgré les « idées » qu'il tire d'une discipline où il sait exceller.

M. Thérive fait bonne justice de ces erreurs de mode et de sens qui, en des temps où il se défend moins et où on ne le défend plus, compromettent l'avenir et jusqu'à l'existence du français. Il relève les fluctuations et le caractère prétentieux et superficiel de l'argot, la pédanterie trop souvent incompétente de l'archaïsme et la folie triste et banale des futuristes. Il a, sur ces éléments de mutation linguistique, des lignes qui vont loin : « Le peuple, écrit-il, ne déforme plus la langue, comme il y a trois siècles, par une observance instinctive des lois phonétiques ou des tendances grammaticales, mais sous les mille influences hétérogènes de l'argot artificiel, des langages étrangers et, pis que tout, de la volonté expresse de changer, d'inventer ; il n'est pas une expression vicieuse des faubourgs qui n'ait aujourd'hui son origine dans une fantaisie voulue et concertée. Pour les écrivains,... c'est précisément la même chose... » Paroles d'historien ou de philosophe plus que de critique ou de grammairien. Il est exact que dans le langage, comme dans le reste du social, l'esprit révolutionnaire a perturbé la marche, plus lente mais sûre de cette « évolution » dont il se réclamait indiscrètement et a remplacé un ordre secret par l'anarchie. Ici encore, le monde moderne, fier d'avoir tout abdiqué, tout détruit et de se suffire à lui-même, a dû remplacer des institutions millénaires par ces palais de l'âge du « toc », aussitôt détruits qu'édifiés, où il se délecte. Les modes cependant passent, et les styles, et le style tout court en sort, chaque fois, affaibli, les mots se font et se défont dans des cadres de plus en plus rudimentaires, la langue enfin se perd aux bouches des Barbares, sans espoir, cette fois, de se les assujettir.

M. Thérive voit donc un remède au mal dans un divorce hardi et, à notre gré, il se trompe. Puisque la conversation menace l'écriture, il propose de séparer l'écriture de la conversation et de réserver aux littérateurs un idiome non point mort, peut-être, mais à vie assez basse pour être à l'abri des chocs et des contaminations. Il fait la part du feu. Il consent qu'on soit, en quelque sorte, bilingue, que le discours parlé suive le courant des facilités ou des abdications, qu'on se réserve pour composer, qu'on aille de l'écrit à l'oral, non plus de l'oral à l'écrit, et il conclut : « Le français littéraire a été longtemps une langue naturelle de culture ; dans l'heureux équilibre qui se maintint pendant près de trois siècles, il unissait les caractères des deux dialectes, l'instinctif et le conscient. Aujourd'hui le voici réduit à être une langue spéciale parmi les autres, supérieure seulement en qualité et noblesse, d'après une hiérarchie reconnue. »

Si nous en sommes réduits là, la partie est perdue. Le français, langue morte, et ceci n'est pas une lapalissade, ne vivra pas. On ne contredit point aux lois de l'être. Le langage, forme de la pensée, décroît et tombe avec elle. C'est exactement le point où nous sommes. On écrivait bien, au dix-septième siècle, parce qu'on parlait bien et on parlait bien parce qu'on pensait mieux, je veux dire avec exactitude et solidité. La misère linguistique présente est d'ordre intellectuel et marque un des effets les plus sensibles du péché moderne contre l'esprit. Nous abusons de la langue, faute d'en avoir conservé le sens, nous nous perdons dans les mots, faute de saisir les choses, nous abolissons les formes, faute d'avoir su défendre l'ordre contre l'anarchie. Livrés aux apparences et méconnaissant la trame invisible qui les soutient, nous modelons nos paroles sur leur fuite et notre discours suit des mutations incessantes, ne s'attachant à saisir que l'extérieur des objets. Ces objets, vidés de leur substance intime et insaisissable, flottent aussitôt inconsistants et fugaces, leurs noms aussi. Or notre cerveau, façonné par la seule étude des phénomènes, et dédaignant d'en rechercher les origines lointaines, se borne à noter au passage les lois qui n'engagent que la matière sans plus s'ingénier à les rattacher à des principes qui maintiennent quelque réalité fixe dans le flux décevant des ombres. C'est ainsi qu'abandonnant, en outre, l'ancienne culture, trop stable au gré d'une course où les buts s'évanouissent à mesure qu'on les atteint, nous nous faisons une langue et des mœurs qui tiennent au moment et s'écoulent avec lui, et c'est ainsi que, de ce côté encore, nous périssons.

En conséquence, il faut à tout prix conserver et, en grammaire surtout, nous acquiesçons de bon cœur aux fortes paroles que M. Thérive a aussi là-dessus : « Crions-le bien haut, écrit-il, et sans honte. Il faut être réactionnaire. C'est le propre de l'homme. Ce qui est naturel, en art, n'est pas le beau ; ce qui est normal, en morale, n'est pas la vertu ; ce qui va de soi, dans une société, n'est pas la culture. Il est extravagant que des gens sentent le besoin de vivre plus vite, comme si la vie ne se chargeait pas elle-même de nous assurer de mourir. » Inutile d'insister sur la portée de ces propositions si pleines et si vivaces dans leur tour ironique. Qu'elles me permettent d'insister sur les mérites d'un auteur qui serait peut-être mieux à sa place si la littérature ne devait point céder, en nos jours de fer, à l'industrie littéraire. Je me bornerai modestement ici à le compléter et à demander pour la conversation ce qu'il réclame pour le style. Il y aurait de l'espoir pour le français si les Français se remettaient à causer.

Gonzague Truc.

L'HISTOIRE

L'ANGE DE LA MAISON DE CONDÉ

Le nom de Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, rappelé par l'équitable issue d'un procès récent, n'a éveillé aucun écho. Sœur du dernier prince de Condé et tante du duc d'Enghien, cette princesse n'est pourtant pas une inconnue pour l'histoire, on dirait même pour la littérature, si ce mot ne répugnait à une mémoire si parfaitement étrangère à toute prétention et à toute vanité. Il reste d'elle un volume exquis et poignant, un recueil de lettres que, dix ans après sa mort, en 1834, publia l'honnête Ballanche (1). C'est le plus naïf, le plus tendre et aussi le plus désolé des romans d'amour. On ne peut le lire ou le relire sans se sentir pénétré de sympathie et d'admiration pour celle qui eut d'abord la joie émue, puis l'angoisse et la douleur de le vivre. Jamais le devoir courageusement accepté n'eut à triompher d'une passion plus ardente et jamais il n'en triompha d'une manière plus complète ni par un sacrifice plus absolu. Héroïne cornélienne en toute simplicité et sans la moindre emphase, jusqu'au bout douce, timide et aimante, Mlle de Condé alla cacher sous les voûtes des cloîtres ses souffrances et ses larmes. Dieu seul a su ce que put lui coûter cette immolation totale et silencieuse.

Fille de l'avant-dernier prince de Condé, celui qui, montrant encore quelques-uns des brillants talents militaires de sa race avait, en 1762,

(1) *Lettres écrites en* 1786 *et* 1787, publiées par M. Ballanche. Paris. Imprimerie de Jules Didot l'aîné, 1834.

réparé le désastre de Rossbach, et qui devait, sous la Révolution, commander le corps d'émigrés auquel est resté attaché son nom, Louise-Adélaïde n'avait rien de cette figure anguleuse, de ce terrible bec d'oiseau de proie, de ce grand air sombre et sauvage qui avait si fortement marqué les premiers et les plus illustres des siens. On l'appelait à Chantilly la « déesse blanche à la figure ronde ». Elle n'était que grâce, charme et sourire. Tout dans son visage s'épanouissait d'une pareille bonté avenante, les grands yeux, la bouche, les joues harmonieuses et pleines. Mieux encore peut-être que la *Jeune Captive*, elle aurait pu dire :

La bienvenue au jour me rit dans tous les yeux.

Née en 1757, elle avait été tout d'abord destinée au comte d'Artois, et ce n'est pas sans émotion que l'on songe qu'une créature aussi exquise eût pu s'asseoir sur le trône de France. La destinée ne le permit pas. L'exil des Condé à Chantilly, après les incidents du parlement Maupeou, fit rompre ce projet. Il était écrit, dès lors, que Mlle de Condé ne se marierait point ; elle s'y résignait. Une forte éducation religieuse, donnée par une de ses tantes, Henriette de Bourbon-Condé, princesse de Vermandois, abbesse de Beaumont-lez-Tours, l'avait prémunie contre les dangers du monde et lui avait donné une vive inclination pour la vie monastique. Cependant, sortie du couvent à vingt-cinq ans, elle devait passer le temps à jouer la comédie, pour plaire à son père qui en raffolait, et bien qu'elle n'y prît elle-même aucun plaisir. Elle avait été nommée abbesse laïque de Remiremont, — ce qui ne l'astreignait qu'à un séjour d'environ deux mois dans sa communauté, lorsque, à la suite d'une chute sur la terrasse des Tuileries, elle dut aller faire une cure à Bourbon-l'Archambault. Elle s'y rendit en 1785 et y retourna l'année suivante. Ce fut là qu'au mois d'août 1786, elle rencontra celui qui devait si étrangement troubler sa vie.

C'était un tout jeune gentilhomme breton, officier aux carabiniers de Monsieur, M. de La Gervaisais. Il avait vingt et un ans, elle en avait vingt-neuf. Les apparences sont si trompeuses, que jamais son cœur ne s'était senti plus en sûreté. Le jeune homme n'était, en effet, rien moins qu'un séducteur. M. de La Gervaisais s'est ainsi dépeint lui-même : « Étranger au monde, où, par répugnance et par timidité, il ne s'était jamais lancé, insensible aux femmes dont le tenaient isolé son humeur fort triste et son esprit peu vif, du reste, ayant reçu une faible part et ne portant guère de prix aux dons extérieurs. » Quelqu'un qui l'a connu plus tard à Versailles, où il s'était retiré, a, de son côté, fait de lui ce portrait : « Je ne sais quoi de simple et d'aimable manquait à cette nature inachevée. L'esprit resté jeune et riche de

saillies était bizarre et incohérent. Il y avait en l'homme tout entier des côtés durs, querelleurs et brusques. » Donc, sans attraits physiques, bien que sans disgrâce, et dans tous les cas, sans aucune amabilité, c'était un raisonneur, un esprit fort. Comme tous les jeunes gens de son temps, il avait « déclaré la guerre aux préjugés ». C'était un élève de Rousseau, un lecteur assidu de *Clarisse* et de *Werther*, bref, un réformateur et déjà presque un romantique.

Comment ces deux natures si dissemblables purent-elles s'attirer? Mystère ! D'après les confidences de La Gervaisais, trois jours suffirent à faire naître la plus redoutable des passions. Les Condé, — car le père avait accompagné sa fille, — vivaient à Bourbon sans étiquette aucune. Ils réunissaient chaque jour à leur table tous les hôtes de quelque distinction que les eaux rapprochaient. Une causerie familière suivait ; le matin et l'après-midi, on faisait des promenades. Mlle de Condé, pour ne pas fatiguer sa jambe malade, avait besoin de s'appuyer sur un bras ami. La Gervaisais offrit tout naturellement le sien, et c'est ainsi qu'une conversation plus intime permit aux jeunes gens de se mieux connaître. Ce fut un mot négligemment dit, mais profondément pensé, de Mlle de Condé sur le « dédain des grandeurs de ce monde » qui alla droit au cœur du jeune homme. Toutes ses idées sociales se mirent à bouillonner, et il commença de pérorer sans arrêt. Il est facile de voir que ni l'un ni l'autre ne voulaient dire la même chose. La princesse pensait en chrétienne, le jeune officier en philosophe et en politique, disciple de Jean-Jacques. Grisé de ses propres paroles, La Gervaisais rechercha la compagnie de celle qui paraissait les entendre avec plaisir. Désormais, leurs promenades furent quotidiennes. Lui, crut avoir trouvé un cœur et un esprit à l'unisson du sien. De la part de Mlle de Condé, l'illusion et le ravissement ne furent pas moindres, bien que les mots fussent plus rares et le maintien plus réservé.

Les lettres de la princesse évoquent ces jours enchantés : les promenades à Jonas, — une des sources de Bourbon, — les rencontres de petits paysans : « Si je vois des pierres dans un chemin, je vois celui de Jonas ; si je rencontre un petit enfant de paysan, je vois le petit Jean, etc. Mon ami, les petites promenades du matin, je les aimais bien : comme le temps me paraissait long depuis six heures du matin jusqu'à huit heures et demie ! Comme j'étais occupée de nuages ! Et cependant un jour, je ne le fus pas assez, et je fus bien grondée jusqu'au pont... »

« Mon ami se souvient que je ne lui disais pas encore beaucoup *je vous aime*, et qu'il fallait, pour ainsi dire, qu'il l'exigeât ; et cepen-

dant, comme le mot était dans mon cœur ! Combien de fois je le répétais seule, chez moi, en pensant à mon ami ! »

Ils font ensemble des visites charitables. Elle lui rappelle ces visites, lorsque à Chantilly, en parcourant un hospice, son entourage s'étonne qu'elle s'attarde auprès des malades : « Oh ! mon ami ne serait pas étonné, lui ! Je me suis rappelé comme il parlait avec toutes ces bonnes gens de Bourbon ; comme il m'en recommandait quelquefois ; et puis la petite femme *Parciaude*, vous en souvenez-vous, mon ami? Comme elle était bonne et simple ! Pendant qu'elle me demandait quelque chose pour sa voisine, mon ami eut les larmes aux yeux ; oh ! cela me fit bien plaisir ! Je suis fière de l'aimer, cet ami !... »

Ne dirait-on pas Mme de Wolmar et Saint-Preux visitant les pauvres à Clarens? C'est ainsi qu'un cœur à peu près insensible, — de l'aveu même de La Gervaisais, — sous le coup de l'attendrissement à la mode, séduira la princesse par l'illusion de la bonté. A cette tentation viendra se joindre celle de la vie simple, qui a tant d'attraits pour les victimes de l'existence fatigante et compliquée des cours. Ils voient de petites maisons dans les vignes, et ils rêvent de venir les habiter. La Gervaisais suggère à celle sur laquelle il exerce déjà tant d'empire de renoncer à la grandeur princière et aux préjugés du monde, pour se retirer là avec lui, et y trouver le bonheur. Ces petites maisons, dès son retour à Chantilly, Mlle de Condé les regrette : « Oh ! les petites maisons des vignes ! Il me demande si je le voudrais bien? Il me connaît, il sait comment mon cœur est fait, et il me demande cela? *Oh! pourquoi ne puis-je pas suivre ma volonté!* Je connaîtrais le vrai bonheur, j'en jouirais délicieusement (pardon, mon ami, de ce que je vais vous dire), j'en jouirais peut-être quelque temps, peut-être longtemps, comme il plairait à mon ami de le faire durer ; et si jamais il cessait, il me resterait des souvenirs et un cœur trop tendre pour jamais changer. Avec cela, on n'est pas tout à fait malheureuse... »

Entre les amants unis, régnerait l'accord parfait ; il n'y aurait aucune dissonance :

> O bon ami, savez-vous bien que je le crois aussi, que dans les petites maisons des vignes, je n'aurais guère été grondée. Oh ! dame, là, je n'aurais été uniquement occupée que de mon ami ; pour lui seul, mes jours se seraient écoulés, et ils auraient été employés à l'aimer, à tâcher de lui plaire ; je n'aurais pas attendu qu'il me dît ses volontés, j'aurais mis tous mes soins à les prévenir : plus de mauvaise âme ! plus de crainte du public ! Mon ami aurait été le monde pour moi : oh ! pourquoi cela n'est-il pas?

A Fontainebleau, après une exténuante journée de chasse suivie d'un souper chez le roi, elle s'écrie encore : « Oh ! bon ami, les petites maisons des vignes !... » C'est le rêve de *Manon*, mais ce n'est qu'un rêve :

Oh ! les petites maisons des vignes ; tendre ami, je suis bien sûre que vous ne doutez pas du bonheur que j'y éprouverais ; mais moi qui vois toujours tant d'impossibilités, oh ! vraiment, j'en vois bien à cela, c'est bien vrai, je l'avoue humblement. Comme je méprise le monde en général, et comme je tiens à ses préjugés...

Ces préjugés, ajoute-t-elle dans une autre lettre, « ils troublent mon bonheur, ou du moins, ils mettent des obstacles à son entière perfection, et cependant, *je ne sais pas bien si j'ai tort de les avoir...* »

Ces deux jeunes gens épris l'un de l'autre au point que l'on a vu, s'aperçoivent bientôt qu'il n'y a pas que le rang qui les sépare. Leurs idées n'ont rien de commun. Il n'est pas jusqu'à ces mots de bonté, de dédain du monde, occasion de leur embrasement mutuel, qu'ils n'interprètent d'une façon toute différente. En tout, Mlle de Condé est aux antipodes du philosophe. Profondément croyante, elle remercie son ami « de ne pas chercher à lui ôter la confiance dans ce Dieu qu'elle aime ». Elle sait que la religion n'est pas à la mode. Sa tante l'a informée jeune de l'incrédulité du siècle et a réussi à l'en préserver. On admirera que parmi tant d'égarements connus, il n'ait jamais cessé d'y avoir dans ces maisons princières des sagesses profondes et des austérités cachées, des raisons fermes, des volontés éclairées et vigilantes pour former, dans le silence des cloîtres, ces âmes magnifiquement pures qui, sous la Révolution, notamment, s'appelleront Madame Élisabeth et la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé ! « A mon départ de Tours, elle (ma tante) me prévint en peu de mots sur la manière de penser des personnes du monde, et me recommanda de ne jamais oublier mon Dieu. J'arrivai dans une société fort différente de celle que je quittais : tout ce que je vis, tout ce que j'entendis sur cet article ne m'ébranla pas un instant. Mon ami, je me trouverais malheureuse, si jamais je changeais, oh ! bien malheureuse, c'est très vrai ! Ainsi, j'ai raison de remercier mon ami de n'en avoir pas le désir. Il m'affligerait trop cruellement, s'il l'avait ; cependant, j'espère, — oui, mon ami, j'espère, — que je n'y céderais pas, malgré mon extrême faiblesse. »

La princesse adore sa famille, son père, qu'elle appelle *le bon*, son frère, le duc de Bourbon, qu'elle appelle *le petit*, et son neveu, le duc d'Enghien, alors tout enfant. La Gervaisais, lui, estime que c'est un préjugé d'aimer son père : « Il eût été plus heureux pour lui,

lui écrit fort sagement la princesse, d'arrêter moins son esprit là-dessus et de se livrer à l'illusion commune. »

Il croit, comme tout son siècle, que l'homme n'a pas d'autre but ici-bas que le bonheur. Elle lui répond : « Mon ami, vous dites que tous les hommes n'ont qu'un but, leur bonheur ; il me semble que vous devez avoir raison. Cependant, moi, je n'ai jamais porté mes vues si haut. *N'ayant jamais vu des gens réellement heureux*, je n'ai pas cru qu'il en existât, et comme à mon ordinaire, *je me suis soumise à la nécessité de vivre sans bonheur* et me suis, je vous assure, fort peu occupée de le rechercher. »

Lui est naturellement un fanatique de la liberté. Elle y croit peu ou, tout au moins, elle se résigne à en être absolument privée. C'est en ces termes simples, mais d'autant plus saisissants, qu'elle lui décrit la contrainte qui pèse perpétuellement sur ces existences de princesses que, dans sa sottise et son ignorance, le vulgaire envie :

> Vous avez une si grande idée de la liberté pour laquelle vous êtes nés, qu'il vous est plus difficile de vous assujettir aux liens que vos cœurs se forment quelquefois malgré vous. Nous, mon ami, nous naissons faibles, nous avons besoin d'appui. Notre éducation ne tend qu'à nous faire sentir que nous sommes esclaves et que nous le serons toujours. Cette idée s'imprime fortement dans nos âmes ; destinées à porter le joug, celui qu'on impose à nos cœurs nous paraît doux. D'ailleurs, peu de sujets de distraction ; contrariées perpétuellement dans nos goûts, nos amusements par les préjugés, les bienséances et les usages du monde, nous n'avons de libre que nos sentiments, encore sommes-nous obligés de les renfermer en nous-mêmes...

Leurs goûts littéraires ne diffèrent pas moins que leurs opinions. La princesse ne veut plus lire ni *Clarisse*, ni *Werther* : « Je ne m'en sens pas, dit-elle, la moindre envie... je sens qu'ils ne m'intéresseraient pas du tout. Je sais qu'avant de connaître mon ami, *Werther* surtout m'avait beaucoup plu, et que, dans ce moment-ci, il m'inspirerait peu d'intérêt. » La Gervaisais, lui, continue à se délecter de l'un et de l'autre, sans oublier *Julie*, que Mlle de Condé apprécie peu : « Vous voulez savoir si je pense comme Julie? Non, mon ami, je crois trop fermement, pour cela. » Et elle conjure son ami de ne pas « employer tout son esprit à détruire les bons mouvements que Dieu lui-même lui envoie ».

Comme on peut s'y attendre, il est partisan du suicide. Le héros d'une pièce qu'il a composée à Bourbon, qu'il a appelé Friendman et qui lui ressemble comme un frère, ne paraît être qu'une pâle copie de *Werther*. Elle lui dit : « Je crois que Dieu seul doit disposer de ma

destinée : c'est lui qui fixe le moment de notre naissance, celui de notre mort lui appartient également... Quand le malheur les accable (les hommes) peut-il ne pas leur permettre de le faire cesser? dites-vous. Oh ! sans doute, il nous a créés pour être heureux, mais c'est précisément cette persuasion qui me fait croire à l'immortalité de l'âme. *Ce n'est pas dans cette vie-ci que peut se trouver le bonheur parfait.* Oh ! je crois que nous sommes créés pour faire le bien, et que nous ne devons point abréger la durée de la tâche qui nous est imposée... »

Le malheureux La Gervaisais, qui se croit un esprit original et qui n'est qu'un extravagant, banal reflet de toutes les idées fausses et de tous les engouements bizarres de son époque, a prétendu être, et sans doute n'a jamais renoncé à devenir un grand homme. Depuis, il a, en effet, abondamment écrit, en matière politique et sociale surtout. Ses œuvres complètes, publiées en 1833, forment vingt volumes *in-octavo*. C'est un fatras absolument illisible. Sans prévoir encore cette production copieuse, la princesse, à qui l'amour n'enlevait pas toute clairvoyance, jugeait déjà sans illusion son auteur : « Mon ami, vous avez donc eu un moment l'envie d'être un grand homme?... Il me semble que, pour devenir un grand homme, il faut que les circonstances s'y prêtent ; autrement, on s'arrange pour cela ; les occasions de faire briller ses grands talents n'arrivent point, et voilà le grand homme manqué... »

« Un grand homme manqué », c'est bien le portrait de La Gervaisais. A un autre moment, elle lui écrit : « Votre esprit est venu camper là une idée originale, qui n'a pas le sens commun, je vous en avertis. »

Même au point de vue sentimental, les deux tendres amis s'entendent peu. Ce n'est pas chose surprenante que l'on s'aime sans se comprendre, mais lui, presque à chaque instant, la froisse par ses doutes, ses soupçons, ses remontrances despotiques. Cependant, elle l'adore ; c'est un sentiment chez elle d'une sincérité, d'une profondeur et d'une candeur inouïes : « Je ne suis pas bien persuadée, lui écrit-elle, qu'on puisse vous aimer autant que je vous aime, mon cœur se refuse à cette conviction ; je sens bien qu'elle n'est pas en lui... C'est bien une réalité qu'il existe une *bonne* et un ami qui n'ont qu'une âme, qu'un cœur, qui, tous deux, étaient nés l'un pour l'autre, qui se sont rencontrés, se sont aimés presque aussitôt et ne changeront jamais. »

C'est encore une fois la situation de Julie et de Saint-Preux. Ou plutôt, c'est Nina ou *la Folle par amour*, cette comédie musicale de Marsollier et Dalayrac, qui eut, à cette époque, tant de succès. Trouvant un jour sa fille en larmes, le prince de Condé, qui n'ignore pas l'état de son cœur, et qui mérite vraiment ce nom de *bon* qu'elle lui

a donné, l'a menée aux Italiens voir cette tragédie langoureuse, afin, dit-il, qu'elle pût y pleurer tout à son aise. Elle s'est reconnue dans cette Nina, et depuis, elle signe ses lettres à La Gervaisais *Nina, votre Nina,* ou même *Nina Friendman.*

Le père est indulgent ; cependant, il n'a pas laissé de faire d'affectueuses observations. — Cette passion, a-t-il dit à sa fille, ne peut que la rendre très malheureuse, puisqu'elle ne peut épouser l'homme qu'elle aime. Louise-Adélaïde est très soumise et très tendrement respectueuse, mais en même temps très résolue : on peut l'empêcher de se marier, l'empêcher de voir son ami, dit-elle, mais on ne peut pas la forcer à ne plus l'aimer ; cela n'est pas en son pouvoir. Le prince, devant tant de douleur et, d'ailleurs tant d'innocence, s'efforce de ne pas contrister davantage sa fille ; il cherche même à lui donner, dans une certaine mesure, satisfaction en rapprochant d'elle son ami. La Gervaisais quittera les carabiniers de Monsieur, en garnison à Saumur, pour entrer dans les gardes françaises, en garnison à Paris. Ainsi, de temps à autre, il pourra voir *sa bonne, sa Nina.*

Cependant des obstacles surgissent. Les scrupules religieux et moraux amèneront bientôt ce que l'opposition de la famille et les préjugés du monde n'eussent pas suffi à consommer : la rupture complète entre les deux amants. La Gervaisais, comme Saint-Preux, voudrait proclamer sa passion à la terre entière. Si Mlle de Condé n'était pas aussi croyante, on verrait sans doute une de ces unions étranges et mal assorties, comme celle de la Grande Mademoiselle et de Lauzun. Mais elle résiste au penchant qui l'entraîne : « Mon bon ami, écrit-elle, comment voudriez-vous que j'avouasse à l'univers ma tendresse pour vous? » Quoique de la plus touchante ingénuité, elle est avertie ; elle connaît la malignité des jugements des hommes et surtout de la cour ; elle sait que le monde, surtout en ce temps de corruption profonde et générale, ne croit guère à la vertu :

Quelque tendre que soit mon attachement pour un jeune homme de vingt et un ans, écrit-elle, ce Dieu que je sers et que j'aime sait si je mérite qu'on prenne mauvaise opinion de moi. Cependant, si le public savait que je vous écris, s'il voyait mes lettres et les vôtres, mon ami ! Tous les hommes n'ont pas nos cœurs, comment serais-je jugée?... Les sentiments les plus vils, voilà ce que le public donnerait en partage à *votre Nina*... Croyez une chose bien véritable, c'est qu'il n'y a peut-être pas dix hommes dans Paris qui croient à l'honnêteté des femmes ; qu'il y a effectivement beaucoup de ces dernières malhonnêtes et qui travaillent de tout leur pouvoir à perdre la réputation des autres ; qu'en général, on croit ici le mal fort légèrement ; qu'on se donne de la peine pour le découvrir, pour le répandre, pour qu'il circule autant qu'il est possible, qu'on parle rarement du bien,

qu'on ne l'approfondit jamais, et même qu'on y croit peu : voilà le public qui jugerait votre *bonne*... Nina vous en conjure avec larmes ! Oh ! ne faites pas son malheur du sentiment qui l'a rendue heureuse jusqu'à ce moment...

Nous sommes en décembre 1786. La Gervaisais a obtenu un congé pour venir à Paris. Il propose divers moyen de voir Nina, mais celle-ci les rejette : « Je vois les plus grands inconvénients à la conduite que vous proposez... Mon ami, en grâce, bien en grâce, ne nous voyons, surtout dans les commencements, que comme connaissances ; quoique je ne sois plus extrêmement jeune, je le suis encore assez pour ne pas afficher d'avoir un ami, et un ami de votre âge... »

On lui demande de retarder son voyage à Paris, et de ne pas se loger trop près de la rue Monsieur, où la princesse habite (1). Enfin, on se défie tellement de soi, on appréhende tant ce qui pourrait résulter de cette première entrevue, qu'on le supplie de quitter Paris sans avoir vu celle qu'il aime. *Principiis obsta*...

Qu'avait proposé le romanesque Friendman? Sans doute quelque union secrète, quelque mariage morganatique, la princesse renonçant à son rang et à ses dignités, rompant avec sa famille pour devenir sa femme : « La conduite que vous me proposiez, répond celle-ci, n'aurait pu vous rendre heureux par la grandeur des sacrifices qu'elle exigeait de moi, et que ma faiblesse extrême n'aurait pu supporter, malgré le courage que mon cœur seul aurait mis à les faire... La tendresse que j'ai pour vous a fait que je me suis affligée vivement de voir que vous attachiez votre bonheur à ce qu'il n'était pas en moi de pouvoir vouloir, quelque désir que j'eusse d'accorder mes idées avec les vôtres. »

Cette lutte intérieure a des conséquences fâcheuses pour la santé de celle qui la subit : Mlle de Condé tombe gravement malade. Trois mois infiniment douloureux s'écoulent, trois mois durant lesquels la correspondance est suspendue. La princesse demande ensuite à son ami de l'oublier. Elle ne peut supporter, dit-elle, d'avoir des remords :

O mon ami, j'ai réfléchi à notre liaison ; moins de trois semaines ont suffi pour la former ; en un instant, nous n'avons plus, pour ainsi dire, vu que nous dans le monde, et nous nous sommes dit : c'est de l'amitié. De l'amitié? Oh ! j'ai été aveugle, bien aveugle. Mais j'ai descendu dans le fond de mon cœur, je l'ai scruté en le connaissant bien. Je crois connaître le vôtre ; tous deux sont loin, j'en conviens, de penser à profaner les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Jusqu'à ce moment, ils ont été purs, ces sentiments ; peut-être le seraient-ils encore longtemps ; mais si

(1) L'hôtel, construit par Brongniart, subsiste encore au nº 12.

jamais... Oh ! non, non ! je ne puis supporter l'idée de m'exposer, même dans un temps éloigné, à ce que je crains le plus au monde...

Elle a été éclairée, dit-elle, par le cas d'une femme qui s'est confiée à elle et qui, elle aussi, a noué une « liaison dangereuse » : « Profitez d'un moment de force, lui ai-je dit, et craignez tous ceux où la faiblesse pourrait avoir le dessus ; on peut faire des sacrifices à ce qu'on aime, mais jamais celui de son devoir ; au contraire, c'est au devoir seul qu'il faut tout immoler. » Après avoir parlé comme cela à cette femme, je me suis dit les mêmes choses. Mon ami, oh ! comme il faut que j'y croie, à ce devoir, à cette vertu ! Mais quel mélange de force et de faiblesse ! C'est la crainte de cette faiblesse qui me donne le courage extrême que j'ai dans ce moment. Depuis longtemps, je le demande à Dieu, ce courage ; ce n'est qu'aujourd'hui qu'il me l'accorde... Oh ! ne me haïssez pas, mais ne m'aimez plus !... C'est votre *bonne* qui vous en conjure. Que penseriez-vous d'elle si elle agissait contre le cri de sa conscience? Est-ce que vous l'estimeriez? Tant que cette conscience ne m'a rien dit, j'ai suivi le penchant irrésistible qui m'attachait à vous ; elle me parle maintenant, et me parle avec force ; mon devoir est de l'écouter et de lui sacrifier jusqu'à mon bonheur... »

Dans une dernière lettre adressée à l'oncle du jeune homme, elle conseille de marier son ami, de lui choisir une femme bonne et douce, « car ce sont les qualités qu'il aime ». Quant à elle, elle a renoncé au bonheur. « Au reste, qui est-ce qui connaît le bonheur sur la terre? Je l'ai toujours cru une chimère, dont la vaine recherche ajoute aux maux attachés à l'humanité. »

Mlle de Condé songea dès lors à entrer en religion. Mais la Révolution éclata. Dès le 11 juillet 1789, elle dut suivre son père et son frère à l'étranger. La Gervaisais qui, comme presque toute la jeune noblesse, avait ardemment embrassé les « idées nouvelles », fut d'abord enthousiaste du mouvement : « Je ne vis pas sans plaisir, dit-il, cette insurrection du peuple. » Mais comme les Chénier et tous ceux qui, pour corriger les abus, avaient jugé bon de renverser la base même de l'État français, il ne tarde pas à déchanter. Devant les effets immédiats de l'« insurrection du peuple », il recula d'horreur et se demanda si les idées qui avaient produit d'aussi hideuses conséquences pouvaient bien être justes : « Le doute s'est emparé de mes principes », écrivit-il.

Le 18 août 1790, il reçut de l'étranger le manuscrit de sa pièce de *Friendman*, que Louise-Adélaïde lui retournait avec un petit billet, « suppliant l'auteur de n'en faire aucun usage, le remerciant

de son silence, et lui demandant *instamment* de ne s'en point écarter ».

La princesse erra, dès lors, de couvent en couvent, en cherchant vainement un qui lui parût suffisamment austère. De Fribourg à Turin, de la Trappe de la Sainte-Volonté de Dieu à Martigny en Valais, à Constance, puis à Munich, à Linz, à Vienne, à Orscha en Russie, enfin au couvent des Bénédictines du Saint-Sacrement de Varsovie, où elle fit profession le 21 septembre 1802, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, nom qui avait été déjà celui d'une autre illustre pénitente, Mlle de Lavallière. Sa correspondance avec les siens, durant toute cette période, a été conservée par un savant ecclésiastique. Elle nous montre un esprit singulièrement mûri, affermi, et de plus en plus détaché des choses du monde.

Sur la fin de l'Empire, sœur Louise passa en Angleterre. Rentrée en France à la Restauration, elle habita chez sa belle-sœur, la duchesse de Bourbon, rue de Bellechasse. Un billet de La Gervaisais l'avisa du retour de l'île d'Elbe. Elle ne profita pas de l'avertissement, car l'écriture ayant été reconnue, *le billet ne fut pas ouvert* — vingt-huit ans après !... Sans un passeport accordé au dernier moment par Fouché, la tante du duc d'Enghien eût été prisonnière de Napoléon.

A la seconde Restauration, enfin, elle trouva sa voie véritable. Louis XVIII autorisa pour elle la fondation d'un ordre spécial, ordre expiatoire, celui des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle, qui vint s'installer sur l'emplacement du Temple. Ce fut là qu'elle mourut, huit ans plus tard, le 10 mars 1824, après avoir été une admirable supérieure, à la fois ferme, vigilante et bonne. Les restes de la mère Marie-Joseph, — tel fut son dernier nom, — reposent au couvent des Bénédictines de la rue Monsieur, que son ordre avait pu acquérir avec les débris de sa fortune, et que l'intervention du duc de Chartres et de ses héritiers, après la loi de séparation, lui a permis de conserver.

Le caveau est sous le chœur de la chapelle, mais on ne le visite pas. L'ordre est et demeure un des plus sévères qui soient. Toutefois, un petit nombre de fidèles est admis aux offices dans la partie du chœur qui n'est pas grillée. On y entend des voix virginales exécuter le plain-chant grégorien dans toute sa pureté et dans ses austères délices. C'est là, à deux pas de l'hôtel, que la princesse habita sous l'ancien régime et d'où elle écrivit ses lettres d'innocent amour, c'est dans cette atmosphère de piété rigide et d'adoration tremblante que l'on peut respirer encore à cent ans de distance le parfum de ce grand lis immaculé.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LORD DERBY

Parmi tous les membres du cabinet anglais, il en est un surtout qui retient l'attention du public français : c'est lord Derby, dont les sympathies pour la France se sont exprimées si souvent au cours de ces dernières années, et qui n'a cessé de préconiser la nécessité impérieuse d'une entente, ou plutôt d'une alliance entre son pays et le nôtre. Appelé par M. Bonar Law au portefeuille de la Guerre, lord Derby est rentré dans la vie politique après un bref intervalle. Mais il avait profité de sa liberté pour consolider la puissante influence politique qu'il exerce en Angleterre, tant par son action personnelle que par sa situation et sa fortune.

C'est une personnalité curieuse que celle de ce grand seigneur, un des représentants les plus typiques de l'aristocratie anglaise des temps passés. Grand propriétaire terrien, il possède environ 69 000 *hectares dans le Lancashire, dont il est, pour ainsi dire, le maître.* Knowsley, *le domaine ancestral de sa famille, est presque un faubourg de Liverpool, et ses terres comprennent Bootle et de vastes contrées au nord de Manchester. Les ancêtres de lord Derby furent jadis rois de l'Isle de Man, et depuis quatre siècles, ses ascendants ont toujours joué un rôle important dans l'histoire politique de l'Angleterre.*

Né en 1865, *Edward George Villiers Stanley, dix-septième lord Derby, révéla très jeune les traits caractéristiques de sa race; il se montra prompt à agir, bon enfant, mais autoritaire, très sympathique et doué de magnétisme personnel. Ses camarades du Wellington-College, où il fut instruit, reconnurent vite ces qualités qui firent du jeune lord Stanley*

un des leaders de l'école. En 1885, *il devint lieutenant des* Grenadier Guards, *pour être ensuite nommé en* 1889 *aide de camp du gouverneur général du Canada. Pendant la guerre sud-africaine, lord Derby servit comme censeur de la presse, puis comme secrétaire particulier du field-marchal Roberts. En* 1890, *il devint secrétaire financier du* War Office. *Quelques années plus tard, en* 1903, *il fut nommé ministre des Postes, et n'hésita pas à nationaliser les téléphones, avec ce résultat d'ailleurs que le système téléphonique est encore plus mauvais en Angleterre que chez nous. Pendant la guerre, il fit partie du gouvernement, en qualité de ministre de la Guerre, et se distingua surtout par le recrutement de la grande armée anglaise, qui remplaça la glorieuse « misérable petite armée » du début, lorsque celle-ci eut été anéantie dans les Flandres. Puis, en* 1918, *lord Derby devint ambassadeur en France, et pendant deux ans et demi, il fut une des figures les plus parisiennes de Paris, de ce Paris pour lequel il a tant d'amitié, qu'ayant résigné ses fonctions, il y loua un appartement avenue d'Iéna, afin de pouvoir y revenir en simple particulier*

Lord Derby ne cache point ses ambitions politiques. On assure que son plus grand désir serait d'être premier ministre. Le destin n'a pas encore voulu que ce désir se réalisât, et en Angleterre, beaucoup de personnes estiment que s'il peut faire un excellent ministre, il n'a peut-être pas les dons multiples indispensables pour un Premier. Mais comme il estime qu'il est nécessaire d'avoir un but, si l'on veut poursuivre avec succès la course de la vie, lord Derby continue à nourrir cet espoir.

Selon la coutume des Stanleys, qui se sont toujours vantés d'être les amis de leurs sujets, lord Derby se dit l'ami de l'ouvrier. Il n'est pas « fier », et déclare volontiers qu'il appartient lui-même au peuple, auquel il aime se mêler, éprouvant une sympathie véritable pour le working-man, *dont il sait comprendre et interpréter la psychologie. Il s'intéresse aux problèmes du paupérisme. Il s'est fait souvent le défenseur et l'arbitre des travailleurs et il va discuter avec eux, dans leur propre milieu, les questions les concernant, car lord Derby aime à se renseigner lui-même, se méfiant des rapports, et cherchant toujours à obtenir une impression personnelle des questions qu'il doit traiter.*

Dès ses débuts dans la vie politique, il se fit une règle de se mêler à toutes les classes de la société, afin de se familiariser avec les différentes phases de la vie anglaise et avec les points de vue les plus contradictoires. On le voit souvent circuler, jovial, au milieu de la cohue d'une foire campagnarde, — ou parmi celle encore plus mêlée des courses, — car lord Derby est un grand sportsman et un excellent fusil. Dans ses domaines, il joue au bon tyran; il s'efforce de rendre tous ceux qui dépendent de lui aussi heureux que possible. Il aime aussi faire revivre

le bon vieux temps de jadis, quand l'Angleterre n'était point tourmentée par les menées de ces trouble-fête du Labour Party, *et les festins qu'il offre à ses gens sont joyeux et bruyants à souhait.*

Partout où il va, lord Derby apporte, avec sa bonne humeur et son sourire, une atmosphère pleine de jovialité. Fidèle à la tradition des Stanleys, il s'efforce de développer entre lui et autrui un sentiment de fraternité, et il y réussit si bien que ses adversaires l'ont accusé d'avoir une tendance à subordonner le principe à la personnalité, et d'user trop ouvertement de son influence pour soutenir ses clients. Il est indiscutable que lord Derby porte l'idée de loyauté personnelle jusqu'aux extrêmes, mais cela n'est guère, nous semble-t-il, un défaut chez un homme politique.

En un mot, lord Derby est la vivante incarnation de ce que l'imagination populaire anglaise appelle un jolly good fellow. *C'est peut-être le plus bel éloge qu'on puisse lui adresser.*

***

Les bonnes intentions de M. de Bouhélier.

Quand nous jugions ennuyeux les ouvrages récents de M. Saint-Georges de Bouhélier, on nous répondait : « C'est vrai, mais il a fait autrefois *le Carnaval des enfants.* » Nous venons de voir cette pièce, que la Comédie française a mise à son répertoire. Elle témoigne d'intentions qui valent la peine qu'on s'y arrête.

La scène représente une humble boutique dans un quartier pauvre. Un homme âgé joue avec une toute petite fille, il la console, la berce par des paroles attendrissantes, cependant qu'il boit à même le goulot d'une bouteille. De l'autre côté d'une cloison vitrée, une jeune fille de seize ans veille sa mère moribonde. La boutique est dans l'obscurité, seul le chevet de la malade est éclairé par une lampe. Il n'y a plus de pain dans la maison depuis que la pauvre Mme Céline ne peut plus travailler. L'ivrogne sentimental, qui est l'oncle des deux petites filles, n'a pas l'air de travailler davantage. Il a convoqué *in extremis* les deux sœurs de la mourante : vieilles filles de province, elles tiennent à l'écart ce frère singulier et cette sœur qui eut, jadis, des aventures. Elles paraissent roides, guindées, plus féroces que nature. Avec elles, entre aussitôt tout le cortège des horreurs que la vertu traîne après soi dans la philosophie de M. de Bouhélier : elles sont hargneuses, avares, médisantes, hypocrites, atroces. Elles ont tôt fait d'apercevoir chez la fille aînée une précoce vocation pour la carrière maternelle : à seize ans, elle rêve de filer avec un amoureux guère plus vieux qu'elle, maigre répétiteur dans une pension du voisinage. De l'autre œil, elles surveillent un ouvrier

sensible et chevaleresque qui vient faire à Mme Céline une cour aussi respectueuse que si elle était la Madone. Au second acte, leur méchanceté éclate dans son horreur : elles s'arrangent de manière que la mère apprenne les idées de fugue de sa fille, au moment où celle-ci apprend que sa mère, jadis, l'a précédée dans l'inconduite. Alors, la mourante se dresse sur son lit, chasse ses sœurs et crie à sa fille : « Oui, comme toi, jadis, j'ai cru aux serments des hommes, je les ai aimés, je leur ai cédé, et ils m'ont trahie. Comme toi, j'étais jeune, joyeuse et confiante, et ils m'ont perdue. Celui qui aujourd'hui jure qu'il t'aimera toujours fera comme les autres : il t'abandonnera, et comme moi, un jour, tu seras maudite par tes enfants. » Epuisée par cet effort, elle tombe morte sur le carreau, cependant que la fille s'enfuit et qu'une troupe de masques qui fête le carnaval vient tourbillonner dans sa chambre

Au dernier acte, on enterre Mme Céline. La fille aînée part avec son propre amoureux en dépit des prophéties, les sœurs retournent chez elles, les voisins pleurent et, resté seul avec la petite qui risque fort de mourir de faim en pareille compagnie, l'ivrogne sentimental voit tourner dans la boutique des visions de masques symboliques

Prodigieux, inestimable M. Saint-Georges de Bouhélier ! Ses pièces ne sont pas drôles à entendre, mais c'est un bonheur de les commenter. Toutes les naïvetés d'un siècle viennent faire ici le carnaval.

D'abord, la bonne vieille règle de morale romantique : l'honnêteté est la mère de tous les vices, et la débauche la mère de toutes les vertus. « Nous ne sommes pas moraux, mais nous avons du cœur, » disait l'autre jour M. de Porto-Riche. Voilà la formule définitive du romantisme, elle est complète, elle est parfaite. Le vieil oncle est paresseux et pochard, mais il est si bon, il parle si tendrement aux enfants ! Mme Céline a eu une vie orageuse, mais elle est si touchante, si belle, et le prestige de l'amour est sur elle. La petite fille chassera de race, mais elle est absoute à l'avance, que dis-je, elle est sacrée : c'est la Vie, c'est l'Amour qui l'appellent.

Deuxième innocente antithèse : ces grands sentiments appartiendront aux êtres les plus humbles. L'ouvrier amoureux de Mme Céline montre une délicatesse étonnante, non seulement dans les actes, ce qui serait raisonnable, mais dans le choix et le raffinement de ses sentiments. C'est un poète, et même un poète symbolique. Qu'il y ait une poésie dans les plus simples choses, nul plus que nous n'en est convaincu. La poésie n'est pas dans les grandes catastrophes, elle est dans le cœur de l'homme, dans le travail, dans la vertu, dans la maison, la ville, la rue, la femme, les enfants, l'amour et la mort. Seulement, elle est le son juste d'une âme. Certes, les petites gens ont un cœur, des peines, des sentiments qui peuvent être nobles et grands. Qui donc a jamais dit le contraire? Certes, ces petites gens, leurs peines, leurs sentiments, sont dignes d'attention, de sympathie

ou d'amour. Que l'œuvre d'art en fasse sa matière, c'est une intention très touchante et qui ne mérite que d'être encouragée. Montrez-nous les déshérités de la terre, vous toucherez notre pitié, vous êtes déjà sur le chemin de notre cœur. Mais, plus la fibre que vous touchez est sensible, plus nous exigeons que vos mains soient délicates. Ne cherchez pas à nous duper, ou nous serons impitoyables. La sensibilité, soit, mais pas la sensiblerie. Nous exigeons de vous la loyauté, la justesse d'un ton accordé à ce que votre sujet réclame de droiture, de santé intellectuelle, de virile simplicité.

C'est ici que l'exemple de M. de Bouhélier devient instructif. C'est un homme bon, de cette épouvantable bonté qui ensanglante la terre. A ses bonnes intentions morales correspondent des intentions littéraires non moins excellentes et non moins funestes.

Il a débuté dans les lettres à la période où les deux courants dissociés par le romantisme achevaient de s'affronter. On avait sollicité les écrivains de mêler et de réconcilier les principes contraires, le beau et le laid, l'idéal et le réel. Ces principes peuvent parfaitement rester d'accord à condition qu'on ne les oblige pas à vivre ensemble tout le long du jour. Flaubert peina et souffrit toute sa vie à les empêcher d'incendier par leur querelle la paisible maison de Croisset. D'autres, moins endurants, séparèrent violemment ce qui ne pouvait demeurer confondu que par système. Il y eut par réaction l'école ultra-réaliste du naturalisme et l'école hyper-idéaliste du symbolisme. Les uns ne voulaient plus peindre que la laideur à portée de la main. Les autres, par dégoût et par hautaine nonchalance, ne voulaient plus voir dans le vocabulaire que des signes abscons d'idéologies, dans l'univers que des représentations figurées d'universaux. Vers 1895, les frères ennemis se faisaient la guerre, conduits les uns par un vigoureux dictateur, M. Antoine, les autres par un état-major nombreux, superbe et indécis.

M. de Bouhélier, avons-nous dit, a l'âme bonne. Pareil au peuple pigeon dans la fable de La Fontaine, il entreprit de réconcilier les vautours, et il s'exposa sans faiblir aux coups qui partaient des deux côtés.

Soyons humains, se dit-il. Puisque nous sommes démocrates, ennoblissons le peuple. Qu'il soit la matière de notre art et peignons le réel. Mais le réel tel qu'on le voit chez M. Antoine, est vilain et vulgaire. Il n'est pas artistique. Le symbole, lui, est artistique, mais il n'est pas réel ; c'est très simple : versons le symbole dans le réel, traitons les sujets qu'on voit chez M. Antoine dans la langue des symbolistes, et nous aurons toutes les qualités. Le tort de ce beau système fut celui de tous les compromis : on ne guérit pas les maux en les additionnant. On guérit en réagissant, au besoin en coupant un membre. On n'obtient pas des qualités en additionnant des défauts. M. de Bouhélier ne fit que transposer la platitude dans le ton de l'irréalité.

Cette conjonction des sujets de M. Brieux et de la langue de M. Gustave Kahn engendra un faux ton poétique où le sentiment ne connaît d'autre mode d'expression que la pleurnicherie. Ces larmes gâtent tout, les bonnes intentions de M. de Bouhélier et ce qu'il peut rencontrer d'heureux. Lorsque la mère dit à son enfant qu'emporte l'amour : « Prends garde, moi aussi, j'ai été trompée », ce cri pouvait être émouvant, il s'en faut d'un rien que la scène soit belle. Ce rien, c'est cette nuance dont la présence ou l'absence fait que la fantaisie de Musset est vraie et que le réalisme de Zola n'est pas vrai. M. de Bouhélier n'a pas tort : il n'y a pas de vérité sans un grain de poésie. Mais il en est là comme de ces substances subtiles et dangereuses dont une juste dose sauve les hommes, cependant qu'une dose insuffisante les laisse mourir et qu'une dose excessive les tue.

Il est étonnant qu'on ait à répéter ces humbles évidences. Ce qui l'est plus encore, c'est qu'on ait besoin de les répéter si souvent.

Lucien Dubech

Ballets français : de Namouna à Cydalise.

Il n'y a guère plus d'un an que le ballet français a repris à l'Opéra la place qu'il n'aurait jamais dû quitter. Pendant plus de cinquante années, la danse aura été la parente pauvre de cette Académie qui devrait traiter sur le pied de l'égalité, comme en fait foi son titre officiel, la musique et la danse. A vrai dire, les statuts « majestueusement entêtés de l'Opéra », selon le mot de Wagner, exigeaient, dans toute œuvre représentée, une danse ; et ils en imposèrent une à la partition du *Freischütz* lorsque cet opéra fut mis en scène à Paris. Pareillement, *Tannhäuser* eut à subir l'assaut de ces exigences : c'est ce que Wagner ne nous pardonna jamais. « Il fallait que le ballet fût au second acte, car ces messieurs du Jockey, qui protègent ces dames, n'arrivaient jamais pour le premier. » La danse était fourvoyée au milieu du drame lyrique ; encore ne lui laissait-on pas le temps de retrouver son chemin. Lorsqu'en 1908 on reprit à l'Opéra *Hippolyte et Aricie*, on se crut obligé d'en retrancher plusieurs entrées de ballet, sous le prétexte qu'elles faisaient longueur.

La vogue des ballets russes a ramené l'attention vers la danse pure. L'on prétend que Serge Diaghilev projette de faire revivre nos ballets romantiques : *Giselle*, *la Sylphide*, *la Gipsy*, *les Elfes*. S'il y apporte tous ses soins, il répondra au vœu le plus cher de Théophile Gautier : « C'est une chose grave qu'un ballet (écrivait-il après avoir admiré la Grisi dans *la Filleule des fées* d'Adolphe Adam) et qui ne doit pas être traitée à la légère. Le ballet est l'œuvre la plus synthétique, la plus générale, la plus humainement compréhensible qu'on puisse entreprendre ; c'est la poésie mimée, le rêve visible,

l'idéal rendu palpable, l'amour traduit en tableaux, la grâce rythmée, l'harmonie condensée en figures, la musique transportée du son à la vue. C'est un hymne sans paroles à la rotation des sphères et au mouvement des mondes que Platon entendait gronder dans l'espace, une procession sacrée et rappelant les évolutions stellaires, dont l'abrutissement de la civilisation nous a fait perdre le sens conservé par les mystagogues. On ne saurait donc apporter trop de soin et de réserve dans l'accomplissement d'une tâche si difficile et d'une si grande responsabilité. »

Sans emprunter cette grandiloquence, l'on peut constater que le ballet français occupe dans notre art une place de premier plan. On voit bien, dans l'esthétique de Rameau, quelle part lui est faite : en chaque acte de *Castor et Pollux*, un ballet développe chacun des épisodes de l'action. Le ballet français raconte une idée en même temps qu'il raconte son époque. Le ballet de l'Empire traduit Delille. Le ballet du romantisme — celui de *la Fille du Danube* ou de *la Jolie Fille de Gand* — exprime les fantaisies souriantes et vagues, fantastiques et puériles des Jeune-France ; la *Péri* de Gautier sort des *Orientales*. En cela le ballet français s'accorde avec notre tradition musicale qui comporte un élément intellectuel. La vraie musique de ballet, en France, est une musique qui, autant que dans la danse, plonge ses racines dans une idée poétique. Elle soutient gestes et pas, si ces pas et ces gestes font partie d'un ensemble qui ait quelque sens. Elle ne vit que d'action et fait pendant aux pièces de clavecin qui appellent la danse, autant par leur suggestion psychologique que par leur substance musicale : *les Moissonneurs*, *les Papillons*, *les Bergeries*, *le Bavolet flottant*, *le Réveil-matin*, *les Barricades mystérieuses*, toutes ces pièces de Couperin sont autant de ballets français en germe.

Le caractère profond et permanent de ce ballet, c'est l'équilibre entre l'élément musical et l'élément poétique. Cet équilibre, que sut réaliser Rameau, n'a pas toujours été maintenu. Les ballets du dix-neuvième siècle ont trop souvent sacrifié la musique : celle d'Adam, d'Halévy, d'Auber n'eut pas toujours la qualité que l'on souhaitait. Il arriva que le ballet ne fut qu'un de ces « pastiches », où les airs sont pris n'importe où et tant bien que mal rapportés ensemble.

Aussi y a-t-il une grande injustice à réparer : celle de *Namouna*, ce charmant ballet de Lalo, dont on vient de célébrer le centenaire. On connaît l'histoire triste et commune : comment Lalo, obligé par le directeur de l'Opéra, Vaucorbeil, d'écrire la partition en trois mois, gagna à ce jeu une attaque de paralysie dont il ne se releva jamais. Gounod dut lui prêter secours pour l'instrumentation des dernières scènes. Tous les chroniqueurs ont rappelé l'épisode de la cigarette et le pied écorché de l'étoile Rita Sangulli.

Le public de 1882 jugea l'œuvre ennuyeuse, sévère, « wagnérienne » (c'était le mot du temps). Sévère, cette musique vive et mélodique,

avec son alerte parade foraine (qui devance de quarante ans nos jeunes compositeurs), avec ses airs marocains, et sa sérénade, et son pas des corbeilles ! Lalo avait retrouvé la tradition de l'équilibre. Il rendait à la musique, par la variété qui lui dictait le choix de ses thèmes et par le soin qu'il apportait à les traiter, la place qu'elle avait perdue. C'est pourquoi le public lui reprocha d'être trop bon musicien. Lalo avait fait revivre la vraie forme du ballet français avec trop d'intelligence : Vaucorbeil le pria de modifier sa partition. Et Debussy put écrire : « Parmi trop de stupides ballets, il y eut une manière de chef-d'œuvre, la *Namouna* de Lalo. On ne sait quelle sourde férocité l'a enterré si profondément que personne n'en parle plus. »

Il faut souhaiter que cette férocité-là ne s'attaque point à *Cydalise et le chèvre-pied*, le plus récent des ballets qu'ait montés l'Opéra. Gabriel Pierné, qui, dès 1912, en a écrit la musique (et cette date justifie les procédés harmoniques de la partition), a tenté lui aussi, non sans bonheur, de renouer la tradition du ballet français, qui depuis *Namouna* précisément avait paru délaissée. Les ballets italiens, en effet, étaient venus, et avec eux le « grand spectacle ». Puis les ballets russes firent connaître une forme de danse imposée à une musique qui n'était pas toujours écrite pour elle. En même temps se multipliaient les adaptations chorégraphiques d'œuvres purement orchestrales : triomphe passager d'Isadora Duncan où la danse piétina la musique. Une réaction subite vint d'ailleurs aussitôt permettre à la musique de submerger la danse : ainsi naquirent la *Salomé* de Florent Schmitt, la *Péri* de Paul Dukas ou *Daphnis et Chloé* de Ravel.

« Eh bien ! dit nettement M. Pierné, j'ai voulu réagir contre ce mouvement et faire un ballet *dans la tradition française*. Non pas que je manque d'admiration pour l'évolution moderne ! Je fus le premier qui montai les ballets russes à Paris avec *l'Oiseau de feu* de Stravinski. Mais je désirai rester dans la lignée des *Sylvia*, des *Coppelia* où la pantomime est réglée conformément au cadre de notre Académie nationale de musique et de danse, avec des rôles spécialement écrits pour des artistes de l'Opéra : Mlle Zambelli, M. Aveline et le personnel chorégraphique qui les entoure. »

La musique de *Cydalise* est délibérément conçue comme l'illustration minutieuse d'un scénario précis et détaillé. Le compositeur s'est fait le très fidèle serviteur de la poésie mimée en ce conte gracieux et chatoyant, qui utilise très habilement — trop peut-être — les ressources combinées de la mythologie et du grand siècle. Mais en mêlant faunes et dryades à des marquis et des apothicaires, en transportant la Grèce à Versailles dans l'arrière-train d'une berline par la route de Josas, en juxtaposant l'esprit (avec l'école des Œgypan et le pensionnat des nymphes), la parodie (avec le ballet, intercalé, de la sultane des Indes) et l'émotion (avec l'amour impossible du faune Styrax et de la ballerine Cydalise), le livret a permis au musicien, si

respectueux qu'il fût de l'idée, de donner libre cours à sa fantaisie musicale.

On oublie parfois que M. Pierné n'est pas qu'un chef d'orchestre de grand mérite. La gloire de diriger l'orchestre Colonne risque de masquer les dons d'un compositeur qui a écrit une vingtaine d'œuvres pour piano, de nombreuses mélodies, des chœurs, de solide musique de chambre, des poèmes symphoniques, des pantomimes, des musiques de scène, quatre ou cinq opéras-comiques (malheureusement inédits), des oratorios mi-sacrés, mi-profanes, et des comédies lyriques.

Toutes ces œuvres ont un caractère commun qui se retrouve dans *Cydalise* et qui illustre un des traits les plus nets de la musique française : c'est, essentiellement, le pittoresque. *Cydalise*, si différente pourtant du Trio, ou de *la Croisade des enfants*, ou de *la Fille de Tabarin*, se détourne, comme eux, du développement rhétorique et de l'effusion sentimentale, pour s'efforcer de saisir en toutes ses nuances une inspiration poétique. C'est la raison pour quoi la musique de scène forme une partie si importante de l'œuvre de M. Pierné. Tour à tour *Izeyl* d'Armand Silvestre, *Yanthis* de Jean Lorrain, *la Princesse lointaine* et *la Samaritaine* de Rostand, *Francesca da Rimini* de Marion Crawford, *Ramuntcho* de Loti (et, je crois bien, *Hamlet*) l'ont tenté, parce que ces poèmes dramatiques donnaient aliment à la variété toujours mouvante et raffinée qui appartient en propre à M. Pierné. Elle apparaissait déjà dans les charmantes *Quinze Pièces* de 1883, qui sont l'*opus* 3 du musicien et dont trop peu de pianistes connaissent la saveur. A les relire aujourd'hui, on retrouve en germe toute la diversité d'inspiration de *Cydalise*. La musique y est tour à tour spirituelle (*Coquetterie*, *la Marelle*, *l'Escarpolette*, *Cache-cache*), délicate (*Romance sans parole*, *Feuillet d'album*), d'un pastiche habile et fin (*Menuet vif*, *Chanson de la grand'maman*), d'un humoriste (*Tarentelle*), d'un pur musicien (*Prélude*, *Fugue*, *A l'église*). Cette variété si ingénieuse réapparaît, plus étoffée et plus riche, dans *Cydalise* où règne un air de jeunesse impérieuse. A l'orchestre, d'une limpidité sans pareille, les flûtes renforcées ont des sonorités presque inouïes. A cette joie, à cet esprit, à cette tendresse, à cette mélancolie, chacun peut prendre son plaisir, et les délicats mieux que tous les autres.

André Cœuroy.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'occupation de la Ruhr. — *La résistance allemande persistant, la France est amenée à étendre son occupation : les abords de Mannheim, Darmstadt et Carlsruhe sont occupés par nos troupes le 5 mars.*

La classe 1921 *est maintenue sous les drapeaux jusqu'au* 31 *mai* (6 *mars*).

Au Reichstag, le chancelier Cuno proteste que l'Allemagne tiendra « jusqu'au bout » (6 *mars*).

— *Le même jour, mort de M. Mayer, ancien ambassadeur d'Allemagne à Paris, qui s'était toujours montré partisan de l'acceptation du traité de Versailles. Avec lui disparaît une forme de l'état d'esprit allemand succédant à la défaite de* 1918.

— *Le gouvernement du Reich proteste auprès des gouvernements anglais, belge et français, contre l'ordonnance de la commission rhénane qui prévoit la peine de mort contre ceux des cheminots allemands qui se rendraient coupables de sabotages graves* (8 *mars*).

— *Les excitations nationalistes, encouragées par les protestations du chancelier Cuno, ne tardent pas à produire leurs effets :*

Dans la nuit du 10 *au* 11 *mars, deux Français, le lieutenant Colpin et l'agent technique des chemins de fer Joly, sont assassinés à Buer.*

Le gouvernement français prend aussitôt des sanctions énergiques : arrestation du bourgmestre et de diverses notabilités (11 *mars*).

Dans la soirée du 11, *la foule assiège le poste français de Buer et les soldats sont obligés, après avoir fait des sommations, de tirer sur leurs agresseurs. Cinq Allemands sont tués.*

Presque en même temps, la police française arrête les auteurs du double assassinat. Ceux-ci, ayant tenté de s'enfuir au moment de leur transfert à la prison, sont tués par les gendarmes.

— *Le* 14 *mars, MM. Poincaré et Theunis se rencontrent à Bruxelles et constatent leur parfait accord pour punir et faire payer l'Allemagne.*

Les affaires d'Orient. — *L'Assemblée d'Angora déclare inacceptable le traité de Lausanne, comme renfermant des stipulations qui lèsent l'indépendance de la Turquie.*

Toutefois, elle autorise, à certaines conditions, le gouvernement à poursuivre les négociations de paix (7 *mars*).

Les contre-propositions turques sont remises, le 15 *mars, au quai d'Orsay et seront examinées par les experts désignés par les gouvernements alliés.*

Angleterre. — *En l'espace de trois jours* (4, 5 *et* 6 *mars*), *le cabinet Bonar Law subit trois échecs électoraux au profit des libéraux et des travaillistes.*

Pologne. — *La Conférence des ambassadeurs, tenant compte de la situation de fait existante, attribue la région de Vilna à la Pologne.*

Quant à la frontière polono-russe, elle doit suivre la ligne tracée le 18 *mars* 1921 *par le traité de Riga entre la Pologne et la Russie soviétique* (14 *mars*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29164.